

Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

OEUVRES  
DE  
C. MAROT  
DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

---

TOME QUATRIÈME



PARIS  
DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5





C. MAROT

*Il a été tiré de cette édition :*

50 exemplaires sur papier de Chine. . .	4 fr. »
100 exemplaires sur papier vergé à la forme . . . . .	3 fr. 50
25 exemplaires sur papier vergé teinté.	3 fr. 50
25 exemplaires sur papier rosé (cuisse de nymphe émue). . . . .	3 fr. »

OEUVRES  
DE  
C. MAROT  
DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

ÉDITION REVUE SUR CELLE DE 1544

NOTICE PAR BENJAMIN PIFTEAU

---

TOME QUATRIÈME



220004  
24:1:28

PARIS  
DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
23, RUE DE SEINE, 23

PQ

1635

A1

1.8--a

t.4



## LIVRE SECOND

---

DE LA

### METAMORPHOSE D'OVIDE

**L**E grand palais ou Phebus habitoit <sup>1</sup>.  
Haut eslevé sur colonnes estoit,  
Tout luyfants d'Or, & d'Escarboucles fines,  
Qui du clair feu en splendeur font affines.  
De blanc Yvoire estoit la couverture :

Le grand Portail fut à double ouverture  
De fin Argent, espandant mille rais :  
Moult somptueux estoit, & de grans frais :  
Mais la façon les estoilles surpasse,  
Car Mulciber, des Fleurs l'outrepasse,  
Y entailla de la Mer la claire onde,  
Qui tournoyoit la Terre ferme & ronde :

1. Description du Palais de Phebus.

Et y grava des terres le grand tour,  
Avec le Ciel qui se courbe à l'entour.

En ceste Mer les dieux marins voit-on,  
C'est à favoir le resonant Triton :  
Puis Protheus, qui se transforme ainfi  
Comme il luy plaist : & Egeon auffi,  
Dequel eltraînt parmy les ondes pleines  
De ses grans bras, les gros dos des Baleines :  
Doris auffi, & ses filles ensemble,  
Dont l'une part en la Mer nouër semble :  
L'autre, seant en quelque Isle, ou Rocher,  
Ses verts Cheveux semble faire secher :  
L'autre au vif semble estre sur un Poisson.  
Visages n'ont toutes d'une facon,  
Non pas auffi trop differens à voir,  
Mais comme il faut entre sœurs les avoir.

La Terre apres, qui là estoit empreinte,  
Hommes portoit, Fleuves, & Ville mainte,  
Bestes, Forells, Nymphes illec cherchans  
Leur demeurance, & autres Dieux des champs.  
Puis là dessus estoit fort bien gravée  
Du Ciel luifant la figure eslevée :  
Et y avoit dessus la Porte dextre  
Six signes clairs, & fix à la fenestre.

En la maison que j'ay cy racomptée,  
Vint Phaëton <sup>1</sup> par une grand' montée,  
Et de prinfaut devant les yeux se boute  
Du pere sien, dont il estoit en doute :  
Si se tint loing, car de plus pres estant  
N'eust peu souffrir clarté qui luisoit tant.

Le clair Phebus, à la barbe dorée,

1. Phaëton.

Robe portant de Pourpre colorée,  
Seoit en Trofne à fa hauteur duifant,  
Garny de mainte Efmeraude luifant.

Autour de luy font en ce beau fejour  
L'An & les Mois, les Siecles, & le Jour :  
Les Heures la tiennent auffi leurs places  
Toutes de reng par egales efpaces.  
Là eft debout Printemps : le nouveau né,  
Qui d'un Chapeau de fleurs eft couronné.  
La eft fur piedz l'Efté nud, fans chemife,  
D'efpics de bleds la couronne au chef mife,  
Automne auffi, qui les membres tachez  
Avoit par tout, de raifins efcachez,  
Avec Yver, qui tremble & qui friffonne,  
Et dont le poil tout chenu heriffonne.

Au milieu d'eux Phebus fon fiège avoit :  
Lors de fes yeux, dont toutes chofes voit,  
Voit ce jeune homme eftonné à merveilles  
De voir là haut chofes fi nompareilles :  
Si luy ha dit à chef de temps ainfi :

Que cherches tu en ce Palais icy,  
O Phaëton, enfant trefrecevable  
De moy ton Pere, & non defavouable ?  
Que cherches tu ? O lumiere pudique,  
Ce refpond il, Phebus mon pere unique,  
S'il eft ainfi que tu vueilles que j'ufe  
De ce nom là, fans ce que j'en abuse :  
Et s'il eft vray que ma mere, qui fait  
Tant de fermens, ne couvre fon mesfait  
Sous couleur faulfe : en te montrant vray Pere  
Fay moy un don par lequel il appere  
Que je fuis tien : & hors de ma penfée  
Soit, je te pry, cefte doute chaflée.

Ces mots finis Phebus, qui l'escouta,  
Ses clairs rayons estincellans osta  
D'entour du chef : & luy commande apres  
De s'approcher hardiment de plus pres :  
Puis l'accolla : disant, En verité,  
Mon cher enfant tu n'as point merité  
Que te renonce, & Clymene ha produit  
Vray naturel & legitime fruit,  
S'il en fut onc : or sans autres tesmoins,  
A celle fin que tu en doutes moins,  
Demande un don tel que tu le voudras :  
Tien toy certain que de moy ne faudras  
A l'obtenir. O grand ferment des Dieux !  
Paluds d'Enfer, incongnus à mes yeux,  
Soyez presens à ce que j'ay promis.

A peine avoit à fin son propos mis,  
Que Phaëton, d'une ardeur jeune & grande,  
Le Chariot de son Pere demande :  
Avec la charge & le gouvernement  
De ses Chevaux, pour un jour seulement  
Dont tout acoup Phebus se repentit  
D'avoir juré, & du grief qu'il sentit  
Son Chef luissant secoua plusieurs fois,  
Disant : Mon fils, ma parole & ma voix  
Trop de leger s'accorda à la tienne :  
Que pleust aux Dieux que la promesse mienne  
Retinse encor : je confesse ce point,  
Que ce seul don ne t'accorderois point.

Or est besoing de ton propos changer :  
Car ton desir est plein de grand danger.  
O Phëton, ton sens peu raisonnable  
Quiert un haut don, voire mal convenable  
A ceste force, encor si peu virile,



Et à cest aage encor si puerile.  
Tu es mortel, & subiet à trespas :  
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas :  
Ainçois te dy qu'il y ha plus d'affaire  
Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouvoir faire.  
Brief, tu ne fais que tu vas affectant :  
Les autres Dieux auront du pouvoir tant  
Qu'il leur plaira : Mais celuy seul je suis  
Qui le flambant Chariot mener puis.

Le Roy du Ciel, dont la main merveilleuse  
Jette ou luy plaist la foudre perilleuse,  
Ne s'y pourroit luy mesme habilitier :  
Et qu'est il rien plus grand que Juppiter ?

Si difficile est la voye premiere  
Que mes Chevaux ont peine coutumiere  
A la monter, partans au poinct du jour,  
Combien qu'ilz soient tous frais & de sejour.

Le haut chemin est du Ciel au milieu  
D'ou bien souvent moy mesmes qui suis Dieu,  
Tremble & fremy de frayeur & d'efmoy,  
Voyant la Terre & la Mer dessous moy.

L'autre chemin dernier, est en descende,  
Et ha befoing de conduite decende :  
Aussi Tethys, qui en Mer me reçoit,  
Tousjours s'effraye, alors qu'elle aperçoit  
Que je descens : & entre en peur subite  
Que je ne tombe, & ne me precipite.

Et, d'autre part, du haut Ciel la rondeur  
Incessamment tourne de tell' roydeur  
Qu'aveques soy les Estoilles il tire,  
Et d'un grand branle impetueux les vire  
Mais j'y resiste, & la force, qui dompte  
Les autres tous, jamais ne me surmonte :

Ains en allant du Ciel tout au contraire,  
On voit du bas au plus haut me retraire.

Pren donc le cas que le Chariot mien  
Je t'ay donné : entreprendras tu bien  
Tirer devers les deux Poles, en forte  
Que la roideur du haut Ciel ne t'emporte ?

Tu crois (peult estre) en tes discours debiles,  
Que là haut sont Forests, Temples & Villes :  
Je t'adverty (aîn que ne trebuches)  
Qu'aller y faut par dangers & embuches :  
Et que passer te faut devant les formes  
Des animaux horribles et difformes,  
Donques, aîn que tu tiennes la voye  
Si feurement que rien ne te desvoye  
Passer aupres des cornes conviendra  
Du fier Toreau, qui contre toy viendra :  
Du Sagitaire ayant l'arc en la Main,  
Et du Lyon cruel & inhumain :  
Puis le chemin du Scorpion suyvras  
Qui d'un grand tour courbe fes villains Bras.  
Celuy du Cancre aussi finalement,  
Qui les deux Bras courbe tout autrement.

Et n'est en toy pover par nuls travaux  
Du premier coup regir mes fiers Chevaux :  
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poitrines,  
Et qui leur fort par Bouches & Narines.  
Certes depuis que leur aigres courages  
Sont eschaufez tant sont fols & vollages,  
Qu'à bien grand peine ilz souffrent pour leur guide  
Ma propre Main, & tirent à la bride.

Donques aîn que d'un don mortifere  
Je ne t'estrene, hélas mon fils differe :  
Pren garde à toy, & refrain ton désir

Ce temps pendant que tu as le loisir.  
Tu veux afin d'avoir la congnoissance,  
Comme tu as de mon sang pris naissance,  
Qu'un gage seur en tes mains j'abandonne :  
Las, en craignant, gage seur je te donne.  
Et ceste peur, que celer je ne puis,  
Tefmoigne assez que ton Pere je suis.  
Jette un petit fur ma face tes yeux,  
Et voy mon taint, que pleust ores aux Dieux  
Que jusqu'au cueur me peusses voir aussi,  
Et la dedans comprendre mon foucy.

Au demourant voy tout ce qui abonde  
En cestuy riche & universel monde,  
Et de si grans & tant d'autres richesses  
Dont Terre, & Mer, & Ciel, font leurs largeesses,  
Demande m'en ce que bon tu verras :  
D'estre esconduit au danger ne cherras,  
Fors qu'en cecy je ne te diray, non,  
Qui n'est que peine (à bien dire son nom)  
Non point honneur : ô mon Enfant trescher,  
Peine pour don tu viens icy chercher :  
Qui te fait tant estre à mon Col pendu ?  
Oste tes bras, flateur mal entendu :  
Tu obtiendras (& t'en tien asseuré,  
Puis que les eaux d'Enfer j'en ay juré)  
Ce que voudras tant soit la chose grande :  
Mais fois au moins plus sage en ta demande.

Ainsi Phebus son fils admonnestoit  
Qui à ses dits fort repugnant estoit,  
Opiniastre en son premier propos,  
Et le beau Char convoitoit sans repos.  
Donc quand son Pere avec peine indicible  
Eut differé tant qu'il luy fut possible,

Il le mena au lieu haut, ou reng;  
Estoit ce char, par Vulcanus forgé.  
D'Or fut l'aîsseul, d'Or luysoient tout autour,  
Les deux Limons, d'Or estoit le haut tour  
De chaque rouë, & l'ordre bel & gent  
De chacun ray, fut estoiffé d'Argent.  
Sur les coliers font belles chryfolites  
Mises par ordre, avec gemmes esclites,  
Desquelles fut grande lumiere issant  
Pour le Soleil contre resplendissant.

Et ce pendant que l'Oeil & haut courage  
De Phaëton contemploit cest ouvrage,  
Aurore vint ouvrir les Portes closes  
De l'Orient, toutes pleines de Roses.  
Si vont fuyant les Estoilles par routes  
Que Lucifer devant soy chaste toutes  
A grans troupeaux : & apres tout le reile  
Sort le dernier de la maison celeste.

Lors aussi tost que Phebus apperçoit  
Que Terre & Monde à rougir commençoit,  
Et qu'il eut veu toutes pailles & mornes  
Esvanoûir du croissant les deux cornes,  
Il va foudain les heures appeller,  
Et les chevaux leur commande atteller,  
Ce qu'elles font : & les chevaux superbes  
Fort bien repeus d'ambrosiennes herbes,  
Hors de l'estable ont tirez & guidez,  
Et de leurs freins bien resonnants bridez

Le pere adonc d'un unguent precieux  
Oingnit le blanc visage gracieux  
De son cher fils & de tendre & sensible  
Contre l'ardeur le rendit deffensible :  
Si lui ha mis les rais autour du Chef,

Et les mettant redoubla derechef  
Mille fouspirs, qui son prochain martyrre,  
Pronostiquoient, & sur ce luy va dire :  
Au moins mon fils à l'advis que ton Pere  
Te veult donner, si tu peux, obtempere.

Les fiers chevaux piquer donne toy garde,  
Ains par la refne à force les retarde :  
De leur gré vont, voire si roide & fort  
Qu'à les tenir faut merveilleux effort.  
Et ne faut pas que d'aller t'aventures  
Directement le long des cinq Arctures :  
Le vray chemin qu'à tenir je t'encharge  
Va de travers en curvature large,  
Et seulement jusqu'à l'extremité  
De trois cerceaux son but est limité.  
Du Pole Austral, tant qu'il peut, s'esloignant,  
Aussi de l'Ourse à l'Aquilon joignant.  
D'aller par là, non par ailleurs t'advoüe :  
Tu verras bien les traces de la roüe.  
Et pour donner eschauffoison égale  
A Terre & Ciel, ne monte ne devale :  
Car si ton Char en l'air hault monter laisses,  
Le Ciel ardras : si aussi tu l'abbaisles,  
Par mesme feu la Terre destruiras :  
Tien le moyen, à seurté tu iras.  
Aussi afin que la roüe qui tourne,  
Du costé droit, ne te mene & destourne  
Au Serpent tors, & qu'au signe de l'Arc,  
La gauche roüe aussi point ne t'egare,  
Tien l'entredeux, ne fay destorse aucune :  
Le demourant je laisse à la fortune,  
Laquelle puisse à ton secours veiller,  
Et mieux que toy te vueille conseiller

Or cependant que t'ay propos tenu  
L'humide nuit parattaindre est venu  
L'extremité de l'Hesperide Mer :  
Honnêtement ne pouvons plus chommer .  
On me demande, & Aurore avancée  
Reluit desja, toute obscurté chassée.  
Pren ceste resne, il est temps de partir :  
Ou si tu vois que puisses divertir  
Ta fantasie, use pour ton grand bien  
De mon conseil, non du Chariot mien.  
Outre, tandis qu'as d'y penser le terme,  
Et que tu es encores en lieu ferme,  
Sans que mal duit tu sois encor jetté  
Dessus le Char follement convoité,  
Concede moy clarté en terre esprendre  
Laquelle voir tu puisses sans esclandre.

Lors Phaëton de corps jeune & habile  
Sauta dedans le chariot mobile <sup>1</sup>.  
Sur pieds se plante, & grand plaisir prenoit  
A manier la resne qu'il tenoit.  
Puis mercia son Pere, plein d'ennuy,  
Contre et maugré la volonté de luy.

Ainsi s'en va le jeune Phaëton.  
Lors Pyroïs, Eous & Aëthon,  
Phlegon aussi <sup>2</sup>, Chevaux du Soleil clair  
En hennissant de feu remplirent l'air :  
Et du Ciel clos les barres grans & lées  
Heurtent des Piedz, lesquelles reculées,  
Furent soudain par Tethys, qui encore  
De son Nepveu les fortunes ignore.  
Donc quand le Ciel ainsi par elle ouvert

1. Phaëton monté au Chariot.

2. Les quatre chevaux du Soleil.

Se fut montré bien large & decouvert,  
Les fiers Chevaux deslogeans galoperent  
Parmy les airs, & les nuës coupperent,  
Outrepassans, tant fut prompt leur depart,  
Le Vent yllu d'icelle mesme part.  
Mais trop à l'aïse, & peu chargez se treuvent,  
Ne, qui pis est, bien congnoistre ne peuvent  
Qui les conduit, & pas ne leur pesoit  
Le joug, ainsi que paravant faisoit.  
Ains comme danse en la Mer le Navire  
Sans juste pois, & sur l'eau tourne & vire,  
Puis çà, puis là, instable & sans arrest,  
Pource que vague & par trop leger est :  
Ainsi n'ayant l'accoutumée charge  
Ce chariot par le Ciel haut & large  
Saute & ressaute, & l'air le poulse & guide  
Encontre mont, comme une chose vuide.  
Ce que sentans les Chevaux attellez  
Hors du chemin batu s'en sont allez  
Et d'un grand cœur leurs frains vindrent à mordre  
Sans plus courir selon le premier ordre.  
Dont Phaëton se print à estonner :  
Ne sçait la bride à quelle main tourner,  
Ne sçait la voye, & quand il la sçauroit,  
Sur les Chevaux nulle puissance auroit.

Les sept Trions, tous gelez de froidure,  
Furent surpris de chaleur aspre & dure.  
Et se bagner pour neant ont tendu  
En l'Ocean, qui leur est deffendu.  
La grand' Serpente au pole arctique empreinte  
Morne de froid, & à nul donnant crainte,  
Sentit ardeur, & du chaud irritée  
Conceut en soy fureur inusitée.

On dit auffi par tout (ô Bootes)  
Que moult troublé alors enfui t'es,  
Quoy que courir ne pouvois, ne voulusses,  
Et qu'empesché à ta charette fusses.

Donc auffi tost que du haut des clers Cieux  
Le miserable en bas jetta ses yeux,  
La Terre veit en rondeur bien formée  
Totalelement deffous luy abyfmée :  
Si devint palle, & de peur promptement  
Aux deux genoux luy vint un tremblement :  
Et par si claire & grand' resplendissance  
Obscurité print en ses yeux naissance.

Ja voudroit-il qu'en ces lieux supernelez  
N'eust onc mené les Chevaux paternels :  
Ja se repent dont sa race ha congruë,  
Et plus d'avoir sa requeste obtenuë,  
Ja souhaitant de Merops estre né,  
Le malheureux est ainfi pourmené  
Que le Navire agité des orages,  
Auquel le maistre a lasché les cordages,  
L'abandonnant du tout à la mercy  
Des oraisons, des vœux, des Dieux aussi.

Que fera-il ? il ha laissé derriere  
Beaucoup de Ciel, & si en voit arriere  
Plus devant soy : il mesure, il compasse  
En son cerveau & l'une & l'autre espace :  
Aucunesfois vers l'Occident se tourne :  
Aucunefois son œil iette & sejourne  
Sur l'Orient : mais il est fort à craindre  
Que jamais plus ne les puisse retraindre :  
Car rien ne fait de ce que faire tasche,  
Tant il est neuf : la bride point ne lasche,  
La tenir court ne luy fert d'aucun point :



Et des Chevaux les noms ne congnoist point :  
Puis tout tremblant voit les merveilles sacres  
Qui sont là fus, & les grans simulacres  
Des monstres fiers, qui en diverses pars  
Par tout le Ciel sont femez & espars.  
Là est un lieu où parmi ceste tourbe  
Le Scorpion sa queue & ses Bras courbe  
En forme d'arc, & jusques aux manoirs  
De ses voisins estend ses membres noirs.

Quand l'enfant voit la beste monstrueuse  
De noir venin toute moite & sueuse,  
Le menaçant à luy de pres se joindre,  
Et de sa queue aguillonnant' le poindre,  
Povre de sens tellement s'estonna,  
Que de frayeur la bride abandonna.

Quand sur le dos les Chevaux la sentirent,  
En s'escartant parmy les Airs bondirent  
Et librement d'allées, & venues  
Vont galopant regions incongneues.  
Là où leurs cours impetueux les porte,  
Là sans compas chacun d'eux se transporte.

Jusques au Ciel des Estoilles ilz vont :  
Le chariot trainent & rouler font  
A travers lieux où n'ha chemin ne sente :  
Plus tost vont haut, plus tost vont en descente,  
Et de droit fil viennent fondre grand' erre  
Jusques à l'Air plus prochain de la Terre :  
Si qu'esbahie est la Lune en sa Sphere,  
De voir courir les Chevaux de son frere  
Deffous les siens : & les Nuës esparses  
Parmy les Airs fument à demy arses <sup>1</sup> :

1. Le monde en feu.

Mesmes la Terre au plus bas lieu assise,  
De flambes est (comme le reste) esprise :  
Toute se fend pour l'humeur qui tarit :  
L'herbe se fene, arbre & feuille perit :  
Le champ du blé, à son dommage, baille  
Au feu ardent foison de seche paille.

Cela n'est rien, les grans Villes & fortes  
Murs & rempars brûlent jusques aux portes :  
Et pour neant du feu les gens se gardent,  
En cendre vont Bois & Montagnes ardent :  
Tmolus, en ard, le mont Athos s'enflambe,  
Taurus se brûle, Oita est tout en flambe,  
Si fut Ida, pour lors, seche & sans eaux,  
Qui paravant triomphoit en ruisseaux :  
Et Helicon, des neuf Muses aymé :  
Aussi Emus, non encor' furnommé  
Eagrien : grand' flambe fait Etna,  
Car pour un feu à ce coup deux en ha :  
Cynthus, Eryx, Parnassus à deux testes,  
Cytheron propre à celebrer les festes,  
Mimas, Othrys, & Dindyma s'allument :  
De Rhodopé les neiges se consument,  
En feu s'en va & Mycale & Caucafé :  
Maugré son froid la Scythie s'embrase :  
Le grand mont d'Osse avec Pindus brûla,  
Votre Olympus plus grand que ces deux là :  
Si feirent bien les grans Alpes cornuës :  
Et Apennin, lequel soustient les nuës.

Lors Phaëton va aviser le monde  
Qui flamboyoit de feu tout à la ronde,  
Si que du chaud grand' angoisse portoit :  
Et anhelant, de sa bouche sortoit  
Comme d'un four vapeur de chaleur pleine :

Son Char s'enflambe, intolerable peine  
Luy ont en l'Air les bluettes donné,  
Et de fumée espeſſe environné :  
Ne ſçait où va, n'où il eſt, & l'emmenent,  
Les prompts chevaux où leurs plaiſirs le menent.

On tient qu'alors les Ethiopes prindrent <sup>1</sup>  
Taint ſi haſlé, que Mores ils devindrent :  
Et que du chaud qui l'humeur eſtancha,  
Comme on la voit, la Lybie ſecha.  
Nymphes adonc, pleurans eſchevelées,  
Faiſoient le dueil des Sources eſcoulées.  
La Beotié avec une ſoif grande  
Cherche Dircé, Argos par tout demande  
Amymoné, ſa fontaine liquide :  
Ephiré quiert ſa ſource Pirenide.

Les Fleuves grans, grans de rives & fons  
Ne furent pas en leurs canaux profons  
Bien aſſeurez : mais trop plus qu'esbahis.  
Au fil de l'eau ha fumé Tanaïs,  
Auſſi ha fait Peneus l'ancien,  
Et Caycus fleuve Teuthrancien,  
Et Iſmenos, riviere non dormante,  
Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe,  
Et Xantus clair, qui devoit ardre encor,  
Et Lycormas qui eſt auſſi blond qu'Or,  
Et Meander qui va s'esbanoyant  
Dedans ſon eau çà & là tournoyant.  
Eurotas bruſle, & Melas de Mygdone,  
Et Euphrates arroufant Babylone :  
Thermodoon, Phafiſ, Ganges, Iſter,  
A ceſte ardeur ne peurent reſiſter.

1. Pourquoi les Ethiopes ſont noirs.

Orontes ard : d'Alpheus les eaux vives  
Et Sperchius ardent jusques aux rives :  
Et le fin Or, qui en Tagus se treuve,  
Fondu du feu couloit comme le fleuve.  
Les Cygnes blancs qui de leur melodie  
Solennifoient les fleuves de Lydie,  
Ardoient, avec nombre infiny d'oyseaux,  
Dedans Caystre, au beau milieu des eaux.

Le Nil fuît, effrayé du meschef  
Au bout du monde, & retira son chef,  
Si bien que point n'apparoit aujourd'huy :  
Encor voit-on sept entrées de luy  
De qui les eaux s'en font toutes allées :  
Maintenant font sept poudreuses Vallées.

Pareil malheur ha les hondes taries  
D'Herbe & Strymon, aux terres Ismaries :  
Et des plus beaux qu'en Occident congnois,  
Du Pau, du Rhin, du Rosne Lyonnois :  
Aussi du Tybre, à qui estoit promis  
Qu'à luy feroit tout le monde souzinis.

La terre fend, & parmi les fendaces  
La grand' lueur jusqu'aux regions basses  
A penetré, & si cler y raya,  
Que Proserpine & Pluton s'effraya :  
La Mer se ferre, & ce qu'on disoit Mer,  
De fable sec un champ se peult nommer.

Les monts terreux sous l'eau profonde estans  
Sont descouverts, & se manifestans  
Le nombre accreu ont des Cyclades Isles.  
Aux fons s'en vont les Poissons moult debiles,  
Nobles Dauphins pour la chaleur n'osoient  
Saillir en l'air, comme devant faisoient.  
Maint Bœuf de Mer, & mainte grand' Baleine,

Au fons de l'eau gisent mors sur l'areine :

Doris, Nérée, & leurs filles fâchées,  
Mefmes fe font (ainfi qu'on dit) cachées  
Deffous l'eau tiede, & le grand Neptunus  
Tout enfrongné ofa fes bras tous nuds  
Trois fois hors l'eau mettre & avanturer,  
Trois fois ne fceuft l'Air ardent endurer.

Finalement Terre, dame treffainte,  
Des eaux de Mer environnée & ceinte,  
Et des Ruisseaux que l'infortune amere  
Feit retirer au ventre de leur Mere,  
La mettre hors parmy une crevace  
Jufques au col fa liberale face,  
La main au front, & d'un grand tremblement  
Esbralant tout univerfellement,  
Plus bas un peu s'affût & s'avalla  
Que de coutume, & puis ainfi parla :

Si tout cecy (fupreme Deité)<sup>1</sup>  
A gré te vient, & je l'ay merité,  
A quel propos cefse à prefent ta foudre ?  
Puis que finir me convient, & refoudre  
Par feu cruel, vien moy du tien ferir :  
Regret n'auray de telle main perir.  
A peine puis dire un mot (& fans doute  
La grand vapeur quafi l'estouffoit toute)  
Regarde moy, & enten à mes vœux,  
Grillez & ards font desja mes cheveux :  
Flambe & fumée auffi mes yeux affolent,  
Et fur mon chef les eftincelles volent.  
Eft-ce l'honneur, le fruit, le benefice,  
Que tu me rends de mon fertile office ?

1. Oraison de la Terre.

Et pour l'ennuy, la froissure, & l'ahan  
Que j'ay de Herce & de Soc d'an à an ?  
O Dieu des Dieux, me traites tu ainsi,  
Pour mon loyer d'administrer icy  
L'herbe aux troupeaux, les fruiçts meurs & recens  
Au genre humain, & à toy de l'encens ?

Or pren encor que merité je l'aye,  
Qu'ont fait les eaux pour souffrir ceste playe ?  
Qu'ha dellervy ton bon frere Neptune ?  
Pourquoy la Mer (qui luy est par Fortune  
Escheüe en lot) va elle en descroissant,  
De jour en jour loing du Ciel s'abbaissant ?  
Las si l'amour de moy, & de ton cher  
Frere germain, ton cueur ne vient toucher,  
Vueilles au moins, par pitié, prendre garde  
A ton clair Ciel. O Dieu puissant, regarde !  
Bas & haut fume, l'un & l'autre Pole.  
Si tant soit peu, la flambe les viole,  
Vos beaux manoirs ruineront, hélas  
Ne vois-tu point comment ahane Atlas ?  
A peine peult soustenir sur l'eschine  
Du Ciel treshaut l'enflambée machine.  
Si Mer, si Terre, & Ciel s'en vont perdus,  
Au vieil Chaos retournons confondus :  
Retire donc du feu si peu de chose  
Qui reste encor, & le tout mieux dispose.

A tant se teut la Terre douloureuse,  
Car endurer la vapeur chaleureuse  
Plus ne pouvoit, ne parler nullement :  
Parquoy son chef retira promptement  
Tout dedans soy, aux fosses sousterraines,  
Qui des Enfers estoient les plus prochaines.

Lors Juppiter misericordieux

Après avoir bien fait entendre aux Dieux,  
Mefme à celuy qui le Char ha donné,  
Que fans fecours tout s'en va ruiné,  
Droit au plus haut de la Tour se retire,  
Dont d'icy bas les Nuës il attire,  
Et de laquelle, en tel endroit qu'il veult,  
Lance la foudre, & le tonnerre efmeut.  
Mais pour celle heure, il n'eust pas fçû ou querre  
Nuës qu'il peust attirer de la Terre,  
N'aucunes eaux que du Ciel feist plouvoir :  
Parquoy tonna, & de tout fon pouvoir,  
Darda la foudre aveques le bras dextre  
Sur le nouveau Charretier mal adextre,  
Luy ofta l'Ame & le Char embrasé,  
Et par le feu, ha le feu appaisé.

Les forts Chevaux qui de peur trebuscherent,  
Culebutans tous enfemble, arracherent  
Leurs cols des jougs, les harnois ont laissez  
Sur le chemin, rompus & despezés,  
Loing d'un costé gist le mort tombé seul,  
De l'autre gist hors des Limons l'ayffeur,  
Roües & raiz, & pieces esclatées,  
Du Chariot au loing font escartées :  
Et Phaëton, à qui les aspres feux  
Faisoient flamber les beaux crespez cheveux,  
Cheut renversé <sup>1</sup>, Fortune ainfi le traite,  
Et parmy l'air fut porté longue traite :  
Comme par fois des fereins & clairs Cieux  
Chet une Estoille, ou choir semble à nos yeux.

A la fin s'est fa cheute rencontrée  
Loing de sa Terre, en contraire contrée,

1. Cheute de Phaëton.

Où le receut le Pau, fleuve fameux,  
Et luy lava son visage fumeux.

Les Nymphes lors Naïades d'Italie  
En Tombeau faiçt de pierre bien polie,  
Le corps fumant posèrent à l'envers,  
Et au dessus feirent graver ces Vers :

Cy dessous gift Phaëton, conduëteur  
Du Chariot de son clair geniteur :  
S'on dit que mal feut conduire sa prise,  
Si tomba il ayant fait haute emprise.

Le Pere alors miserable & faché,  
Son larmoyant visage avoit caché :  
Voire & tient lon (si croire ainsi le faut)  
Que de Soleil au monde y eut defaut  
Un jour entier : la flambe seulement  
Du survenu cruel embrasement  
Donna clarté en Terre longue pose,  
Et ce malheur servit de quelque chose.

Clymene apres avoir dit par grand' ire <sup>2</sup>,  
D'un tel malheur ce qu'il en falloir dire,  
Hors de son sens en habit deschiré,  
Par tout le monde ha couru & viré,  
Cherchant par tout, premier le corps sans Ame,  
Et puis les os. Enfin la bonne Dame  
Trouva les os sous dur tombeau ferrez  
Et sur rivage estranger enterrez.  
Lors sur le lieu, quasi pasmée tombe,  
Et ayant leu le nom dessus la Tombe,  
Le Marbre froid de larmes ha couvert,  
Et l'eschauffa de son sein decouvert.

Ses sœurs aussi les Heliades belles,

1. Clymene.



Non moins pleurans, feirent des larmes d'elles,  
Dons à la mort inutiles & vains :  
Et se frappant l'estomac de leurs mains,  
Ont appelé, par jours & par nuicts maintes,  
Leur frere cher Phaëton, qui leurs plaintes  
Ne peult oïr : puis de douleur touchées  
Se sont dessus le Sepulchre couchées.

Ja quatre mois ce dueil plein d'amertume  
Avoient mené à leur mode & coutume  
(Car ja la mode estoit faite d'usage,  
Des sœurs adonc, celle qui eut plus d'age <sup>1</sup>,  
Se voulant seoir dessus la Terre froide,  
Crie & se plaint que des pieds devient roide :  
Vers qui taschant la seconde venir,  
Ses plantes sent racines devenir.

La tierce ainfi que ses cheveux taschoit  
Rompre des mains, des feuilles arrachoit.  
L'une se plaint, dont ses cuisses charnuës  
En tronc de bois tout court sont retenuës :  
L'autre se plaint dequoy ses bras tant beaux  
A veüe d'œil deviennent longs rameaux.  
Et cependant qu'elles sont en ces peines  
L'escorce verte leur croist autour des aynes,  
Des aynes monte au ventre bellement,  
Au sein, aux bras, & aux mains, tellement,  
Que plus n'appert sinon leur bouche belle :  
Qui au secours encor la mere appelle.

Mais que fera la mere martyrée  
Sinon courir là où elle est tirée  
D'amour d'enfans, puis deçà, puis delà,  
En les baissant, si l'aïsement elle ha?

1. Les sœurs de Phaëton muées en arbres.

Ce n'est pas tout, elle ha tafché adonc  
A retirer les corps hors de leur tronc.  
Et pource faire, aveques ses mains blanches  
De tous costez rompoit les jeunes branches,  
Dont il faillit deffus l'escorce verte  
Goutes de fang, comme de pluye ouverte.  
Chacune adonc qui sent ce mal, s'escrie,  
Laissez cela, ma mere, je vous prie,  
Laissez cela, & vos mains retirez,  
Car nostre corps en l'arbre deschirez.  
Adieu difons. Lors l'escorce & le bois,  
Couvrit leur bouche, & empescha la voix.

De ces nouveaux arbres encor degoutte <sup>1</sup>  
Journellement, de larmes mainte goutte,  
Larmes de Gomme en Ambre durcissant  
Lequel le Pau, fleuve clair & puissant,  
Souvent envoie aux Dames d'Italie  
Pour le porter sur leur gorge polie.

Là fut present Cygnus, filz de Sthenel,  
Parent fans plus du costé maternel  
A Phaëton, toutesfois son plus proche  
En zele vray d'amitié fans reproche.  
Luy donc ayant son regne abandonné  
(Car de Ligure estoit Roy couronné),  
Avoit remply de grans clameurs plaintives  
D'Eridanus les verdoyantes rives,  
Et la forest qui d'arbres & ramées  
Accreuë estoit, par les sœurs transformées,  
Mefmes le fleuve en avoit retenty :  
Quand le dolent sa voix d'homme ha senty  
Attenuer, & son chenu pelage,

1. L'Ambre provenu des larmes des filles du Soleil.

Se tranſnuer en ſemblable pennage :  
Son col vit loing de leſtomac s'eſtendre,  
Ses doigts rougir & l'un l'autre ſe prendre :  
Puis eut un aile à chacun coſté jointe,  
Et faite fut ſa bouche un bec ſans pointe <sup>1</sup>.

Enfin Cygnus entierement devint  
Un Oyſeau blanc, auquel depuis n'advint  
D'avoir au Ciel, n'ha Juppiter fiance,  
Comme n'ayant pas mis en oubliance  
Le feu à tout ſur Phaëton jetté.  
Parquoy depuis ha ſon refuge eſté  
Parmy eſtangs & grans lacs ſpacieux,  
Et luy fut lors le feu tant odieux,  
Qu'il s'eſt depuis tousjours voulu retraire  
En l'eau, qui eſt au feu toute contraire.

Tandis Phebus terny, de dueil atteint,  
Et auſſi fort deceu de ſon beau taint,  
Que quand il ſouffre eclipſe bien extreme,  
La clarté hait, hait le jour & ſoymeſme,  
Pleure, & pleurant tant ſe deſpite & deult,  
Que plus au monde eſclairer il ne veult :  
Ma deſtinée ha (ce dit-il) aſſez  
Eu de travaux par les ſiecles paſſez,  
Et me repen du labeur que j'ay pris,  
Labeur ſans fin, ſans honneur, & ſans pris.

Qui voudra, voiſe à ceſt' heure conduire  
Le chariot qui le monde fait luire :  
Et ſi aucun des Dieux ne le peult faire,  
Vienne luy meſme entreprendre l'affaire :  
Au moins tandis que mes reſnes tiendra,  
De faire outrage il ne luy ſouviendra,

1. Cygnus changé en Oyſeau.

Et chommeront les foudres trop severes,  
Dont si bien fait priver d'enfant les peres :  
Lors faudra il ayant experience  
De mes Chevaux trop pleins d'impatience,  
Que cestuy là qui regir ne les feut,  
N'avoit gagné, que la mort en receut.

Comme Phebus se plaint de ses molestes,  
Circuy l'ont les autres Dieux celestes.  
Le supplians d'affection profonde  
De ne laisser en tenebres le monde.  
Juppiter mesme à luy bien fort s'excuse  
Du feu jetté, & de prieres use,  
Finalement d'une royale audace  
A la priere adjousta la menace.

Sur ce Phebus ses grans Chevaux r'assemble,  
Dont le plus seur de peur encores tremble,  
Les bat, les frappe, en colere les broche,  
Et le trespas de son filz leur reproche.

Le tout puissant adonc de toutes pars  
A tournoyé du Ciel les hauts rempars,  
Pour visiter aveques providence  
Si le feu ha rien mis en decadance.  
Puis quand il veit que de chacun quartier  
Tout estoit seur, ferme, & en son entier,  
Du Ciel s'en vint aussi bas que nous sommes,  
Pour voir la terre & le labour des hommes.  
Mais par sus tout il mit son estudie  
A reparer son païs d'Arcadie,  
Et r'establir les fleuves & ruisseaux  
Qui n'osoient faire encor couler leurs eaux :  
Herbes & fleurs à la terre rendit :  
Fueilles & fruits sur les arbres pendit :  
Et les forests gastées de l'ardeur

Feit revestir de nouvelle verdure.

Tant il alla, & tant il en revint,  
Qu'ardemment amoureux il devint  
De Calisto vierge, qui de Nonacre  
Native estoit<sup>1</sup> : ceste pucelle sacre  
Pas ne faisoit ouvrages delicats :  
Parer son chef aussi n'estoit son cas,  
Ains le tenoit d'un blanc fronteau ferré :  
Et se ceignoit d'un gros tissu ferré :  
Aucunesfois un dard elle tenoit,  
Aucunesfois un arc elle prenoit,  
Car elle estoit de Diane compagne :  
Et n'y eut fille en toute la montagne  
De Menalus, d'elle plus fort aymée,  
Mais grand' faveur passe comme fumée.

Ja le Soleil hautement élevé  
Son mychemin avoit plus qu'achevé,  
Quand elle entra dans un bois, dont nul aage  
N'avoit fait cheoir ne branche ne fueillage,  
Là sur un l'eu feutré d'herbe & de mousse  
Va despouiller de l'espaule sa trouffe :  
Puis son bel arc bien tendu descendit,  
Et dessus l'herbe à terre s'estendit  
Tout de son long, de reposer contrainte,  
Faisant chevet de sa trouffe bien painte.

Quand Juppiter qui de loing la regarde,  
La voit feulete & sans aucune garde,  
Ja (ce dit il) ne sçaura mon espouse  
Ce coup d'emblée, & n'en fera jalouse :  
Ou s'ell' le sçait, elle aura beau s'en plaindre  
Sont les courroux de Dames tant à craindre ?

1. Juppiter amoureux de Calisto.

En ce difant il va prendre fubit  
De Diana le vifage & l'habit<sup>1</sup>.  
Puis s'approcha de la vierge, en difant :  
Ma chere fœur, que fais tu cy gifant ?  
Et en quel bois as tu cherché ta prife ?  
Lors fe leva la vierge bien aprise  
Et luy respond : De cueur je te faluë  
Déesse chafte, & de plus grand' valuë  
Que Juppiter, j'en dy ce qu'il m'en femble,  
Me deuft-il or' ouïr, & voir enfemble.  
Et luy de rire, aveques joye extreme  
D'ainfi fe voir preferer à foy mefme :  
Puis la baifa non aflez chaftement,  
Ne comme font vierges communement,  
Et comme eftoit de luy racompter prefte,  
Dedans quel bois avoit esté en quefte,  
Il l'empescha, l'embraffant ferme & fort :  
Si fe declaire, ufant de grand effort,  
Elle de luy met peine à fe deffaïre  
Autant pour vray que femme fauroit faire :  
Que pleuft aux Dieux, Juno, que voir la peuffes !  
Vers elle ufé de plus grand douceur euffes.  
Moult se debat : mais où pourroit on prendre  
Fille, qui peuft d'un tel Dieu se defendre ?

Au Ciel apres victorieux il monte,  
Et Calisto pleine d'ennuy & honte,  
Faifant en l'Air fa complainte & querelle,  
En haine print la forest maquerelle :  
D'ou s'en allant, tant eut le cueur faifi  
Et partroublé, qu'elle oubliâ quafi  
Ses dards, fa trouffe, & fon arc deftendu

1. Juppiter transformé en Diane.

Qui là estoit contre un arbre pendu.

Sur ce voicy (avec sa chaste bande)  
Venir Diane aval la forest grande  
De Menalus bien fiere en son courage  
D'avoir occis mainte beste sauvage,  
Si aperceut la Nymphé, & l'appella :  
Elle l'oyant soudain se reculla,  
Et de prinfaut qu'eut Diane advisé  
Craignit que fust Juppiter desguisé :  
Mais quand ses yeux en se retournant, veirent  
Les Nymphes sœurs, qui leur Dame suyvirent,  
Elle congneut que ce n'estoient cautelles,  
Parquoy s'en vint droit en la troupe d'elles.

O combien est malaisé qu'on ne face  
Congnoistre aux gens son crime par la face !  
Les yeux en haut à grand' peine elle dresse,  
Ne n'osoit plus costoyer sa maistresse,  
Ne cheminer en son reng la premiere,  
Comme elle estoit paravant coutumiere :  
Ains ne dit mot, & rougissant tesmoingne  
Qu'en son honneur elle ha receu vergoingne :  
Voire, & ne fust que Diane est pucelle,  
Juger eust peu de la coulpe d'icelle  
En cent façons, & dit on que ses sœurs,  
Congnurent bien du fait des signes feurs.

Le temps coula, & la Lune cornuë  
Jusqu'à neuf fois estoit ja revenuë,  
Quand il advint qu'au retour de la chasse,  
Diane estant du chaut pesante & lasse,  
Entra dedans une forest ramée,  
D'arbres espais à lentour bien fermée,  
Ou murmurant un cler ruisseau couloit,  
Du quel le sable au fons de l'eau rouloit

Après qu'elle eut de sa divine bouche  
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche :  
Puis dit ainsi, Loing de nous pour le moins  
Sont à présent regardeurs & tefmoins :  
Je suis d'avis, mes filles chertenuës,  
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nues.

A ce mot là rougit la povre fille :  
Toute la troupe adonc se deshabille  
Fors Calisto, qui triste & pensive est :  
Voyant cela, chacune la deveſt,  
Et dès que fut mise jus sa vesture,  
Avec le corps parut sa forfaiture :  
Donc plus avant en trouble & peur elle entre .  
Et comme veult des mains cacher son ventre,  
Va (dit Diane) ailleurs ton corps mouiller,  
Et le sacré ruisseau ne vien fouiller :  
Luy commandant puis qu'elle estoit enceinte,  
De s'en aller hors de sa bande sainte.

Juno Déesse arrogante & austere  
De longue main favoit tout ce mystere,  
Et attendit l'heure propre & le point,  
Pour s'en venger grièvement & appoint,  
Or de tarder n'avoit plus cause aucune,  
Et ce qui plus augmentoit la rancune,  
Son ennemie avoit ja fait l'enfant  
Nommé Arcas, en beauté triomphant <sup>1</sup> :  
Devers lequel Juno pleine de rage  
Tourna ses yeux, & son cruel courage,  
Disant ainsi : Adultere villaine,  
Encor falloit qu'eusses la place pleine,  
Et que le tort que de toy j'ay receu

1. Arcas.



Fust par ton fruit manifesté & feu,  
Et que par là fust aussi tesmoigné,  
Le deshonneur qu'ha mon mary gagné.  
Mais impunie or' ne te laisseray,  
Car pour jamais ta forme effaceray,  
Qui trop te plaist, & qui trop fut prisee  
De mon mary, garfe mal advisée.

Ces mots finis de main cruelle & forte  
La prend au poil, & par terre la porte  
Le front premier<sup>1</sup> : elle la suppliant,  
Luy tend les bras bien fort s'humiliant.  
Ses bras adonc, ainsi qu'ilz s'avancerent  
Un gros poil noir à veillir commencerent :  
Ses mains, ses doigts, à se courber se prindrent,  
Et peu à peu crochus ongles devindrent,  
Servans de piedz pour marcher en tous lieux.  
Sa bouche aussi, que le plus grand des Dieux  
Baïsa jadis, changea sa belle forme  
En gueule grand, rechignée, & difforme.  
Aussi afin que par humble prier,  
Elle ne peust les courages plier,  
Osté luy fut le pover de rien dire :  
Une voix rauque, une voix pleine d'ire  
Et de terreur, luy fortoit seulement  
Hors du gosier espouventablement :  
Mais nonobstant que du tout devinst Ourse,  
Son premier sens ne perdit elle pource,  
Ains tesmoignant ses douleurs & tourmens  
Par continus aigres gemillemens,  
Elle ha levé, comme font les humains,  
Devers le Ciel ses telles quelles mains :

1. Calisto transformée en Ourse.

Et quand ne peut son Juppiter absent  
Nommer ingrat, ingrat elle le sent.

Las, quantesfois en la prairie sienne  
Et par devant sa demeure ancienne  
Se pourmena sans repos ny arrest !  
N'osant coucher seulete en la forest.  
Las, quantesfois par rochers & par bois  
Les chiens courans l'ont tenue aux abbois !  
Las, quantesfois elle qui fut chasseur,  
Devant chasseurs fuit toute paoureuse !  
Souvent voyant mainte beste champestre,  
S'alloit cacher, ne se souvenant estre  
Ce qu'elle estoit, si qu'en mont ne rocher  
L'Ourse n'osoit des Ourfes approcher :  
Et voyant Loups de peur se desesperer,  
Combien qu'entr'eux fust Lycaon son pere.

A chef de temps survint son filz Arcas,  
Né de quinze ans, ignorant tout ce cas,  
Qui en allant les bestes pourchasser,  
Et elisant propre Bois pour chasser,  
Des que ses retz & filez eut tendus  
Aux environs du bois d'Erimanthus,  
Par grand hazard fus à sa mere il court,  
Qui le voyant, sur piedz s'arresta court,  
Comme si elle eust congnoissance bonne  
De son enfant. Arcas adonc s'estonne,  
Et recula de crainte espouvanté,  
Voyant l'œil d'elle en luy tousjours planté,  
Et non sachant que sa mere fust elle,  
Il ne voulut plus pres s'approcher d'elle.  
Lors de son dard frechement esmoulu,  
Par l'estomac enferrer l'ha voulu.  
Mais Juppiter, souveraine defense,

Retint le coup, empeschant ceste offense <sup>1</sup> :  
Puis par le vent en l'air haut emportez  
En un moment il les ha transportez  
Jufques au Ciel, où il en feit deux Signes  
Clairs & luifans, en mansions voisines.

Juno s'enfla : des que devant ses yeux  
Veit resplendir son adverfaire aux Cieux :  
D'ou descendant en Mer s'en eft venue  
Devers Tethys la Déesse chenue,  
Et l'Ocean : tous deux pour leurs vieilleffes  
Moult reverez des Dieux & des Déesfes.  
Si ont prié Juno qu'elle leur dist  
Pourquoy venoit, laquelle respondit :  
Vous demandez pourquoy si diligente  
Je vien ça bas, qui du Ciel fuis regente :  
Savoir vous fay qu'une autre maintenant  
Est au clair Ciel en lieu de moy regnant.  
Et mentir veux, si des que fera nuit,  
Vous ne voyez (qui trop au cueur me nuit)  
Deux aftres neufz qui d'amour favorable  
Ont eu n'aguere au Ciel place honorable,  
Droit au cerceau, dont la rondeur accole  
En petit tour, des Cieux le dernier pole.

O Dieux marins, est cela pour penser  
Qu'on ne voudra Juno plus offenser :  
Est ce par là qu'on craindra ma puissance,  
Qui fay prouffit quand je porte nuisance ?  
O combien grande & habile je fuis !  
O que j'ay bien monftré ce que je puis !  
D'estre plus femme ay gardé la traistresse,  
Et maintenant elle est faite Déesse :

1. Arcas, filz de Calisto, mué en estoille.

Ainsi punis font ceux qui me font faute :  
Voilà comment est ma puissance haute.  
Je suis d'avis que femme il la reface,  
Et que de beste il luy oste la face :  
Ainsi qu'il feist à Yo mugissant.

A quoy tient il qu'en me forbannissant,  
Il ne l'espouse, & qu'il ne delibere  
De recevoir Lycaon pour beaupere ?

O puissans Dieux, si la grieve pointure  
Et le mespris de vostre nourriture  
Vous touche au cueur, commander vous prions  
A vostre Mer, que les Septentrions  
N'y entrent point, & les Astres chassiez  
Qui par mal faire au Ciel sont avancez.  
A celle fin que l'orde concubine  
Point ne se baigne en l'eau pure marine.

Juno tresbien sa demande impetra  
Des dieux de Mer : puis dedans l'air entra  
En chariot ayant limons dorez,  
Tiré par Paons bien peints & colorez  
Aussi bien peints des yeux d'Argus tué,  
Comme en noir fut ton pennage mué,  
Corbeau jaseur : qui avois de coutume  
Par cy devant de porter blanche plume.

Certes l'oyseau par moy ores chanté,  
Estoit jadis si blanc & argenté,  
Qu'egal estoit aux Colombelles quoyes,  
Et de blancheur ne devoit rien aux Oyes,  
Qui preserver devoient le Capitole,  
N'au Cygne avec, qui loing des eaux ne vole :  
Mais tant luy feist sa langue de dommage,  
Qu'ores, pour blanc, il porte noir plumage.

Jadis n'y eut fille en toute Emonie

Qui fust de grâce & beauté mieux garnie  
Que Coronis, la Nympe Larissée,  
Que Phebus eut sur toutes en pensée<sup>1</sup>.  
Elle estant Vierge, ou elle ayant forfait :  
Mais le Corbeau s'apperceut de son fait,  
Et ne feut on jamais le divertir  
D'aller Phebus son maitre en advertir,  
En y allant la Corneille esvolée  
(Pour favoir tout) apres luy est volée,  
Et aussi tost que la cause entendit  
De son chemin, rondement luy ha dit :  
Tu vas tresmal, croy moy si tu es sage,  
Sans mespriser de mon bec le presage :  
Escoute un peu ce que je fu un temps,  
Voy ce que suis, & le pourquoy entens :  
Tu trouveras que ma fidelité  
M'ha fait nuisance en disant verité.

Pallas un jour par son sens & pratique,  
En corbillon tissu d'ozier Attique,  
Avoit l'enfant Erichthone enfermé,  
Lequel sans Mere avoit esté formé :  
Et defendant que point on n'y regarde,  
Elle bailla ce corbillon en garde  
Entre les Mains de trois pucelles, nées  
Du Roy Cecrops, sans ce qu'acertenées  
Pallas les eust de l'estrange merveille,  
Qui enfermée estoit en la corbeille.  
Je, qui estois de feuilles bien cachée,  
Du haut d'un Orme où je m'estois branchée  
Les espioys : les deux, Herse, & Pandrose  
Gardoient tresbien ceste corbeille close :

1. Coronis transformée en Corneille.

Mais Aglauros, l'une de ces trois gardes<sup>1</sup>,  
En appelant les deux autres couardes,  
La defferma, si bien que l'enfant veirent  
Demy Serpent : la faute qu'elles feirent  
Je rapportay à la sage Pallas,  
Qui m'en rendit si dur loyer, hélas,  
Que, pour jamais, par tout suis appelée  
De Minerva la garde reculée :  
Et par avoir esté mal taciturne,  
Va devant moy la Cheveche nocturne.  
Certes ma peine, & ma punition  
Doibt estre exemple & admonition  
A tous Oyseaux de quelconque plumage  
De ne chercher par leur langue dommage.

Tu me diras, qu'en mon premier degré,  
Jamais Pallas ne me print de son gré,  
Ne fans l'avoir de ce bien fort requise :  
Quand tu l'auras elle mesmes enquisse,  
Point ne voudra (quoy qu'irritée l'aye)  
Nier, ce croy je, une chose si vraye.

Car favoir doibs, que jadis je fu née  
Dedans Phocis, du noble Coronée,  
Qui me nourrit en triomphant arroy :  
Chacun le fçait, j'estois fille de Roy :  
Et mains Seigneurs (je le dy sans vantance)  
Riches & grans cherchoient mon accointance.  
Las, ma beauté me causa dueil amer :  
Car comme un jour fur le bort de la Mer  
Je m'en allois pas à pas pourmenant,  
Comme je fay encores maintenant,  
Le Dieu des eaux me veit, & m'escria,

1. Aglauros.

Et plein d'ardeur de l'aymer me pria :  
Puis quand son temps, & sa douce requeste  
Perdre sentit, la force mit en queste :  
Me fuyt, je fuy, j'abandonne la rive ;  
Et en fuyant je voy qu'en vain j'estrive :  
Dont j'appellay & Dieux, & humains. Somme,  
Ma voix ne vint en nulle Oreille d'Homme :  
Pallas, sans plus, en souvenance m'eut  
(Pour une vierge une vierge s'esmeut),  
Et me donna secours que j'attendoye,  
Les Bras au Ciel en pleurant je tendoye :  
Mes Bras soudain je vins à mescongnoistre,  
Et aperceu plumes noires y croistre  
Mes vestemens despouiller je presume,  
Mais je trouvay que c'estoit desja plume,  
Dont la racine en la peau je cachois :  
Frapper des Mains l'estomac nud taschois,  
Mais il estoit ja, certes, advenu,  
Que plus n'avois, ne Mains, n'Estomac nud :  
J'alloyis courant, & mes Piedz ne fouloient  
Plus le sablon, ainsi comme ilz fouloient :  
Ains soulevée estois à fleur de Terre :  
Puis haut en l'air je m'envolay grand' erre,  
Et de Minerve, en qui prudence abonde,  
Faite je fu servante chaste & monde.  
Mais quel proufit m'en vient, ne quel service,  
Quand Nyctimene estant pour son grief vice  
Faite Cheveche, ha eu tant de bon heur,  
Qu'elle succede à mon premier honneur ?

Ne fais tu point le propos qu'on demene  
Par tout Lesbos, de ceste Nyctimene <sup>1</sup>,

1. Nyctimene muée en Chouette.

Fille lascive, ayant par grief delict,  
Contaminé de son Pere le lict ?  
Vray est qu'elle ha d'oyseau receu la forme,  
Mais du remors de son forfait enorme  
Craint qu'on la voye, & la lumiere fuit  
Cachant sa honte à l'ombre de la nuit :  
Ou s'on la voit, tous les autres l'agassent,  
Et hors de l'air de tous costez la chassent.

Lors le Corbeau, se moquant, respondit,  
A toy, sans plus, puisse nuire ton dit :  
Quant est à moy, ces presages menteurs  
J'ay à mespris, & tous leurs inventeurs :  
Puis acheva son chemin commencé,  
Et à Phebus compter s'est avancé,  
Que Coronis ha veuë, en acte sale,  
Couchée avec un beau fils de Theffale.

Dès que Phebus entendit que s'amie  
Estoit tombée en si lourde infamie,  
Du Chef tomba sa couronne laurée,  
Luy cheut aussi la beauté colorée  
De son clair vis, & l'archet de sa Lire.  
Lors à la chaude, enflé d'une telle ire,  
Enfonça l'arc d'une force robuste,  
Et de sa fleche inevitable & juste  
Tout à travers ha la poitrine pointe.  
Qui tant de fois à la sienne fut jointe :  
Sentant le coup, la dolente gemit <sup>1</sup> :  
Le fer trenchant hors de la playe mit,  
Dont en maints lieux sa chair blanche & polie  
De rouge sang fut trempée & salie :  
Disant, Amy, bien me pouvois deffaire :

1. Coronis transpercée par Apollo.



Mais tu devois l'enfant me laisser faire :  
Or nous convient, puis qu'il plaist à Fortune,  
Presentement trespasser deux en une.  
Sur ce poinct l'Ame avec le sang rendit :  
Et la froideur par le corps s'espandit.

Las de si dure aigre punition  
Receut l'amant tarde contrition :  
Grand mal se veult dont le rapport ouït,  
Et dont si fort son ire l'ésblouït :  
Maudit l'oyseau, qui ha contraint savoir  
Ce qui luy fait tant de tristesse avoir :  
Sa trouffe hait, & son arc, & sa main,  
Avec le trait qui trop fut inhumain,  
S'amie eschauffe : & nettoyant sa playe  
Par un secours, trop tard venu, s'essaye  
A surmonter la Mort dure & perverse,  
Et l'art en vain de Medecine exerce.

Ce que voyant, & le feu alumer  
Pour le corps ardre, & la cendre inhumer,  
Point ne pleura (car il n'affiert aux Dieux  
Mouiller leur face aveques larmes d'yeux)  
Mais un soufpir tira de cuer profond,  
Non autrement, ne moins grand que les font  
Ceux qui les Bœufs, avec un maillet tuent,  
Lors que le coup, pour les assommer, ruent.  
Après (pourtant) que sa jadis aymée  
D'ingrate odeur Phebus eut embaumée,  
Que plainte l'eut, & embrassée aveques,  
Et mis à fin l'injuste droit d'obseques,  
Pas ne souffrit sa divine clemence  
Au mesme feu voir perir sa semence :  
Ainçois l'Enfant, prochain de Mort amere,  
Tira du feu, & du ventre à sa Mere :

Puis le porta luy meſme en ſon giron,  
Dedans la Foſſe au Centaure Chiron.

Et le Corbeau, qui pour avoir vray dit,  
Penſoit avoir recompenſe & credit,  
Il condamna d'une colere grande,  
Des blancs Oyſeaux n'eſtre plus de la bande<sup>1</sup>.

Ce temps pendant Chiron ſ'eſjouïſſoit,  
Dont d'un tel Dieu l'Enfant il nourriſſoit :  
L'aïſe qu'il ha de peine le deſcharge,  
Voyant honneur joint aveques ſa charge :  
Sur ce voicy venir eſchevelée  
Sa propre fille, Ocyroë appellée,  
Dont une Nymphé accoucha (comme on treuve)  
Deſſus le bort de l'impetueux Fleuve  
De Caïcus : elle ne fut contente  
D'avoir appris, & mis en ſon entente  
Du Pere ſien l'art de medeciner,  
Ains tout ſon cueur mit à vaticiner<sup>2</sup>.  
Donc quand fureur de deviner l'eut priſe,  
Et qu'eſchauffée elle fut, & eſpriſe  
De ceſt eſprit qui bouilloit dedans elle,  
L'Enfant petit regarda d'un grand zelle :  
Diſant, Enfant, en qui vertu abonde,  
Croïſſance prens pour l'heur de tout le monde :  
Les corps mortelz grans, moyens, & menus,  
A toy feront pluſieurs fois bien tenus :  
Puïſſance auras, par ta ſcience arduë,  
Rendre la vie à qui l'aura perduë.  
Et dès qu'auras une fois l'oſé faire,  
Les Dieux du Ciel, deſpits d'un tel affaire,  
Feront que plus faire ne le pourras,

1. Le Corbeau devenu noir.

2. Ocyroë devinereſſe.

Et par le feu de ton ayeul mourras :  
Et que d'un Dieu un corps mort feras fait,  
Puis d'un corps mort un puissant Dieu parfait  
Renouvellant encor' un coup ta vie,  
Après que mort l'aura de toy ravie.

Et toy, Chiron, mon Pere que j'honore,  
Qui n'es subjet à mort qui tout devore,  
Ains par la loy de divin parentage,  
Fait, & créé pour durer en tout aage,  
De trespasſer te prendra le deſir  
Lors que viendra la douleur te faiſir,  
Que ſentiras par la cruelle atteinte  
D'une ſagette au ſang de l'ydre teinte :  
Et d'immortel par les Dieux tu feras  
Rendu mortel, & ſi trespasſeras.

Voulant encor prophetiſer & dire  
Quelque autre cas, un ſouſpir elle tire  
Du fons du cueur : & ſentant peine & ducil,  
Deſſus ſa face eſpandit larmes d'œil<sup>1</sup> :  
Diſant, hélas, les choſes divinées  
Font avancer trop toſt mes deſtinées.  
Je ſens en moy la parole faillir :  
Plus de mon corps ne peult ma voix faillir,  
Maudit ſoit l'art (tant peu vaut & merite)  
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.  
Las, beaucoup mieux m'eût valu abſtenir  
De tant ſavoir des choſes advenir.  
Ja m'eſt avis que de fille la face  
En moy ſe perd & peu à peu ſ'efface.  
Ja de deſir, ja d'appetit ſuis pleine  
D'herbe manger, & courir en la plaine :

1. Ocyroë en Jument.

Ne ſçay quel Dieu en Jument me transforme :  
Prendre m'en vois de mon pere la forme.  
Mais pourquoy doy-je eſtre toute Jument ?  
Demy Cheval mon pere eſt ſeulement.

Ainſi parlant la Nymphe jeune & tendre  
Sur le dernier ne pouvoit bien s'entendre,  
Car de ſa bouche eſt ſon parler forty  
Confuſément, toſt apres amorty :  
Ny ne ſembla de Jument ſa voix faite,  
Ains de Jument quelque voix contrefaite.  
Puis peu à peu hennit de grand courage,  
Et ſes deux bras marchotent dedans l'herbage :  
Chacun des doigts l'un à l'autre s'aſſemble,  
Ses ongles plats tout cinq liez enſemble  
Feirent un ongle eſpais & endurcy :  
Luy creut le Col, luy creut la Bouche auſſi :  
De ſon habit la plus longue partie  
Fut par derriere en queue convertie :  
Et ſes Cheveux, volant de toutes pars,  
Devindrent crins (comme devant) eſpars  
Deſſus le Col, & la face & la voix  
Elle mua toutes deux à la fois :  
Brief, tous ces cas monſtrueux la tournerent  
Si bien, que nom de Jument luy donnerent.  
Pleurs infinis ſon cher Pere eſpandit :  
Et pour neant ton ſecours attendit,  
O cher Phebus : mais rompre l'ordonnance  
De Juppiter n'eſtoit en ta puiſſance :  
Et quand en toy euſt la puiſſance eſté,  
Tu eſtois lors bien ailleurs arreſté :  
Car par les champs Meſſeniens à l'heure  
Et en Elis, tu faiſois ta demeure :  
C'eſtoit au temps que l'habit de Berger

Et la houlette il te convint charger,  
Et que portois, à la mode rurale,  
De sept roseaux la Fluste pastorale<sup>1</sup>.  
Or cependant qu'en tes amours pensois  
Ou bien tandis que flustois ou dançois,  
On dit qu'alors tes Vaches mal gardées  
S'estoient aux champs Pyliens escartées,  
Et que Mercure illec les apperceut  
Qui en un bois tresbien cacher les sceut.  
Ce larrecin faict de grand artifice  
D'homme vivant ne vint en la notice,  
Fors d'un vilain, congneu en ce champ là :  
Par son droit nom Battus on l'appella,  
Qui garde estoit de l'herbeuse vallée  
Et du haras du riche Roy Nelée.  
Mercure eut peur de ce vilain, parquoy  
Il le tira doucement à requoy :  
Et luy ha dit : Amy, quel que tu fois,  
Si d'aventure icy tu apperçois  
Quelcun cherchant ses Bœufs esvanoûis,  
Dy luy que veus tu ne les as, n'ouïs :  
Et pour loyer du tour que m'auras fait,  
Pren ceste Vache, & la bailla de fait.  
L'autre la print & luy dit, l'ayant prise :  
Va hardiment, poursuy ton entreprise,  
Le larrecin duquel tu t'es melleé,  
Sera plus tost compté & revelé  
Par ceste pierre : & luy en monstra une.  
Mercure encor n'y eut fiance aucune,  
Parquoy il feit de s'en aller semblant :  
Et puis revint en rien ne ressemblant

1. Phebus habillé en Berger.

De voix ne corps à fa premiere forme.  
Lors au vilain, appuyé contre un Orme,  
Va dire ainfi : Bon homme, fi tu peux,  
Enfeigne moy où font allez mes Bœufz  
Que l'on m'ha pris : ce larrecin ne cache,  
Je te donray un Bœuf & une Vache.

Quand le vilain qui promet de fe taire,  
Oùit parler de doubler fon falaire,  
Je les ay veus (dit-il) qui fe jettoient  
Deffous ces monts, & de fait y estoient.  
Adonc se print à fouzrire Mercure :  
Puis luy ha dit : double vilain parjure,  
Me trahis tu ? m'accufes tu à moy ?  
Et tranfmua fon eftomac fans foy  
En un caillou, nommé Touche<sup>1</sup>, ou Indice,  
Qui d'accufer fait encore l'office :  
Et au caillou, qui pourtant n'en peult mais,  
Demeurée eft l'infamie à jamais.

De là s'en va, fes aïfles esbranlant,  
De Jupiter le meffagier volant :  
Et haut en l'Air d'Athenes il contemple  
La belle affiette, & la ville, & le temple  
Et les jardins de proufit & foulas,  
Terre, pour vray, agreable à Pallas.  
Advint ce jour que les vierges honnelles  
Au temple haut porterent fur leurs teftes  
De Minerva les facrifices fains,  
En beaux penniers de fleurs couvers & ceints.  
A leur retour Mercure les voyant  
Ne vola droit : mais (ainfi tournoyant  
Que le Milan qui les poulets regarde,

1. Battus converti en Touche.

Quand il craint ceux qui en font bonne garde)  
Il tourne, il rouë, & n'ose s'elongner,  
Bien s'attendant quelque proye emponner :  
Mercure ainsi d'Athenes sur les tours  
Faifoit en l'Air maints circuits & tours,  
Et bassement fans s'elongner voloit  
Pour mieux choisir la proye qu'il vouloit.

D'autant qu'Aurore est reluisante & claire  
Par sus toute autre Esttoile qui esclaire,  
Et que Phebé l'est par dessus Aurore,  
La belle Herse d'autant, & plus encore  
Outrepassoit ses compagnes pucelles,  
Si qu'elle estoit l'honneur & fleur d'icelles.  
Mercure en l'air de la voir s'esmerveille,  
Et s'embrasoit en la forte pareille  
Que la caillou qu'avec la fonde on tire,  
Qui tant plus va, plus de chaleur attire :  
Et font au cueur de Mercure advenuës  
Flambes ardants dessous les froides nuës.

Ainsi espris son premier chemin laisse,  
Descend de l'air, en la Terre s'abbaisse,  
Sans que sa forme il change ne desguise,  
Tant se fioit en sa beauté exquise,  
Voire à bon droit : toutesfois par grand cure  
Aydoit encor à sa beauté Mercure :  
Peigna son chef, sa cappe il accoustra :  
Si que par tout rien qu'Or ne se monstra :  
Et sur l'espaule à dextre l'ha troussée  
Afin qu'on veist en main son Caducée  
Qui gens endort, & qu'à ses plantes belles  
Reluire on veist ses beaux patins à ailles.

En la maison où demouroit Herse  
Sur le derriere estoit son liët dressé

Entre celuy de Pandrose à la dextre,  
Et cestuy là d'Aglauros à fenestre :  
Ceste Aglauros nota de prime face  
Venir Mercure, & eust bien ceste audace  
De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu,  
Et qui t'ha meu de venir en ce lieu.  
Lors respondit Mercure en ceste sorte :  
Celuy je suis qui les nouvelles porte  
Du pere mien, & celuy est mon pere  
A qui la Terre & le Ciel obtempere :  
Ne desguiser te veux pourquoy je vien,  
Pourveu, fans plus, qu'à ta sœur, pour son bien,  
Vueilles en brief te monstrier sœur fidelle,  
Et estre tante aux enfans qu'auray d'elle :  
Sçais-tu que c'est ? d'Herfè suis amoureux :  
Las favorise à l'amant douloureux.

Lors Aglauros vient à la regarder  
Du mesmes œil qui ne se sceut garder  
De voir n'aguere en trop grand' hardiesse,  
Le clos secret de Pallas la Déesse :  
Puis, pour loyer du plaisir qu'il demande,  
Luy demanda de l'Or quantité grande :  
Et quant & quant de desloger le somme,  
Jusques à tant qu'il apporte la somme.

Pallas qui voit tous ces actes pervers,  
Contre Aglauros jetta l'œil de travers :  
Et du profond de son cueur courroucé,  
Si puissamment un soupir ha poulsé,  
Que branler fait l'estomac en avant,  
Et son escu qu'elle avoit au devant.  
Si luy souvint du corbillon couvert,  
Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,  
Lors qu'elle voit, par desobéissance,



L'enfant lequel fans mere print naissance,  
Voit en apres qu'au celeste annonceur  
Elle est ingrate, & ingrate à sa sœur :  
Et que de l'Or dont requeste elle feit,  
L'avare avoit desja fait son prouffit.

Que feit Pallas ? pour punir telle vie,  
Delibera de parler à Envie<sup>1</sup> :  
Et s'en alla tout droit à son manoir  
Plâtré de sang melancolique & noir.  
Son manoir est caché en un bas centre,  
Où le Soleil ne le vent jamais n'entre.  
Triste en tout temps, en tout temps froid & sombre,  
Tousjours sans feu, tousjours plein d'obscure ombre.

Quand la Déesse au fait des armes crainte  
De l'orde vieille eut la maison atteinte,  
Devant l'entrée arresta court ses pas,  
Car d'y entrer à elle ce n'est pas :  
Et du fin bout du long bois qu'elle porte  
De grand vigueur donna contre la porte :  
La porte s'ouvre. Envie elle apperçoit,  
Qui accroupie à Terre se païssoit  
De gros serpens, viperes, & couleuvres,  
Nourrissemens de ses iniques œuvres.  
L'appercevant destourna son bel œil,  
L'autre se leve, avec paresse & dueil,  
Et ses Serpens demy mangez laissa :  
Puis lentement vers Pallas s'adressa.  
Et la voyant armée, belle et blonde,  
De grand despit au visage luy gronde.

Sa face est blesme, & ha le corps ethique,  
La rouille aux dents, aux yeux la veüe oblique :

1. Description d'Envie.

Toute de fiel est la poitrine verte :  
De noir venin est la langue couverte :  
Jamais ne rid, si elle ne rencontre,  
Devant ses yeux meschef ou malencontre :  
Tant ha de soing qui la pique & reveille,  
Que point ne dort, ains son œil tousjours veille,  
Pour voir s'il vient honneur ou bien à l'homme :  
Et le voyant, se desseche & consomme,  
Si qu'offensant ensemble est offensée  
Et son tourment se donne l'insensée :  
Pallas, portant, quoy que ne l'aymast point,  
Luy ha parlé brièvement en ce point.

De ton noir sang empoisonne & enchante,  
Du roy Cecrops ceste fille meschante  
Qu'on nomme Aglaure : or va si onc allas,  
Ainsi le faut. A tant se teut Pallas,  
Et repoulsant de sa pique la Terre  
Print à fuir & deslogea grand' erre :  
Et s'enfuyant, Envie rechignée  
D'un mauvais œil de travers l'a guignée,  
Entre ses dents murmurante & despite  
De la valeur qui en Pallas habite.  
Puis print en main son baston plein de nœuds  
Entortillé d'un lien espineux :  
Et d'une nuë obscure bien couverte,  
Par où passoit renversoit l'herbe verte,  
Les champs fleuris çà & là dessechoit :  
Et des pavots les testes arrachoit :  
Villes, maisons, & peuples, la vilaine,  
Contaminoit de sa puante aleine.  
Finalement de Minerve va voir  
La grand cité triomphante en faveur,  
D'entendemens & richesses puissante,

Pleine d'esbats, & en paix florissante :  
Ce que voyant l'Envie l'execrable,  
Quasi pleura, n'y trouvant rien pleurable.

Mais quand d'Aglaure en la chambre se veit,  
Ains que bouger, sa commission feit,  
Et de sa main, tainte de vieille rouille,  
Premierement la poitrine luy souille :  
Puis luy emplit l'entour du cuer d'espines,  
Et luy souffla jusques aux intestines  
Son noir venin, qui aux os s'estendit,  
Et au milieu de poulmon s'espandit.  
Et puis (afin que la cause recente  
De sa douleur, loing d'elle ne s'absente)  
Devant ses yeux luy met sa sœur germaine :  
Devant ses yeux à tous coups luy ameine  
Pourtraite au vif de Mercure l'image :  
Et de tous deux l'excellent mariage,  
Faisant bien grande une chacune chose :  
Dont Aglauros souffroit douleur enclose  
En cuer marry, si que triste de jour,  
Triste de nuict gémissoit sans sejour,  
Fondant sur piedz, d'ennuy & maltalent,  
Comme la glace au Soleil foible & lent :  
Et de l'honneur de la bienheureuse Herse,  
Ne plus ne moins ardoit la sœur perverse,  
Qu'herbes de champs, qui au feu mises fument,  
Et peu à peu sans flamber se confument.  
Par plusieurs fois fut souhaitant la mort  
Pour ne voir plus le bien qui tant la mord :  
Par plusieurs fois à son pere plein d'ire  
Voulut en mal le cas compter & dire :  
Enfin voyant Mercurius venir,  
S'en va assise à la porte tenir

Pour le chasser : il l'aborde, il la flatte,  
Il la supplie : Oſte toy, dit l'ingrate,  
Car de ce lieu jamais ne bougeray,  
Juſques à tant que t'en deſlogeray :  
Et bien, dit-il, ſuyvant ton ordonnance,  
Content je ſuis de cete convenance.

Mercuré adonc de ſa verge charmée  
Ouvrit la porte à gros verroux fermée<sup>1</sup> :  
Et elle aſſiſe, en ſe cuidant lever,  
Sentit ſon corps ſi peſamment grever,  
Qu'onques ne ſeut mouvoir une jointure :  
Sur piedz ſe mettre eſſaya d'aventure :  
Mais ſes genoux ſe prindrent à roidir,  
Et peu à peu ſes ongles à froidir.  
Conſequemment, perdant ſon ſang, les veines  
Luy devenoient bien fort paſſes & vaines.  
Et comme on voit que le chancre incurable  
Gaigne pais ſur un corps miſerable,  
Et tant s'eſpand qu'aux parties gaſtées  
Sont bien ſouvent les ſaines adjouſtées :  
Ainſi froideur & mortifere glace  
Print peu à peu en ſa poitrine place,  
Luy eſtoupant les conduits de la vie,  
Et le reſpit ſans lequel on devie :  
Ny ne ſe mit en effort de parler :  
Et ores quand s'en fuſt voulu meſſer,  
Sa voix n'avoit paſſage n'ouverture :  
Son col, ſa bouche, eſtoient ja pierre dure.  
Finalement aſſiſe, morte & roide,  
Ce fut de marbre une ſtatue froide :  
Non marbre blanc : ſon cueur d'Envie atteint,

1. Aglauros en pierre.

De fang infect tout fon corps avoit teint.

Après qu'elle eut receu punition  
De fa parole & male intention,  
Mercurius d'Athenes se partit,  
Et vers le Ciel fon chemin convertit.  
Au Ciel venu, fon pere à part le huche :  
Et fans vouloir luy defcouvrir l'embuche  
De fes amours, luy dit, pour abreger :  
Mon trefcher fils, & feal meffager,  
Descens là bas, va t'en & point ne tarde,  
Droit au païs qui à gauche regarde  
Le Ciel où luit de ta mere le figne,  
C'est en Sidon, Cité noble & infigne.  
Et le troupeau royal que tu vois paître  
Là loing deffus la montagne champêtre,  
Fay le venir fans bruit, & fans chommer,  
Là bas au long des rives de la Mer.

Ces mots finis, foudain du haut herbage  
Les Bœufs chaffez allerent au rivage,  
Là où du Roy la fille trefcherie  
Jouoit avec les filles de Tyrie<sup>1</sup>.

Majefté grande & amour mal conviennent,  
Et en un fiege enfemble ne fe tiennent :  
Parquoy laiffant fon Sceptre glorieux  
Ce pere & Roy des hommec & des Dieux,  
Qui main armée ha de trois feux enfemble,  
Qui d'un clin d'œil fait que le monde tremble,  
La forme print d'un Toreau mugiffant,  
Et chemina fur l'herbe verdiffant  
Avec les Bœufs : bel eftoit le poffible  
Sa couleur fut de blancheur indicible,

1. Europa, fille d'Agenor, aymée de Juppiter.

Neige sembloit, d'aucun pied non foulée,  
Ne par Aufter pluvieux escoulée :  
De muscles ha un gros col evident,  
Sur l'estomac est sa gorge pendant :  
Cornes avoit certainement petites,  
Mais à les voir un chacun les eust dites  
Faites de main à bien ouvrier idoine,  
Et transluisoient plus que pur Cassidoine.  
Le front n'avoit ridé ne redoutable,  
Ne tant soit peu la veüe espoventable :  
Rien, sinon paix, en la face n'avoit.

La fille au Roy, qui de bon cueur le voit,  
S'esbahit fort de ce qu'il est si beau,  
Et qu'il ne fait guerre à nul du troupeau,  
Mais quoy qu'il eust de la douceur beaucoup,  
D'en approcher craignit du premier coup :  
Enfin s'approche, & fleurs, & herbe franche  
Luy apporta pres de sa gueule blanche :  
Dont eut l'amant un merveilleux plaisir,  
Et attendant son esperé desir  
Baïse la main de la Vierge modeste :  
Et peu s'en faut qu'il ne prenne le reste.  
Ores se jouë à elle expressement,  
Pour l'asseurer peu à peu doucement :  
Ores il faute au milieu des prez vers :  
Ores se veautre en l'areine à lenvers.  
Puis quand il voit qu'elle n'est plus farouche,  
A elle vient : elle sans peur le touche,  
Et de sa Main virginale luy orne  
De fresches fleurs, & l'une, & l'autre corne.  
Enfin elle ha tell' hardiesse prise,  
Que sur le Dos du Toreau s'est assise  
Sans savoir, las, à qui elle se frotte.

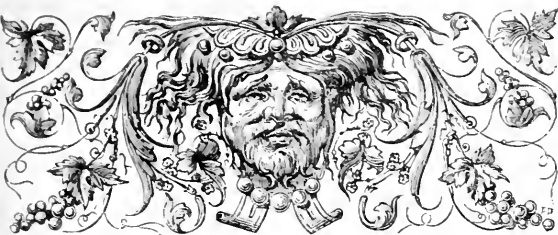
Lors pas à pas droit à la Mer qui flotte  
Il la porta, & dès qu'il y arrive,  
A mis ses pieds dedans l'eau de la rive<sup>1</sup> :  
De là, soudain, plus outre se transporte,  
Et son butin parmy la Mer emporte.  
La peur la prend, & regarde estonnée  
Desja de loing la rive abandonnée :  
De la main dextre une des cornes tient,  
De l'autre main sur le dos se soutient :  
Et ses habits, de soye & fine toile,  
Branloient en l'air, & au vent feirent voile.

1. Europa ravie & forcée par Juppiter.









# HISTOIRE

## DE LEANDER ET ERO

---

**M**USE, dy moy le flambeau qu'on fait luire  
Pour les amours secretes mieux conduire :  
Dy moy l'amant, qui, noüant en la Mer,  
Alloit de nuit les nopces consommer :  
Et le nocturne embrassement receu,  
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu  
Ne descouvert. Declaire moy, au reste,  
Les murs d'Abyde, & la grand' tour de Seste,  
La où Ero, par Amour, tant osa,  
Que Leander de nuit elle espousa.

J'oy Leander desja noüer, ce semble,  
Et flamboyer le flambeau tout ensemble :  
Flambeau luyfant, annonçant la nouvelle  
De seure amour, & qui d'Ero la belle

Toute la nuit la feste decora,  
Quand le doux fruit des nopces favora :  
Flambeau d'Amour, le signal mis expres,  
Que Juppiter devoit planter aupres,  
Des Astres clers pour le haut benefice  
D'avoir si bien de nuit fait son office,  
Et le nommer l'estoile bienheureuse,  
Favorisant toute espouse amoureuse :  
Car il servit Amour en ses negoces,  
Et si sauva cestuy là qui aux nopces  
Alla & vint, par les ondes souvent,  
Ains que le fort & trop malheureux vent  
Se fust esmeu. Vien donc, ma Muse, afin  
De me chanter le tout jusqu'à la fin :  
Qui telle fut, que par un dur esclandre  
Elle estaingnit le flambeau, & Leandre.

Seste jadis fut Ville frequentée :  
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantée :  
Et entre deux flotloit l'eau de la Mer.  
En ces deux lieux Cupido, Dieu d'aymer,  
Tira de l'arc une mesme fagette,  
Rendant d'un coup à ses flammes subiette  
Une pucelle, & un adolescent  
Nommé Leandre, agreable entre cent :  
Et l'autre Ero, pucelle desja meure :  
Elle faisoit en Seste sa demeure :  
Luy, en Abyde : & furent en leurs ans  
Des deux citez les deux Astres luisans  
Pareils entre eux. Je te supply, Lecteur,  
Quand par la Mer feras navigateur,  
Fay moy ce bien (si passes là autour)  
De t'enquerir d'une certaine Tour,  
Là ou Ero (un temps fut) demouroit,

Et des creneaux à Leandre esclairoit.  
De demander mesmement te souvienn  
La Mer bruyant' d'Abide l'ancienne,  
Qui en son bruit pleint encores bien fort  
De Leander, & l'amour, & la mort.

Mais d'ou advint, que Leander estant  
En la cité Abydaine habitant,  
Fut amoureux d'Ero, jeune pucelle,  
Jusques à vaincre enfin le cueur d'icelle ?

Ero jadis pleine de bonne grace,  
Née de riche & de gentille race,  
Estoit nonnain à Venus dediée :  
Et se tenoit Vierge, & non mariée,  
En une Tour dessus la Mer assise,  
Où ses parens bien jeune, l'avoient mise.  
C'estoit, de vray, une Venus seconde :  
Mais si honteuse & chaste, que le monde  
Luy deplaïoit, & tant s'en absenta,  
Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta.  
Et d'avantage aux lieux jamais n'alloit,  
Où la jeunesse amoureuse balloit,  
Ny aux festins, ny à nopces aucunes,  
En evitant des femmes les rancunes :  
Car pour raison des beautez gracieuses,  
Les femmes sont volontiers envieuses :  
Mais humblement elle faisoit sans cesse  
Vœux, & offrande à Venus la Déesse :  
Souvent aussi alloit sacrifier  
A Cupido, pour le pacifier :  
Non moins craignant sa trouffe trop amere,  
Que le brandon de sa celeste mere :  
Mais pour cela ne feut finalement  
Les traits à feu eviter nullement.

Or estoient ja les mois & jours venus  
Que Sestiens celebroident de Venus  
La grande feste, & du bel Adonis.  
Là vindrent lors les peuples infinis,  
Qui habitoient les petites & grandes  
Isles d'autour, tous y vindrent par bandes.  
Du fons de Cypre à la cerimonie  
Vindrent les uns, les autres d'Hemonie  
Femme du monde en toute Cytherée  
N'est en faubourg, ne cité demourée :  
N'y eut danseur, ny autre demourant  
Dessus Liban, le mont bien adorant,  
Ne Phrygien (tant aymast le sejour)  
Qui ne courust voir la feste, ce jour.  
Tous ceux d'Abyde, aux Sestiens voisine,  
Tous jouvenceaux, qu'Amour tient en faisine,  
Y sont venus (car voulontiers ilz vont  
Là où lon dit que les fesses se font)  
Plus pour y voir des Dames les beautez,  
Que pour offrir leurs dons sur les Autelz.

Dedans le Temple ou se faisoit la feste,  
Ero marchoit en gravité honneste,  
Rendant par tout de sa face amiable  
Une splendeur à tous yeux agreable.  
Telle blancheur au visage elle avoit,  
Que Cynthia, quand lever on la voit :  
Car sur le haut des jouës paroissoient,  
Deux cercles ronds, qui un peu rougissoient,  
Comme le fons d'une rose naïve,  
Mêlé de blanche & rouge couleur vive.  
Vous eussiez dit ce corps tant bien formé,  
Sembler un champ de roses tout semé :  
Car par dessous sa blancheur non pareille,

La vierge estoit des membres si vermeille,  
Qu'en cheminant, ses habits blancs & longs  
Monstroient par fois deux roses aux talons.

D'elle au surplus fortoient bien apparentes  
Graces sans nombre, & toutes differentes.  
Vray est qu'en tout, trois Graces nous font peintes  
Des Anciens : mais ce ne sont que faintes  
Veu que d'Ero un chacun œil friant,  
Multiplioit cent graces en riant :  
Si que Venus (si trop ne me deçoy)  
Avoit trouvé nonnain digne de foy.

Ainsi passant de beauté toutes celles,  
Qu'on estimoit en son temps les plus belles,  
L'humble novice à Venus bien decente  
Apparoissoit une Venus recente :  
Dont il advint, quand ainsi se monstra,  
Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaux entra :  
Et n'en fut un, qui n'eust en son courage  
Desir d'avoir Ero par mariage.  
Chacun l'admire & chacun la contemple :  
Si qu'en allant çà & là par le Temple,  
L'œil, & le cueur de tous ceux qui la veirent  
(Ou qu'elle allast) tout le jour la suivirent.

Et un jeune homme entre autres estoit là,  
Qui en ce poinct tout esbahy parla :  
J'ay plusieurs fois veu Sparte la Cité,  
Lacedemone ay par tout visité,  
Là où on oyt, par maniere d'esbat,  
Sur les beautez chacun jour maint debat :  
Mais telle fille encores n'ay je veuë,  
Qui soit de grace & beauté si pourveuë :  
Peult estre aussi, que Venus en ces places  
A fait venir quelcune des trois Graces.

Certes lassé de regarder je suis,  
Mais de la voir saouler je ne me puis :  
Content ferois d'estre en terre bouté,  
Après avoir au liét d'Ero monté :  
Et Dieu du Ciel estre ne voudrois mie,  
L'ayant chez moy pour espouse & amie.  
Helas, Venus, si c'est chose odieuse,  
Que de toucher à ta religieuse,  
A tout le moins aveques moy assemble  
Par mariage une qui luy ressemble.

Ainsi disoient maints gracieux & doux  
Jeunes amans : Mais un autre sur tous  
Taissant son mal, hors du sens se jettoit,  
Pour la beauté qui en la Vierge estoit.  
O Leander, qui tant souffris, si est-ce,  
Qu'après avoir veu la demy Déesse,  
Tu ne voulois sous l'aguillon d'aymer,  
Couvertement ta vie confommer :  
Ainçois estant à l'improviste atteint  
De traits chargez d'un feu qui ne s'esteint,  
Tu n'eusses eu de vivre patience,  
Sans de la belle avoir experience.

Aux raiz des yeux creut le brandon plus fort  
D'amour cruel, dont par le grand effort  
Impetueux de la flambe invincible  
Brusloit sans fin le povre cueur paisible.  
Aussi beauté excellente & bien née,  
En femme honneste & non contaminée,  
Aux hommes est plus aigue & perfante,  
Que trait volant tiré de main puissante.  
L'œil est la voye, & quand frappé se sent,  
La playe coule, & droit au cueur descend.

Si devint lors l'amant, dont je vous compte,

Ravy, tremblant, tout honteux, & fans honte :  
Du cueur trembla, honte le tenoit pris,  
Ravy estoit en beauté de tel pris.  
Finalement amour l'ha tant dompté,  
Que de honteux le rendit eshonté.

Par amour donc de soy-mesmes cherchant  
A n'avoir honte, il s'en alloit marchant  
Tout pas à pas, & print l'audace apres  
De costoyer la vierge d'allez pres :  
Puis de travers tourne de bonne grace  
Ses yeux tous pleins d'amoureuse fallace :  
En l'induifant par signes, fans mot dire,  
A desirer la chose qu'il desire.

Incontinent qu'elle se veit aymée,  
Bien aise fut se sentant estimée :  
Et plusieurs fois tout bellement bailla  
Sa belle face, & puis la redressa,  
Guignant de l'œil Leander doucement,  
Qui en son cueur fut aise grandement,  
De ce qu'Ero son amour entendit,  
Et l'entendant, point ne se deffendit.

Donques tandis que son heure opportune  
Il espioit pour suivre sa fortune,  
Le clair Soleil vers Occident tiroit,  
Et peu à peu sa clarté retiroit :  
Si que Vesper en veit de l'autre part,  
Qui ja du jour tesmoingnoit le depart.  
Parquoy voyant le jouvenceau Leandre  
De toutes parts les tenebres s'espandre,  
Plus hardiment d'elle s'approcher ose :  
Et luy ferra les doigts plus blancs que rose,  
En fouspirant : & elle, fans mot dire,  
Comme en courroux sa main blanche retire.

Dès qu'il sentit aux gestes la pensée  
D'Ero, en branle & demy eslançée,  
De la tirer print tresbien l'aventure  
Par l'un des plis de sa riche vesture,  
La destournant, & la menant adonc  
A l'un des bouts du temple, grand & long :  
Et elle alloit apres luy pas à pas  
Tout lentement, comme ne voulant pas.  
Puis de propos feminins l'ha tencé  
Disant ainsi : Estes vous insensé,  
Mon gentilhomme ? entreprenez vous bien  
D'ainsi tirer une fille de bien ?  
Croyez qu'icy fort mal vous adressez :  
Allez ailleurs, & ma robe laissez,  
Que n'esprouviez, à vostre grand dommage,  
L'ire, & fureur de mon grand parentage.  
Prier d'amour est chose deffendue  
Nonnain, qui s'est vierge à Venus rendue :  
Et n'est loisible inventer achoison  
D'aller au liét de fille de maison.

Telle parole aux filles convenable  
Tenoit Ero à l'amant bien aymable.  
Et quand Leandre eut de la vierge ouy  
Le doux courroux, il fut tout resjouy,  
Sentant en elle (à ceste occasion)  
Les signes vrais de persuasion :  
Car lors que femme à un amant conteste,  
Son contester signe d'amour atteste.

Donques apres qu'il eut de grand' ardeur  
Baisé son col, blanc, & de bonne odeur,  
Desir d'amour, qui l'aguillonne & poinct,  
Le feit parler à sa dame en ce poinct :

Chere Venus, apres Venus la gente,



Noble Pallas, apres Pallas prudente :  
Je parle ainſi, car trop grandement erre  
Qui t'accompare aux femmes de la terre :  
Veu que tu es, à bien te viſiter,  
Toute ſemblable aux filles Juppiter :  
Bienheureux eſt celui qui te planta,  
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta :  
Si te ſupply enten à mes clamours,  
Et pren pitié des contraintes d'amours :  
Tu te diſ fille à Venus conſacrée :  
Fais donc cela qui à Venus agréé.

Vien vien mamie, & d'une amour egale  
Entrons tous deux en ſa loy conjugale :  
Ce n'eſt pas choſe aux vierges bien propice  
D'adminiſtrer à Venus ſacrifice :  
Venus ne prend aux pucelles plaſir :  
Ses vrais ſtatuts (ſi tu aſ le deſir  
De les ſavoir) & ſes myſteres dignes  
Ce ſont anneaux, nopces, lits & courtines,  
Puis qu'aymes donc Venus douce, & traitable,  
Ayme la Loy d'amour tant delectable :  
Et me reçois, en laiſſant tous ces vœux,  
Pour humble ſerf, ou mary, ſi tu veux :  
Serf, que pour toy Cupido ha vené,  
A coups de trait pourſuivy & mené,  
Uſant, hélas, en moy de tel effort  
Que ſeit Mercure en Hercules le fort,  
Quand le mena ſous ſa verge dorée,  
Servir la Nymphé en Lydie honorée.  
Las quant à moy, Venus au beau corſage,  
M'ha rendu tien, non Mercure le ſage.

O noble vierge, il ne faut qu'on te die  
D'Athalanta, la belle d'Arcadie :

Tu fais comment en amour foulager  
Ne vouloit pas le beau Meleager,  
Pour demourer tousjours vierge obstinée :  
Mais, au moyen de Venus indignée,  
Elle devint de luy plus amoureuse,  
Qu'auparavant ne luy fut rigoureuse.  
Pourtant, mamie, aux choses que j'ay dites  
Te faut renger, que Venus tu n'irrites.

Ainsi l'amant persuadoit de bouche  
La belle Ero, encor toute farouche :  
Si que les mots tant doux qu'ouis elle ha  
Feirent son cueur vaciller çà, & là.

La vierge adonc muette devenuë,  
Sa veuë en terre ha longuement tenuë,  
Cachant sa face, en laquelle luy monte  
Le sang vermeil, tesmoingnage de honte,  
Plus cheminant pensive se monstroït,  
Et sans besoing bien souvent acoustroït  
Ses vestemens : tous signes en partie  
D'une pucelle à aymer convertie :  
Et silence est la promesse accordée  
De toute fille ainsi persuadée.

Or sentoït ja ceste cy les secouffes  
Et aguillons des Amours aigresdouces :  
Pource qu'en cueur si noble & de haut pris  
Facilement le doux feu s'estoit pris :  
Puis esbahie estoit d'autre costé  
Du doux Leandre, & de sa grand' beauté.

Donc cependant qu'en la terre ses yeux  
Elle eut ficez, Leander curieux,  
Et plein d'Amour, de voir n'estoit lassé  
Son tendre Col, qu'elle tenoit baissé :  
Lequel pourtant finablement leva,

Puis rougissant, ainsi dire elle va.

Je ne croy pas, seigneur, que le pouvoir  
Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir  
Par tes devis : qui t'ha fait si savant  
A mettre mots deceptifs en avant ?  
O povre moy ! & qui t'ha incité  
De venir voir mon païs & Cité ?  
Si est ce en vain que m'as propos tenu :  
Car veu qu'errant tu es & incongnu,  
Et qu'en toy n'ha feureté ne fiance,  
Comment peux tu avoir mon alliance ?  
Nous ne povons (pour bien te l'exposer)  
Publiquement tous deux nous espouser,  
Pource que j'ay mes parens au contraire :  
Et quand voudrois par deça te retraire,  
En te fignant personne fugitive,  
Tu ne pourrois cacher l'Amour furtive :  
Car en tout temps les langues sont amies  
De faux rapports & toutes infamies :  
Et ce que faire en secret on pretend,  
En plein marché Malebouche l'entend.

Ce neantmoins je te pry que je fache  
D'ou tu es né, & ton nom ne me cache :  
Si quiers le mien, ne te diray de non :  
Sache de vray, qu'Ero est mon droit nom,  
Et ma maison une Tour haute & droite,  
Là où j'habite, en menant vie estroite,  
Sans entretien de personne vivante,  
Fors seulement d'une simple servante.

Ceste grand' Tour devant Seste a son estre,  
Sur creux rivage, auquel de ma fenestre  
Me font les flots de la Mer apparens :  
Tel fut l'advis de mes rudes parens.

Autres voisins autour de moy ne hantent :  
Ne jeunes gens point n'y dansent ne chantent :  
Mais sans cesser, & de jour & de nuit,  
La Mer venteuse à l'Oreille me bruit.

Adonc Ero honteuse derechef,  
Vers son manteau baissa un peu le chef,  
Et en couvrit sa face illustre & claire,  
Pensant en soy, Ero que veux tu faire ?  
De l'autre part, Leander d'un extreme  
Desir qu'il ha, consulte avec soy même,  
Comme il pourra devenir si heureux,  
De parvenir au combat amoureux.

Certes Amour, variable en conseil,  
Fait playe aux cueurs, puis baille l'appareil,  
Et luy, par qui sommes tous surmontez,  
Conseille ceux qu'il ha pris & domptez.  
Ainsi feit il, ainsi donna secours  
A Leander, qui apres tout discours  
Triste, & faisant d'un vray amant l'office,  
Va dire un mot plein de grand artifice.

Vierge (dit-il) tant peu craintif seray  
Que l'aspre Mer pour toy je passeray,  
Fust-ce un endroit d'innavigable gouffre :  
Voire fust l'eau bouillante en feu & soulfre.  
Je ne crains point la Mer desesperée,  
S'il faut aller en ta chambre parée.  
Et si n'auray frayeur en escoutant  
L'horrible bruit de la grand Mer flottant,  
Ains tous les foirs mouillé, sans peur ne honte  
Nageray nud en la Mer Helleponte :  
Car il y ha distance assez petite  
De la Cité Abydaine où j'habite,  
Jusques chez toy : fay moy, sans plus, ce tour

De me monſtrer ſur le haut de ta Tour  
Quelque lanterne ou brandon flamboyant  
Devers la nuit, afin qu'en le voyant  
Je fois d'Amour le navire ſans voile,  
Ayant ſur Mer ton flambeau pour eſtoille :  
Auſſi afin qu'en le voyant, ne voye  
De Bootes l'occidentale voye,  
Ny Orion cruel & pluvieux,  
Ne le train ſec du chariot des Cieux,  
Qui de venir me pourroit bien garder  
A ce doux port, ou je veux aborder.

Mais par ſus tout (helas ma chere dame)  
Si tu ne veux qu'acoup je perde l'Ame,  
Pren garde aux vents, vueilles avoir le ſoing,  
Que trop eſmeus n'eſtaingnent au beſoing  
Le cler flambeau conducteur de ma vie.  
Si au ſurplus de ſavoir as envie,  
Quel eſt mon nom, Leander je m'appelle  
Mary d'Ero, la gracieuſe & belle.

Ainſi tous deux ordonnoient le decret  
Du mariage entre eux clos & ſecret,  
Et de garder tout l'ordre taciturne,  
Servant au fait de ſ'amitié nocturne,  
Dont le flambeau ſeroit ſeul teſmoingnage :  
En promettant tout d'un meſme courage,  
Elle, de faire eſclairer le brandon :  
Luy, de ſe mettre en l'eau   l'abandon.

Puis confirmans la nuit des eſpouſailles,  
Par un baiſer donné en fianſailles,  
Force leur fut (  regret & envy)  
Se ſeparer, & rompre leur devis.  
Si ſ'en alla Ero en ſa Tour haute,  
Et Leander (afin que par ſa faute

Ne s'esgarast de nuit en son retour)  
Marquoit de l'œil le chemin de la Tour,  
Et navigeoit vers Abyde tendant.

Pensez en vous quantesfois ce pendant  
Ont désiré tous deux l'heure propice  
D'entrer au lit d'Amoureux exercice.

Or avoit ja la nuit, d'eux attendue,  
Sa robe noire en l'air toute estendue,  
Et les humains rendit par tout dormans,  
Fors Leander, le plus beau des amans,  
Qui sur le bort de la Mer pour nager  
Attend, pied quoy, le luisant messager  
De ses Amours : & guette, de ce pas,  
Le luminaire & feu de son trespas,  
Lequel luy doibt de loing monstrier par signes  
Le droit chemin des nopces clandestines.

Si tost qu'Ero veit que la nuit ombreuse  
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,  
Soingneusement, comme elle avoit promis,  
Ha le flambeau en evidence mis,  
Qui ne fut pas plus subit allumé,  
Que Leander ne fust tout enflammé  
Du feu d'Amour : si que son cueur ravy,  
Et le flambeau, s'allumoient à l'envy.  
Bien est il vray qu'oyant les sons horribles  
Que font en Mer ces grands ondes terribles,  
Il eut en soy frayeur de prime face,  
Mais peu à peu, prenant cueur & audace,  
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi :

Amour est dur, la Mer cruelle aussi :  
Un bien y ha, ce n'est qu'eau en la Mer,  
Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer.  
Sus donc mon cueur, pren le feu de ta part,

Et ne crains l'eau, qui en la Mer s'espart :  
A ce coup faut qu'en Amours me secondes :  
De quoy crains tu les vagues, & les ondes ?  
O cueur d'amant, n'as-tu point congnoissance,  
Que Venus print des ondes sa naissance ?  
Et qu'elle ha force & domination  
Dessus la Mer, & sur l'affection  
Qui nous conduit ? Mis à fin ce propos,  
Il despouilla ses membres bien dispos :  
Et des deux mains ses habits desliez  
Autour du Col ha ferrez & liez :  
Puis s'elloingnant du bort, un peu en ça,  
D'un faut de course en la Mer se lança,  
Tirant tousjours vers la claire Lanterne :  
Et tellement en la Mer se gouverne,  
Que luy tout seul navigant vers sa Dame,  
Estoit sa Nef, son passeur, & sa rame.

Ero tandis, que des Creneaux esclaire,  
De son Manteau couvroit la Lampe claire,  
Quand s'eslevoit quelque nuisible vent,  
Et la garda d'esteindre bien souvent :  
Jusques à tant que Leander passé,  
Au port de Seste arriva tout laissé :  
Et que la Vierge en sa tour haute & forte  
Le feit monter : mais sçachez qu'à la porte  
Elle embrassa d'Amour & d'aïse pleine,  
Son cher espoux quasi tout hors d'aleine,  
Ayant encor ses blancs cheveux mouillez  
Tous degoutans, & d'escume fouillez.  
Lors le mena dedans son Cabinet :  
Et quand son corps eut essuyé bien net,  
D'huile rofat bien odorant l'oignit,  
Et de la Mer la senteur estaingnit.

En un liêt haut adonques il se couche,  
Et elle aupres, qui fa vermeille bouche :  
Ouvrit, ainfi parlant à fon espoux,  
Auquel encor bien fort battoit le poulx :

Amy, tu as beaucoup de travail pris,  
Plus qu'autre espoux n'en ha onc entrepris :  
Amy, tu as de travail pris beaucoup  
Aſſez te doibs contenter pour un coup  
De l'eau ſallée, & de l'odeur mauvaiſe  
De la marine : or te mets à ton aïſe,  
Et en mon ſein (cher amy qui tant vaux)  
Enſevely tes labeurs & travaux.

Leandre adonc la ceinture impollue,  
Qu'elle portoit, ſoudain luy ha tollue  
D'autour du corps, & entrèrent tous nuds  
Aux ſaintes loix de la douce Venus.  
Helas c'eſtoient des nopces, mais ſans danſes.  
C'eſtoit un liêt, mais liêt ſans accordances  
D'hymnes chantez : nul Poëte on n'y veit,  
Qui du ſacré mariage eſcriyit :  
Cierge beneit aucun n'y fut poſé,  
Pour illuſtrer le liêt de l'eſpouſé :  
Là menestriers ne ſonnerent aubades :  
Là balladins ne getterent gambades :  
Chants nuptiaux point n'y furent chantez  
Par les amis, & les deux parentez :  
Ainçois à l'heure à coucher diſpoſée  
Silence feit le liêt de l'eſpouſée :  
Et l'ornement, & principale cure  
De ceſte feſte, eſtoit la nuit obſcure :  
Si qu'Aurora, qui le monde embellit,  
Ne veit jamais couché dedans ce liêt  
Le marié, car ſans jour & ſans guide,



Tous les matins repassoit vers Abyde,  
Infatiable, & plein d'ardant desir  
De retourner au nocturne plaisir.

Quant à Ero, pour si feurement faire,  
Que ses parens ne congneussent l'affaire,  
Tousjours d'habit de Nonnain se vestoit,  
Et de jour, Vierge, & de nuit Femme estoit.

O quantesfois le beau jour evident  
Ont souhaitté descendre en Occident !

Ainsi leur grande amitié conduisoient,  
Et en plaisir secret se deduisoient :  
Mais peu vescu ont en ceste maniere,  
Et peu jouy de l'Amour marinier,  
Car dès que vint le bruineux Yver,  
Voicy les vents tous esmeus arriver,  
Qui esbranloient les fondemens profonds  
De l'eau debile, & battoient jusqu'au fons.  
Faisans mouvoir d'Orage horriblement  
Toute la Mer, ça & là, tellement  
Que les Nochers, fuyans les eaux irées,  
Avoient aux ports leurs voiles retirées.

Mais le fort Vent, ne l'Yver, ne l'Orage  
N'espouventa jamais ton fort courage,  
O Leander ! Ains la Lampe allumée  
Dessus la Tour à l'heure accoutumée,  
Te donna cueur d'entrer en la marine  
Par ce dur temps, la faulx, & la maligne.

Helas Ero de bon sens desporveü,  
Devoit l'Yver se passer de la veü  
De son amy : sans plus faire reluire  
Le Brandon prest à ses plaisirs destruire.  
Mais destinée à son malheur la meine,  
Si fait Amour : car de son plaisir pleine

Mit sur la Tour le flambeau, sans propos,  
Non plus flambeau d'Amour, mais d'Atropos.

Or estoit nuict, quand les Vents vehemens,  
Par merveilleux & divers soufflemens  
Pouffans l'un l'autre, en Mer se remuerent.  
Et, pelemesse, en fureur se ruerent  
Sur le rivage : à celle mauvaise heure,  
Le povre Amant, que Faux espoir affeure  
D'aller encor aux ordinaires nopces,  
Estoit porté des bruyantes & grosses  
Vagues de Mer. Ja les ondes ensemble  
S'entrebattoient : l'eau fallée s'assemble  
Tout en un mot : les flots font jusqu'aux Cieux :  
La Terre esmeuë est des vents en tous lieux  
Par leur combat : car Boreas se vire  
Contre Notus, Eurus contre Zephyre :  
Si que l'orage en Mer bruyante espars  
Inevitable estoit de toutes pars.

Leandre alors, qui maux intolerables  
Avoit souffert des ondes implacables,  
Prioit Venus de luy estre opportune :  
Prioit Tethys, se vouoit à Neptune :  
Et n'oublia de dire à Boreas,  
O Aquilon qui tant labouré as  
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,  
Entens à moy : mais nul Dieu aquatique  
A son prier n'ha l'Oreille inclinée,  
Et n'ha l'Amour sceu vaincre destinée :  
Car tout rompu de ceste impetueuse  
Emotion de la Mer fluctueuse,  
Aux jambes eut les puissances debiles .  
Ses bras mouvans devindrent immobiles :  
Et en sa gorge entroit avec l'escume

Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.  
Finalement le vent par sa rudesse,  
Eteindre vint la Lanterne traistresse,  
Avec la vie, & l'ardante amitié  
De Leander digne de grand' pitié.

Tandis Ero avoit ses beaux yeux vers  
Tousjours au guet, vigilans & ouvers,  
Et lors sur piedz pleurant, pensant, resvant,  
La misérable, en sa face levant,  
Va voir du jour la claire estoille Aurore,  
Et ne voit point son cher espoux encore.  
Parquoy, estant ja estaint le flambeau,  
Deçà, delà, jetta son œil tant beau  
Sur le grand dos de la Mer, pour savoir  
Si son amy navigant pourra voir :  
Mais, las, si tost qu'elle eut jetté sa veuë  
Encontre bas, la povre despourveü  
Va voir au pied de la Tour, desiré  
Contre les Rocs, son amy desiré :  
Dont par fureur rompit son vestement  
Autour du sein : puis tout subitement,  
Jettant un cry de personne insensée,  
Du haut en bas de la tour s'est lancée

Ainsi Ero mourut le cueur marry,  
D'avoir veu mort Leander son mary :  
Et apres mort, qui Amans desassemble,  
Se sont encor tous deux trouvez ensemble.







# SIX SONNETS

DE PETRARQUE

SUR

LA MORT DE SA DAME LAURE

---

VOI CH'ASCOLTATE IN RIME SPARSE  
IL SUONO

**V**ous qui oyez en mes rimes le son  
D'iceux souspirs, dont mon cueur nourrissoye,  
Lors qu'en erreur ma jeunesse passoye,  
N'estant pas moy, mais bien d'autre façon :  
De vains travaux dont fey rime & chanson,  
Trouver m'attens (mais qu'on les life & voye)  
Non pitié seule, ains excuse en la voye,  
Ou lon congnoist Amour ce faux garson.  
Si voy je bien maintenant & entens  
Que long temps fu au peuple passetemps,

Dont, à part moy, honte le cueur me ronge :  
 Ainſi le fruiſt de mon vain exercice  
 C'eſt repentance, avec honte, & notice,  
 Que ce qui plaît au Monde n'eſt que longe.

---

## O PASSI SPARSI, O PENSIER' VAGHI E PRONTI

O Pas eſpars ! O penſées ſoudaines !  
 O aſpre ardeur ! O memoire tenante !  
 O cueur debile ! O voulonté puiſſante !  
 O vous mes yeux ! non plus yeux mais fontaines !  
 O branche, honneur des vainqueurs capitaines !  
 O ſeule enſeigne aux Poëtes duiſante !  
 O douce erreur ! qui ſous vie cuiſante  
 Me fait aller cherchant & monts & plaines.  
 O beau viſage, où Amour met la bride !  
 Et l'eſperon, dont il me poinct & guide  
 Comme il luy plaît, & deſſenſe y eſt vaine.  
 O gentils cueurs, & ames amoureuſes  
 S'il en fut onc ! & vous ombres paoureuſes,  
 Arreſtez vous pour voir quelle eſt ma peine.

---

CHI VUOL VEDER QUANTUNQUE PUO  
NATURA

Q u'on voudra voir tout ce que peult Nature,  
 Contempler vienne une qui en tous lieux  
 Eſt un Soleil, un Soleil à mes yeux,  
 Voire aux travaux qui de Vertu n'ont cure.

Et vienne tost, car Mort prend (tant est dure)  
Premier les bons, laissant les vicieux :  
Puis ceste cy s'en va du reng des Dieux :  
Chose mortelle & belle, bien peu dure.  
S'il vient à temps, verra toute beauté,  
Toute vertu, & meurs de royauté,  
Jointes en un corps par merveilleux secret :  
Alors dira que muette est ma rime,  
Et que clarté trop grande me supprime :  
Mais si trop tarde, aura tousjours regret.

---

LASCIATO HAI MORTE SENZA SOLE IL  
MONDE

MORT, fans Soleil tu as laissé le monde,  
Froid & obscur : fans arc l'aveugle Archer :  
Graces, beautez, prestes à trebucher :  
Moy desolé en angoisse profonde.  
Bas, & bannis font honneur & faconde :  
Seul fâché suis : feul né à me fâcher :  
Car de vertu feis la plante arracher,  
C'est la premiere, où prendrons la seconde ?  
Plaindre devroient l'Air, la Mer, & la Terre,  
Le genre humain, qui comme anneau fans pierre  
Est demeuré, ou comme un Pré fans fleurs :  
Le Monde l'eut, fans la congnoître à l'heure :  
Je la congneu, qui maintenant la pleure :  
Si fait le Ciel, qui s'orne de mes pleurs.



## GLI ANGELI ELETTI, E L'ANIME BEATE

**L**E premier jour que trespasla la belle,  
Les purs esprits, les Anges precieux,  
Saintes & saints, citoyens des hauts Cieux,  
Tous esbahis vindrent à lentour d'elle :  
Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,  
(Ce disoient ilz) apparoisst à nos yeux ?  
Nous n'avons veu du monde vitieux  
Monter ça haut encor une Ame telle.  
Elle, contente avoir changé demeure,  
Se parangone aux Anges d'heure à heure :  
Puis coup à coup derriere foy regarde,  
Si je la fuy : il semble qu'elle attend :  
Dont mon Desir ailleurs qu'au Ciel ne tend :  
Car je l'oy bien crier que trop je tarde.

---

DA PIU BEGLI OCCHI E DAL PIU CHIARO  
VISO

**D**ES plus beaux yeux, & de plus clair visage  
Qui onques fut, & des beaux cheveux longs,  
Qui faisoient l'Or, & le Soleil moins blonds,  
Du plus doux ris, & du plus doux langage,  
Des bras & mains, qui eussent en servage,  
Sans se bouger, mené les plus felons,  
De celle qui du chef, jusqu'aux talons  
Sembloit divin, plus qu'humain personnage,  
Je prenois vie. Or d'elle se consolent  
Le Roy celeste, & ses courriers qui volent,



Me laissant nud, aveugle en ce bas estre :  
Un seul confort attendant à mon dueil,  
C'est que la haut, elle qui fait mon vueil,  
M'impetrera qu'avec elle puisse estre.

---

## EPITAPHE DE MADAME LAURE

E<sup>n</sup> petit lieu comprins vous povez voir  
Ce qui comprennent beaucoup par renommée :  
Plume, labeur, la langue, le devoir,  
Furent vaincus de l'Amant par l'Aymée.  
O gentil' Ame estant tant estimée !  
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?  
Car la parole est tousjours reprimée,  
Quand le sujet surmonte le disant.





LES  
CINQUANTE-DEUX  
PSEAUMES DE DAVID

*Traduitz en rithme Françoise,  
Jelon  
la verité Hebraïque,*

PAR  
CLEMENT MAROT

AVEC PLUSIEURS AUTRES COMPOSITIONS,  
TANT DUDIT AUTHEUR,  
QUE D'AUTRES, NON JAMAIS ENCORES IMPRIMÉES.

## NIC. BORBONII

VANDOPERANI POËTÆ, TETRASTICHON

*Nemo negat, uihil esse sacris divinius odis.  
Quas canit Hebræi regia Musa senis.  
Has patrio interpres ita transtulit ore Marotus,  
Prorsus ut Authoris pedus adesse putes.*

## DISTICHON

*Definite Hebræam nunc Galli discere linguam.  
Discunt Hebræi Gallica verba loqui.*

## PSEAUME IX

Chantez en exultation  
Au Dieu qui habite en Sion.



## CLEMENT MAROT

AU ROY TRES-CHRESTIEN FRANÇOYS  
PREMIER DE CE NOM

SUR LA TRADUCTION DES PSEAUMES DE DAVID

SALUT

**J**a n'est befoing, Roy qui n'as ton pareil,  
Me foudier, ne demander conseil  
A qui je doy dedier cest ouvrage :  
Car outre encor qu'en toy gift mon courage,  
Tant est cest' œuvre & Royal & Chrestien,  
Que de foy mesme il se dit estre tien,  
Qui as par droit de Treschrestien le nom,  
Et qui es Roy, non de moindre renom  
Que cestuy-là, qui meu du saint Esprit,  
A le ditter & le chanter se prit.

Certainement la grande conferance  
De ta hauteur, avec sa preference,  
Me monstre au doigt, qu'à toy le dedier,  
C'est à son point la chose approprier :

Car il fut Roy de prudence vestu,  
Et tu es Roy tout orné de vertu :  
Dieu le donna aux peuples Hebraïques,  
Dieu te devoit, ce pense je, aux Galliques :  
Il estoit Roy, des siens fort honoré :  
Tu es des tiens, peu s'en faut, adoré :  
Fort bien porta ses fortunes aduerses,  
Fort constamment les tiennes tu renverses :  
Savoir voulut toutes sciences bonnes,  
Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes ?  
En Dieu remit & foy & son affaire,  
Tu as tresbien le semblable feu faire :  
Il eut enfin la paix par luy requise,  
Tant quise l'as qu'en fin tu l'as aquisse.  
Que diray plus ? vous estes les deux Roys,  
Qui au milieu des Martiaux desfois  
Avez aquis nom d'immortalité :  
Et qui durant paix & tranquillité,  
L'avez aquis par sciences infuses,  
Daignans tous deux tant honorer les Muses,  
Que d'employer la mesme forte dextre  
Sceptre portant, & aux armes adextre,  
A faire escrits, qui si grande force ont,  
Qu'en rien subjets à la mort ilz ne font.  
O donques Roy, pren l'œuvre de David,  
Oeuvre plus tost de Dieu qui le ravit :  
D'autant que Dieu son Apollo estoit,  
Qui luy en train & sa harpe mettoit.  
Le saint Esprit estoit sa Calliope,  
Son Parnassus, montagne à double croupe,  
Fut le sommet du haut Ciel CrySTALLIN :  
Finalement, son ruisseau Cabalin  
De grace fut la Fontaine profonde,

Ou à grans traits il beut de la claire onde,  
Dont il devint Poëte en un moment,  
Le plus profond deffous le firmament :  
Car le fubjet, qui la plume en la main  
Prendre luy feit, eft bien autre qu'humain.

Ici n'eft pas l'adventure d'Enée,  
Ne d'Achilles la vie demenée :  
Fables n'y font plaifantes menfongeres,  
Ne des mondains les amours trop legeres :  
Ce n'eft pas cy le Poëte efcrivant  
Au gré du corps, à l'efprit efcrivant.  
Ses Vers divins, fes Chanfons mefurées,  
Plaifent, fans plus, aux Ames bienheurees :  
Pource que là trouvent leur doux amant  
Plus ferme & clair que nul vray Diamant :  
Et que fes faits, fa bonté, & fon pris  
Y font au long recitez & compris.

Icy font donc les louanges efcrites  
Du Roy des Roys, du Dieu des exercites .  
Icy David, le grand Prophete Hebrieu,  
Nous chante & dit, quel eft ce puiffant Dieu,  
Qui de Berger en grand Roy l'erigea,  
Et fa houlette en fceptre luy changea.  
Vous y orrez de Dieu la pure Loy  
Plus clair fonner qu'Argent de fin alloy :  
Et y verrez quelz maux & biens adviennent  
A tous ceux là qui la rompent & tiennent.

Icy fa voix fur les reprouvez tonne :  
Et aux efleus toute affeurance donne,  
Eftant aux uns auffi doux & traitable,  
Qu'aux autres eft terrible & redoutable.  
Icy oyt on l'efprit de Dieu, qui crie  
Dedans David, alors que David prie :

Et fait de luy, ne plus ne moins que fait  
De sa mufette un bon joueur parfait.  
Christ y verrez par David figuré,  
Et ce qu'il ha pour nos maux enduré,  
Voire mieux peint, mille ans ains sa venuë,  
Qu'apres la chose escrite & advenuë  
Ne le peindroient (qui est cas bien estrange)  
Le tien Janet, ne le tien Miquel l'Ange.

Qui bien y lit, à congnoistre il apprend  
Soy, & celuy qui tout voit & comprend :  
Et y orra sur la harpe chanter,  
Que d'estre rien, rien ne se peult vanter :  
Et qu'il est tout en ses faits. Quant au reste,  
Fort admirable icy se manifeste,  
Soit par l'effect des grands signes monstrez :  
Aux siens estans par Pharaon outrez :  
Soit par le grand & merueilleux chef d'œuvre  
Du Ciel voulté, qui toutes choses cœuvre :  
Ou par les cours que fait l'obscure nuit,  
Et le clair jour, qui par compas la suit :  
Soit par la Terre en l'Air espars pendue,  
Ou par la Mer autour d'elle espandue,  
Ou par le tout qui aux deux prent naissance :  
Surquoy il veult qu'ayons toute puissance,  
Nous apprenant à le glorifier,  
Et de quel cueur nous faut en luy fier.

O gentils cueurs, & ames amoureuses,  
S'il en fut onc, quand ferez langoureuses,  
D'infirmité, prison, peché, soucy,  
Perte, ou opprobre, arrestez vous icy :  
Espece n'est de tribulation,  
Qui n'ayt icy sa consolation :  
C'est un jardin plein d'herbes & racines,



Ou de tous maux se trouvent medecines.

Quant est de l'art aux Muses reservé,  
Homere Grec ne l'ha mieux observé :  
Descriptions y sont propres & belles :  
D'affections, il n'en est point de telles :  
Et trouveras, Sire, que sa couronne,  
Ne celle là qui ton chef environne,  
N'est mieux ne plus de gemmes entournée,  
Que son œuvre est de figures ornée :  
Tu trouveras le sens en estre tel,  
Qu'il rend là haut son David immortel,  
Et immortel ça bas son Livre : pource  
Que l'Eternel en est premiere source :  
Et volontiers toutes choses retiennent  
Le naturel du lieu dont elles viennent.

Pas ne faut donc qu'apres de luy Horace  
Se mette en jeu, s'il ne veult perdre grace :  
Car par sus luy vole nostre Poëte,  
Comme feroit l'Aigle sur l'Alouëtte :  
Soit à escrire en beaux Lyriques Vers,  
Soit à toucher la Lyre en sons divers.

N'ha-il souvent au doux son de sa Lyre,  
Bien appaisé de Dieu courroucé l'ire ?  
N'en ha-il pas souvent de ces bas lieux  
Les escoutans ravy jusques aux cieux :  
Et fait cesser de Saul la manie,  
Pendant le temps que duroit l'armonie ?

Si Orpheus jadis l'eust entendue  
La sienne il eust à quelqu'arbre pendue :  
Si Arion l'eust ouy resonner,  
Plus de la sienne il n'eust voulu sonner :  
Et si Phebus un coup l'eust escoutée,  
La sienne il eust en cent pieces boutée :

Au moins laissé le sonner pour l'ouïr,  
Afin d'apprendre & de se resjouir :  
En luy quittant son Laurier, de bon cueur,  
Comme en escrits & en armes vainqueur.

Or sont en l'Air perdus les plaifans sons  
De ceste Lyre, & non pas ses chansons.  
Dieu ha voulu, jusqu'icy, qu'en son Temple  
Par ces beaux Vers on le serve & contemple.  
Bien est-il vray, comme encores se voit,  
Que la rigueur du long-temps les avoit  
Rendus obscurs, & durs d'intelligence :  
Mais tout ainſi qu'aveques diligence  
Sont esclaireis, par bons esprits rusez,  
Les escriteaux des vieux fragments uzez :  
Ainſi, ô Roy, par les divins esprits  
Qui ont sous toy Hebrieu langage appris,  
Nous sont jettez les Pſeaumes en lumiere,  
Clairs, & au ſens de la forme premiere :  
Dont apres eux, ſi peu que faire ſay,  
T'en ay traduit, par maniere d'eſſay,  
Trente, ſans plus, en ton noble langage  
Te ſuppliant les recevoir, pour gage  
Du reſidu, qui ja t'eſt conſacré,  
Si les voir tous il te venoit à gré.

---

#### AU ROY ENCORES

Puis que voulez que je pourſuive, ô Sire,  
L'œuvre Royal du Pfautier commencé,  
Et que tout cueur ayment Dieu le deſire,  
D'y beſongner me tien pour diſpenſé :

S'en fente donc, qui voudra, offensé,  
Car ceux à qui un tel bien ne peult plaire  
Doivent penser : si ja ne l'ont pensé,  
Qu'en vous plaifant me plaift de leur desplaire.

---

## AUX DAMES DE FRANCE

## TOUCHANT LESDITS PSEAUMES

QUAND viendra le siecle doré  
Qu'on verra Dieu seul adoré,  
Loué, chanté, comme il l'ordonne,  
Sans qu'ailleurs fa gloire lon donne ?  
Quand n'auront plus ne cours ne lieu  
Les chanfons de ce petit Dieu  
A qui les Peintres font des aïfles ?  
O vous Dames & Damoiselles  
Que Dieu feit pour estre son Temple  
Et faites, sous mauvais exemple,  
Retentir & chambres & sales  
De chanfons mondaines ou sales,  
Je veux icy vous presenter  
De quoy, sans offense, chanter,  
Et sachant que point ne vous plaissent  
Chanfons qui de l'amour se taisent :  
Celles qu'icy presenter j'ose  
Ne parlent, certes, d'autre chose :  
Ce n'est qu'amour, amour luy mesme,  
Par sa sapience supreme,  
Les compofa, & l'homme vain  
N'en ha esté que l'escrivain.

Amour, duquel parlant je voys,  
Ha fait en vous langage & voix  
Pour chanter ces hautes louanges,  
Non point celles des Dieux estranges.  
Qui n'ont ne povoir, ny aveu  
De faire en vous un feul cheveu.

L'amour dont je veux que chantez  
Ne rendra vos cueurs tourmentez  
Ainsi que l'autre : mais, sans doute,  
Il vous remplira l'ame toute  
De ce plaisir folacieux  
Que sentent les Anges aux cieux :  
Car son Esprit vous fera grace  
De venir prendre en vos cueurs place,  
Et les convertir & muer,  
Faissant vos levres remuer,  
Et vos doigts sur les espinettes,  
Pour dire saintes chanfonnettes.

O bien heureux qui voir pourra  
Fleurir le temps, que l'on orra  
Le Laboureur à sa charrue,  
Le Charretier parmy la rue,  
Et l'artisan en sa boutique,  
Aveques un Pfeume ou Cantique  
En son labeur se soulager :  
Heureux qui orra le Berger,  
Et la Bergère au bois estans,  
Faire que rochers & estangs,  
Après eux chantent la hauteur  
Du saint nom de leur Createur.

Souffrirez vous qu'à joye telle  
Plus tost que vous, Dieu les appelle ?  
Commencez, Dames, commencez :

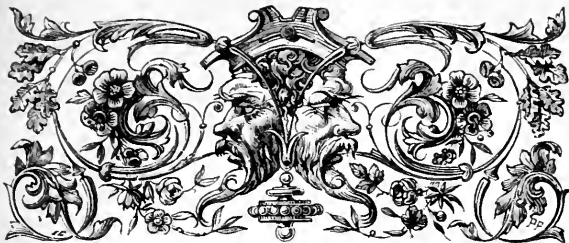
Le Siecle doré avancez,  
En chantant d'un cueur debonnaire  
Dedans ce saint Cancionnaire :  
Afin que du monde s'envolle  
Ce Dieu inconstant d'Amour folle,  
Place faissant à l'amiable  
Vray Dieu d'amour non variable.

## E. PASQUIER AU LECTEUR

Clement Marot en rendant son Auteur,  
De si trespres l'ha suivy à la trace,  
Qu'on jugeroit, tant il ha bonne grace,  
Qu'il ha esté luy mesme l'Inventeur.







CINQUANTE DEUX

# PSEAUMES DE DAVID

---

## PSEAUME I

Beatus vir, qui non abiit.

### ARGUMENT

*Ce Pseaume chante que ceux sont bienheureux, qui rejettent les meurs & le conseil des mauvais, s'adonnent à congnoistre & mettre à effect la Loy de Dieu : & malheureux ceux qui font au contraire.*

PROPRE POUR CONSOLER LES BONS CHRESTIENS



ur au conseil des malings n'ha esté,  
Qui n'est au trac des pecheurs arresté,  
Qui des moqueurs au banc place n'ha prise :  
Mais nuit & jour la Loy contemple & prise  
De l'Eternel, & en est desireux,

Certainement cestuy là est heureux.

Et si fera semblable à l'arbrisseau  
 Planté au long d'un clair courant ruisseau,  
 Et qui son fruit en sa saison apporte,  
 Duquel aussi la feuille de chet morte :  
 Si qu'un tel homme, & tout ce qu'il fera,  
 Tousjours heureux & prospere fera.  
 Pas les pervers n'auront telles vertus,  
 Ainçois seront semblables aux festus,  
 Et à la poudre au gré du vent chassée.  
 Parquoy fera leur cause renversée  
 En jugement, & tous ces réprouvez  
 Au rang des bons ne seront point trouvez.  
 Car l'Eternel les justes congnoist bien,  
 Et est soingneux, & d'eux, & de leur bien :  
 Pourtant auront felicité qui dure.  
 Et pour autant qu'il n'ha ne soing ne cure  
 Des mal vivans, le chemin qu'ils tiendront,  
 Eux, & leurs faits, en ruine viendront.

## PSEAUME II

Quare fremuerunt gentes ?

### ARGUMENT

*Icy voit-on, comment David & son Royaume sont vraye figure, & indubitable Prophetie de Jesus Christ, & de son Regne.*

PROPRE CONTRE LES JUIFS

**P**OURQUOY font bruit, & s'assemblent les gens ?  
 Quelle folie à murmurer les meins ?



Pourquoy font tant les peuples diligens  
A mettre fus une entreprise vaine ?  
Bandez se font les grands Roys de la terre,  
Et les Primats ont bien tant presumé,  
De conspirer & vouloir faire guerre  
Tous contre Dieu, & son Roy bien aymé.  
Disans, entre eux, desfrompons & brisons  
Tous les liens dont lier nous pretendent :  
Au loing de nous jettons & mesprisons  
Le joug, lequel mettre sur nous s'attendent.  
Mais cestuy là, qui les hauts Cieux habite,  
Ne s'en fera que rire de là haut :  
Le tout puissant de leur façon despite  
Se moquera : car d'eux il ne luy chaut.  
Lors, s'il luy plaist, parler à eux viendra  
En son courroux, plus qu'autre espoventable :  
Et tous ensemble estonnez les rendra  
En sa fureur, terrible & redoutable.  
Roys, dira-il, d'où vient ceste entreprise ?  
De mon vray Roy j'ai fait election :  
Je l'ay sacré, sa couronne il ha prise  
Sur mon tressaint & haut mont de Sion.  
Et je, qui suis le Roy, qui luy ay pleu,  
Racompteray sa sentence donnée :  
C'est, qu'il m'a dit : Tu es mon Fils esleu,  
Engendré t'ay ceste heureuse journée.  
Demande moy, & pour ton heritage  
Sujets à toy tous peuples je rendray :  
Et ton Empire aura cest avantage,  
Que jusqu'aux bors du monde l'estendray.  
Verge de fer en ta main porteras,  
Pour les dompter, & les tenir en ferre :  
Et s'il te plaist, menu les briseras,

Aussi aisé comme un vaisseau de terre.  
 Maintenant donc, ô vous, & Roys, & Princes,  
 Plus entendus & sages devenez :  
 Juges aussi de terres & provinces,  
 Instruction à ceste heure prenez.  
 Du Seigneur Dieu serviteurs rendez vous.  
 Craignez son ire, & luy vueillez complaire :  
 Et d'estre à luy vous resjouïssiez tous  
 Ayans tousjours crainte de luy desplaire.  
 Faites hommage au Filz qu'il vous envoie,  
 Que courroucé ne soit amerement :  
 Afin aussi que de vie & de voye  
 Ne perissiez trop malheureusement.  
 Car tout à coup son courroux rigoureux  
 S'embrafera, qu'on ne s'en donra garde.  
 O combien lors ceux là seront heureux,  
 Qui se seront mis en sa sauvegarde !

---

## PSEAUME III

Domine quid multiplicati sunt ?

### ARGUMENT

*David assailly d'une grosse armée, s'estonne du commencement, puis prend une si grande fiance en Dieu, qu'après l'avoir imploré, il s'affeure de la victoire.*

PROPRE POUR UN CHEF DE GUERRE MOINS BIEN  
 ACCOMPAGNÉ QUE SON ENNEMY

O Seigneur que de gens  
 A nuire diligens,

Qui me troublent & grieved !  
Mon Dieu que d'ennemis,  
Qui aux champs se sont mis,  
Et contre moy s'ellevont !

Certes plusieurs j'en voy,  
Qui vont disant de moy,  
Sa force est abolie :  
Plus ne trouve en son Dieu  
Secours en aucun lieu :  
Mais c'est à eux folie.

Car tu es mon tresseur  
Bouclier & deffenseur,  
Et ma gloire esprouvée :  
C'est toy, à brief parler,  
Qui fais que puis aller  
Haut la teste levée.

J'ay crié de ma voix  
Au Seigneur maintesfois,  
Luy faisant ma complainte :  
Et ne m'ha repoulsé,  
Mais tousjours exaucé,  
De sa Montagne fainte.

Dont coucher m'en iray,  
En seurté dormiray,  
Sans crainte de melgarde :  
Puis me resveilleray,  
Et sans peur veilleray,  
Ayant Dieu pour ma garde  
Cent mill' hommes de front  
Craindre ne me feront,  
Encor qu'ils l'entreprinsent :  
Et que pour m'estonner,  
Clorre & environner

De tous costez me vinſent.  
 Vien donc, declare toy  
 Pour moy, mon Dieu, mon Roy,  
 Qui de buffes renverſes  
 Mes ennemis mordents,  
 Et qui leur romps les dens  
 En leurs bouches perverſes.  
 C'eſt de toy, Dieu treshaut,  
 De qui attendre faut  
 Vray ſecours & deſſenſe :  
 Car ſur ton peuple eſtends  
 Tousjours, en lieu & temps,  
 Ta grand' beneficence.

## PSEAUME IV

*Cum invocarem, exaudivit me.*

### ARGUMENT

*En la conſpiration d'Abſalon, il invoque Dieu, & reprend les Princes d'Iſraël, conſpirans contre luy, les appellant à repentance, & conclut qu'il ſe trouve bien de ſe fier en Dieu.*

POUR UN PRINCE QU'ON VEUT DEPOSER DE SON THROSNE

QUAND je t'invoque, hélas, eſcoute,  
 O Dieu de ma cauſe & raiſon :  
 Mon cuer ferré au large boute :  
 De ta pitié ne me reboute,  
 Mais exauce mon oraïſon.  
 Juſques à quand, gens inhumaines,  
 Ma gloire abbatre taſcherez ?

Jufques à quand emprifes vaines  
Sans fruit, & d'abufion pleines  
Aymerez vous, & cherchez?  
Sachez puis qu'il le convient dire,  
Que Dieu, pour fon Roy gracieux  
Entre tous m'ha voulu elire :  
Et fi à luy crie & foufpire,  
Il m'entendra de fes hauts Cieux.  
Tremblez donques de telle chofe,  
Sans plus contre fon vueil pecher :  
Pensez en vous ce que propofe  
Deffus vos liéts, en chambre clofe,  
Et cefsez de plus me facher.  
Puis offrez jufté facrifce  
De cueur contrit, bien humblement,  
Pour repentance d'un tel vice :  
Mettant au Seigneur Dieu propice  
Vos fiances entierement.  
Plusieurs gens difent, Qui fera-ce  
Qui nous fera voir force biens?  
O Seigneur, par ta fainte grace,  
Vueilles la clarté de ta face  
Efléver fur moy & les miens.  
Car plus de joye m'eft donnée  
Par ce moyen (ô Dieu treshaut)  
Que n'ont ceux qui ont grand' année  
De froment, & bonne vinée,  
D'huiles, & tout ce qu'il leur faut.  
Si qu'en paix & en feurté bonne  
Coucheray & repoferay :  
Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne  
Et elle feule efpoir me donne,  
Que feur & feul regnant feray.

## PSEAUME V

Verba mea auribus percipe

## ARGUMENT

*David en exil ayant beaucoup souffert, & s'attendant souffrir davantage par les flatteurs qui estoient autour de Saul, dresse sa priere à Dieu : puis se console, quand il pense que le Seigneur ha tousjours les mauvais en hayne, & qu'il favorise les bons.*

## PROPRE CONTRE LES CALUMNIATEURS

Aux parolles que je veux dire  
Plaife toy l'oreille prester,  
Et à congnoistre t'arrester,  
Pourquoy mon cueur pense & sospire,  
Souverain Sire.  
Enten à la voix trefardante  
De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,  
Veu que tant feulement à toy  
Ma supplication presente  
J'offre & presente.  
Matin, devant que jour il fasse,  
S'il te plaist, tu m'exauceras :  
Car bien matin prié seras  
De moy, levant au Ciel la face,  
Attendant grace.  
Tu es le vray Dieu, qui meschance  
N'aymes point, ne malignité :  
Et avec qui, en verité,  
Malfaiteurs n'auront accointance,  
Ne demourance.

Jamais le fol & temeraire

N'ose apparoir devant tes yeux :

Car tousjours te font odieux

Ceux qui prennent plaisir à faire

Mauvais affaire.

Ta fureur perd & extermin

Finale

Quant aux meurtriers & decepteurs,

Celui qui terre & Ciel domine

Les abomine.

Mais moy, en la grand' bonté mainte,

Laquelle m'as fait favourer,

Iray encore t'adorer

En ton Temple, en ta Maison sainte,

Deffous ta crainte.

Mon Dieu, guide moy, & convoye,

Par ta bonté, que ne fois mis

Sous la main de mes ennemis :

Et dressé devant moy ta voye,

Que ne forvoye.

Leur bouche rien de vray n'ameine :

Leur cueur est feint, faux, & couvert

Leur gosier un sepulchre ouvert :

De flatterie faulse & vaine

Leur langue est pleine.

O Dieu, montre leur qu'ilz mesprennent :

Ce qu'ilz pensent faire, deffais :

Chasse les, pour leurs grans meffaits :

Car c'est contre toy qu'ilz se prennent,

Tant entreprennent !

Et que tous ceux se resjoüissent

Qui en toy ont Espoir & Foy :

Joye auront fans fin deffous toy,

Avec ceux qui ton nom cherissent,  
Et te benissent.  
Car de bien faire tu es large  
A l'homme juste, ô vray Sauveur,  
Et le couvres de ta faveur,  
Tout ainsi comme d'une targe  
Epelle & large.

---

## PSEAUME VI

Domine ne in furore tuo arguas me.

### ARGUMENT

*David malade à l'extrémité, ha horreur de la mort : & desire, avant que mourir, glorifier encore le nom de Dieu : Puis tout à coup se resjouit de sa convalescence & de la honte de ceux qui s'attendoient à sa mort.*

### PROPRE POUR LES MALADES

NE vueilles pas, ô Sire,  
Me reprendre en ton ire,  
Moy, qui t'ay irrité :  
N'en ta fureur terrible  
Me punir de l'horrible  
Tourment qu'ay mérité.  
Ains, Seigneur, vien estendre  
Sur moy ta pitié tendre,  
Car malade me sens :  
Santé donques me donne,  
Car mon grand mal estonne  
Tous mes os, & mes sens.



Et mon esprit se trouble  
Grandement, & au double,  
En extreme foucy.  
O Seigneur plein de grace,  
Jusques à quand fera-ce  
Que me lairras ainſi ?

Helas, Sire, retourne :  
D'entour de moy deſtourne  
Ce merveilleux eſmoy :  
Certes grande eſt ma faute,  
Mais, par ta bonté haute,  
De mourir garde moy.

Car en la mort cruelle  
Il n'eſt de toy nouvelle,  
Memoire, ne renom :  
Qui penſes-tu qui die,  
Qui louë, & pfalmodie  
En la foſſe ton nom ?

Toute nuit tant travaille,  
Que liët, chalit, & paille,  
En pleurs je fay noyer :  
Et en eau goutte à goutte  
S'en va ma couche toute,  
Par ſi fort larmoyer.

Mon œil pleurant ſans ceſſe,  
De deſpit & deſtreſſe,  
En un grand trouble eſt mis :  
Il eſt envieilly d'ire  
De voir entour moy rire  
Mes plus grans ennemis.

Sus, ſus, arriere iniques :  
Deſlogez tyranniques,  
De moy tous à la fois :

Car le Dieu debonnaire,  
 De ma plainte ordinaire,  
 A bien ouï la voix.  
 Le Seigneur en arriere  
 N'ha point mis ma priere,  
 Exaucé m'ha des Cieus :  
 Receu ha ma demande,  
 Et ce que luy demande  
 Accordé m'a & mieux.  
 Donques honteux deviennent  
 Et pour vaincus se tiennent  
 Mes adverfaires tous :  
 Que chacun d'eux s'eslongne  
 Subit, en grand' vergogne,  
 Puis que Dieu m'est si doux.

## PSEAUME VII

Domine Deus meus in te speravi.

### ARGUMENT

*Il prie d'estre preservé de la grande persecution de Saul, & met en avant son innocence, requérant le Royaume à luy promis, & confusion à ses adverfaires. Finalement il chante qu'ilz periront de leurs propres glaives, & en loüe Dieu.*

POUR UN PRINCE QUI EN GUERRE A LE DROIT POUR SOY

**M**ON Dieu, j'ay en toy esperance :  
 Donne moy donc fauve assurance

De tant d'ennemis inhumains,  
Et fay que ne tombe en leurs mains :  
Afin que leur chef ne me grippe,  
Et ne me desfrompe, & disüpe,  
Ainsi qu'un Lyon devorant,  
Sans que nul me soit secourant.  
Mon Dieu, sur qui je me repose.  
Si j'ay commis ce qu'il propose,  
Si de luy faire ay projecté,  
De ma main tour de lâcheté,  
Si mal pour mal j'ay voulu faire  
A cest ingrat, mais au contraire,  
Si fait ne luy ay tour d'amy,  
Quoy qu'à tort me soit ennemy,  
Je veux qu'il me poursuive en guerre.  
Qu'il m'atteigne, & rue par terre,  
Soit de ma vie ruineur,  
Et mette à neant mon honneur.  
Leve toy donc, leve toy, Sire,  
Sur mes ennemis, en ton ire :  
Veille pour moy, que je sois mis  
Au droit lequel tu m'as promis.  
A grans troupeaux le peuple vienne  
Au tour de la Majesté tienne :  
Sois pour la cause de nous deux  
Haut élevé au milieu d'eux.  
Là des Peuples Dieu fera Juge :  
Et alors mon Dieu, mon refuge,  
Juge moy en mon equité,  
Et selon mon intégrité.  
La malice aux malins consume :  
Et soutien le droit & juste homme,  
Toy juste Dieu, qui jusqu'aux fons

Sondes les cueurs mauvais & bons.  
C'est Dieu, qui est mon assurance,  
Et mon pavois : j'ay esperance  
En luy, qui garde, & fait vainqueur  
Un chacun qui est droit de cueur.  
Dieu est le Juge veritable  
De celuy qui est equitable :  
Et de celuy semblablement,  
Qui l'irrite journellement.  
Si celuy qui tasche à me nuire  
Ne se veult changer & reduire,  
Dieu viendra son glaive aguifer,  
Et bander son arc, pour viser.  
Desja le grand Dieu des alarmes  
Luy prepare mortelles armes :  
Il fait dards propres, & servans  
A poursuivre mes poursuivans.  
Et l'autre engendre chose vaine,  
Ne conçoit que travail & peine,  
Pour enfanter (quoy qu'il en soit)  
Le rebours de ce qu'il pensoit.  
A caver une grande fosse  
Il met sollicitude grosse :  
Mais en la fosse qu'il fera  
Luy-mesmes il trebuchera.  
Le mal qu'il me forge & appreste  
Retournera dessus sa teste :  
Brief, je voy le mal qu'il commit  
Luy descendre sur le sommet.  
Dont louange au Seigneur je donne,  
Pour sa justice droite & bonne.  
Et tant que terre hanteray,  
Le nom du treshaut chanteray.

## PSEAUME VIII

Domine, Dominus noster, quàm admirable.

## ARGUMENT

*Avec grande admiration, David celebre icy la merveilleuse puissance du Createur de toutes choses, & la grande bonté dont il ha daigné user envers l'homme, l'ayant fait tel qu'il est.*

QUE TOUTE CREATURE DEVROIT SAVOIR ET CHANTER

O Nostre Dieu, & Seigneur amiable,  
Combien ton nom est grand & admirable  
Par tout ce val terrestre spacieux,  
Qui ta puissance eslève sur les Cieux !  
En tout se voit ta grand' vertu parfaite,  
Jusqu'à la bouche aux enfans qu'on alaite :  
Et rends par là confus & abbatu  
Ton ennemy, qui nie ta vertu.  
Mais quand je voy & contemple en courage  
Tes Cieux, qui sont de tes doigts haut ouvrage,  
Estoilles, Lune, & signes differents,  
Que tu as faits, & assis en leurs reings,  
Adonc je dy apart moy (ainfi comme  
Tout esbahy) & qu'est-ce que de l'homme ?  
D'avoir daigné de luy te souvenir,  
Et de vouloir en ton soing le tenir ?  
Tu l'as fait tel, que plus il ne luy reste,  
Fors estre Dieu : car tu l'as quant au reste,  
Abondamment de gloire environné,  
Remply de biens, & d'honneur couronné.

Regner le fais sur les œuvres tant belles  
 De tes deux mains, comme Seigneur d'icelles;  
 Tu as, de vray, sans quelque exception,  
 Mis sous les piedz tout en subjection.  
 Brebis, & bœufs, & leur peaux, & leurs laines,  
 Tous les troupeaux des hauts monts & des plaines:  
 En general toutes bestes cherchans  
 A pasturer, par les bois & les champs :  
 Oyseaux de l'air, qui volent, & qui chantent,  
 Poissons de Mer, ceux qui nagent, & hantent  
 Par les sentiers de Mer grans, & petis,  
 Tu les as tous à l'homme assubjetis.  
 O nostre Dieu, & Seigneur amiable,  
 Comme à bon droit est grand & admirable  
 L'excellent bruit de ton nom precieux,  
 Par tout ce val terrestre, & spacieux !

## PSEAUME IX

Confitebor tibi Domine in toto corde meo.

### ARGUMENT

*C'est un chant triomphal, par lequel David rend grâces à Dieu de certaine bataille qu'il gagna, en laquelle mourut son principal ennemy (aucuns estiment que ce fut Goliath). Apres il magnifie la Justice de Dieu, qui venge les siens en temps & lieu.*

PROPRE POUR UN CHEF DE GUERRE VAINQUEUR

D'E tout mon cueur t'exalteray  
 Seigneur, & si racompteray

Toutes tes œuvres nonpareilles,  
Qui sont dignes de grans merveilles.  
En toy je me veux resjouir,  
D'autre soulas ne veux jouir :  
O Treshaut, je veux en cantique  
Celebrer ton nom authentique :  
Pource que par ta grand' vertu,  
Mon ennemy s'enfuit batu,  
Desconfit de corps & courage,  
Au seul regard de ton visage.  
Car tu m'as esté si humain,  
Que tu as pris ma cause en main :  
Et t'es assis, pour mon refuge,  
En chaire, comme juste Juge.  
Tu as defait mes ennemis,  
Le meschant en ruine mis :  
Pour tout jamais leur renommée  
Tu as esteinte & consumée.  
Or ça ennemy caut & fin :  
As tu mis ton empreinte à fin ?  
As tu rasé nos cités belles ?  
Leur nom est il mort avec elles ?  
Non, non : le Dieu qui est là haut,  
En regne qui jamais ne faut,  
Son throne ha dressé tout propice  
Pour faire raison & Justice.  
Là jugera il justement  
La terre ronde entierement,  
Pesant les causes en droiture  
De toute humaine creature.  
Et Dieu la retraite fera  
Du povre qu'on pourchassera :  
Voire sa retraite opportune

Au plus dur temps de sa fortune.  
Dont ceux qui ton nom congnoïstront  
Leur assurance en toy mettront :  
Car, Seigneur, qui à toy s'adonne,  
Ta bonté point ne l'abandonne.  
Chantez en exultation  
Au Dieu qui habite en Sion :  
Noncez à gens de toutes guises  
Ses œuvres grandes & exquises.  
Car du sang des justes s'enquiert,  
Luy en souvient, & le requiert :  
Jamais la clameur il n'oublie  
De l'affligé qui le supplie.  
Seigneur Dieu, ce disois-je en moy,  
Voy, par pitié, que j'ay d'esmoy,  
Par mes ennemis remplis d'ire,  
Et du pas de mort me retire.  
Afin, qu'au milieu de l'enclos  
De Sion j'annonce ton los :  
En demenant resjouissance,  
D'estre rescoux par ta puissance.  
Incontinent les malheureux  
Sont cheus au piège fait par eux :  
Leur pied mesmes s'est venu prendre  
Au filé qu'ilz ont osé tendre.  
Ainsi est congneu l'Immortel,  
D'avoir fait un jugement tel,  
Que l'inique ha senty l'outrage,  
Et le mal de son propre ouvrage.  
Croyez que tousjours les meschans  
S'en iront à bas trebuchans,  
Et toutes ces gens insensées,  
Qui n'ont point Dieu en leurs pensées.



Mais l'homme povre humilié,  
Ne fera jamais oublié :  
Jamais de l'humble estant en peine,  
L'esperance ne fera vaine.  
Vien, Seigneur, montre ton effort,  
Que l'homme ne soit le plus fort :  
Ton pouvoir les gens venir face  
En jugement devant ta face.  
Seigneur Dieu, qui immortel es,  
Tressaillir de crainte fay les :  
Donne leur à congnoistre, comme  
Nully d'entre eux n'est rien, fors qu'homme.

---

## PSEAUME X

Domine ut quid recessisti longè.

### ARGUMENT

*Ce Pseaume est une priere contre les pervers, nuisans, & malicieux hommes, qui par dol, & par force, oppressent les bons, & les plus foibles : & y sont descrits, l'orgueil, & les moyens dont envers eux usent les mal vivans.*

PROPRE POUR LE TEMPS QUI COURT

DONT vient cela, Seigneur, je te supply,  
Que loing de nous te tiens les yeux couvers ?  
Te caches tu pour nous mettre en oubly ?  
Mesmes au temps qui est dur & divers ?  
Par leur orgueil font ardants les pervers  
A tourmenter l'humble, qui peu se prise :

Fay que sur eux tombe leur entreprise.  
Car le maling se vante, & se fait seur,  
Qu'en ses desirs n'aura aucun défaut :  
Ne prisant rien que l'avare amasseur,  
Et mesprisant l'Eternel de là haut.

Tant est il fier que de Dieu ne luy chaut :  
Mais tout cela qu'il pense en sa memoire,  
C'est, Dieu n'est point, & si ne le veult croire.  
Tout ce qu'il fait tend à mal sans cesser,  
De sa pensée est loing ton jugement :  
Tant est enflé, qu'il cuide renverser  
Ses ennemis, à souffler seulement.

En son cueur dit, d'esbranler nullement  
Garde je n'ay : car je sçay qu'en nul aage  
Ne peult tomber sur moy aucun dommage.  
D'un parler feint, plein de deception,  
Le faux parjure est tousjours embouché :  
Dessous sa langue, avec oppression,  
Desir de nuire est tousjours embuché.

Semble au brigand, qui sur les champs caché,  
L'innocent tue en caverne secrette,  
Et de qui l'œil povres passans aguette.  
Aussi l'inique use du tour secret  
Du Lyon caut en sa taniere, hélas,  
Pour attraper l'homme simple & povret,  
Et l'engloutir quand l'ha pris en ses laqs.

Il fait le doux, le marmiteux, le las :  
Mais sous cela, par sa force perverse,  
Grand' quantité de povres gens renverse.  
Et dit encor en son cueur vicieux,  
Que Dieu ne veult la louvenance avoir  
De tout cela, & qu'il couvre ses yeux,  
A celle fin de jamais rien n'en voir.

Leve toy donc, Seigneur, pour y pourvoir :  
Haulse ta main dessus, je te supplie :  
Et ceux qui font persecutez, n'oublie.

Pourquoy irrite & contemne en fes faits  
L'homme meschant le Dieu doux & humain ?  
En son cueur dit, qu'enqueste tu n'en fais :  
Mais tu vois bien son meffait inhumain.

Et voyant tout, prens les causes en main :  
Voyla pourquoy s'appuye le debile  
Sur toy, qui es le support du pupille.  
Brise la force, & le bras plein d'excès  
Du malfaiteur, inique, & reprouvé :  
Fay de ses maux l'enqueste, & le procès,  
Plus n'en fera par toy un seul trouvé.

Lors à jamais, Roy de tous approuvé,  
Regnera Dieu : & de sa terre fainte  
Sera la race aux iniques esteinte.

O Seigneur donc, s'il te plaist tu orras  
Ton povre peuple en ceste aspre saison :  
Et bon courage & espoir luy donras,  
Prestant l'oreille à son humble oraison :  
Qui est, de faire aux plus petis raison,  
Droit aux foulez : si que l'homme de terre  
Ne vienne plus leur faire peur ne guerre.



## PSEAUME XI

In Domino confido.

## ARGUMENT

*Il se plaint de ceux qui le chassoient de toute la terre de Israël. Puis chante sa confiance en Dieu, & le Jugement d'iceluy sur les bons, & sur les mauvais.*

CONSOLATIF POUR CEUX QUI SONT EN TRISTESSE ET TRIBULATION, ET MIS HORS DE GRACE DE LEURS SEIGNEURS.

VEU que du tout en Dieu mon cueur s'appuye,  
Je m'esbahy comment de vostre mont  
Plus tost qu'oiseau, dites que je m'en fuye.  
Vray est que l'arc les malins tendu m'ont,  
Et sur la corde ont assis leurs fagettes,  
Pour contre ceux, qui de cueur juste sont,  
Les descocher, jusques en leurs cachettes.  
Mais on verra bien tost à neant mise  
L'intention de telz malicieux.  
Quell' faute, aussi, ha le juste commise ?  
Sçachez que Dieu ha son palais aux Cieux :  
Dessus son Throne est l'Eternel Monarque,  
Là haut assis il voit tout de ses yeux,  
Et son regard les humains note & marque.  
Tout il esprouve, & le juste il approuve :  
Mais son cueur hait qui ayme extorsion,  
Et l'homme en qui violence se trouve.  
Plouvoir fera feu de punition  
Sur les malins, soulfre chaud, flamme ardante,

Vent foudroyant : voila la portion  
De leur bruvage, & leur paye evidente.  
Car il est juste, & pource ayme justice :  
Tournant tousjours, par douce affection,  
Vers l'homme droit son œil doux & propice.

---

## PSEAUME XII

Salvum me fac Domine.

## ARGUMENT

*Il parle contre les flateurs de la court de Saul, qui par flateries, dissimulations, & arrogances, estoient molestes à chacun : & prie Dieu y donner ordre.*

POUR TOUT PEUPLE VEXÉ DES GOUVERNEURS DE PRINCE

DONNE secours, Seigneur, il en est heure,  
Car d'hommes droits sommes tous desnuez :  
Entre les fils des hommes ne demeure  
Un qui ait Foy, tant font diminuez.  
Certes chacun, vanité, menteries,  
A son prochain dit ordinairement :  
Aux levres n'ha l'homme que flateries :  
Et disant l'un, son cueur parle autrement.  
Dieu vueille donc ces levres blandissantes  
Tout à travers, pour jamais inciser :  
Pareillement ces langues arrogantes,  
Qui bravement ne font que deviser.  
Qui mesmement entre eux ce propos tiennent :  
Nous ferons grans par nos langues sur tous :

A nous, de droit, nos levres appartiennent,  
 Flatons, mentons : qui est maître sur nous ?  
 Pour l'affligé, pour les petis qui crient,  
 Dit le Seigneur, ores me leveray :  
 Loing les mettray des langues qui varient,  
 Et de leurs laqs chacun d'eux fauveray.  
 Certes de Dieu la parolle se treuve  
 Parolle nette, & trespure est sa voix :  
 Ce n'est qu'Argent affiné à l'espreuve,  
 Argent au feu espuré par sept fois.  
 Toy donc Seigneur, ta promesse, & tes hommes,  
 Garde & maintien par ta gratuité :  
 Et de ces gens, dont tant molestez sommes  
 Delivre nous à perpetuité.  
 Car les malings à grans troupes cheminent,  
 Deçà, delà, tout est plein d'inhumains,  
 Lors que d'iceux les plus meschans dominant,  
 Et qu'eslevez sont entre les humains.

---

## PSEAUME XIII

Usquequo Domine oblivisceris

### ARGUMENT

*Après plusieurs batailles perdues, il se plaint de ce que Dieu tarde tant à le secourir : puis le prie luy donner la joye de victoire obtenue.*

POUR CHEFS DE GUERRE INFORTUNEZ

Jusques à quand as estably,  
 Seigneur, de me mettre en oubly,

Est-ce à jamais? par combien d'aage  
Destourneras tu ton visage  
De moy, las, d'angoisse remply?  
Jusques à quand sera mon cueur  
Veillant, conseillant, praticqueur  
Et plein de foucy ordinaire?  
Jusques à quand mon adversaire  
Sera-il dessus moy vainqueur?  
Regarde moy, mon Dieu puissant,  
Respons à mon cueur gemissant,  
Et mes yeux troublez illumine,  
Que mortel dormir ne domine  
Dessus moy quasi perissant.  
Que celuy qui guerre me fait  
Ne die point, je l'ay deffait :  
Et que tous ceux qui tant me troublent,  
Le plaisir qu'ilz ont ne redoublent,  
Par me voir tresbucher de fait.  
En toy gist tout l'esperoir de moy :  
Par ton secours fay que l'esmoy  
De mon cueur, en plaisir se change :  
Lors à Dieu chanteray louange :  
Car de chanter j'auray dequoy.



## PSEAUME XIV

Dixit insipiens in corde suo.

## ARGUMENT

*Il dit que tout est plein d'infideles & ethniques : & décrit leur entendement corrompu : puis souhaite & predit leur ruine, & la delivrance du peuple de Dieu, par eux devoré.*

CONTRE LES ENNEMIS DE DIEU, ET DE CEUX QUI  
L'AYMENT

LE fol maling en son cueur dit & croit,  
Que Dieu n'est point : & corrompt & renverte  
Ses mœurs, sa vie : horribles faits exerce :  
Pas un tout feul ne fait rien bon ne droit,  
Ny ne voudroit.

Dieu du haut Ciel, ha regardé icy  
Sur les humains, aveques diligence,  
S'il en verroit quelcun d'intelligence,  
Qui d'invoquer la divine mercy  
Fust en foucy.

Mais, tout bien veu, ha trouvé que chacun  
Ha forvoyé tenant chemins damnables :  
Ensemble tous sont faits abominables :  
Et n'est celuy qui fasse bien aucun,  
Non jufqu'à un.

N'ont-ilz nul fens, tous ces pernicieux,  
Qui font tout mal, & jamais ne se changent ?  
Qui comme pain mon povre peuple mangent,  
Et d'invoquer ne font point foucieux  
Le Dieu des Cieux ?



Certainement tous esbahis feront,  
Que sur le champ ilz trembleront de crainte :  
Car l'Eternel, par sa faveur treffainte,  
Tiendra pour ceux qui droits se trouveront,  
Et l'aymeront.

Hà, malheureux, vous vous esludiez  
A vous moquer de l'intention bonne,  
Que l'Immortel au povre affligé donne,  
Pource qu'ilz font sur luy tous appuyez,  
Et en riez.

O qui, & quand de Sion fortira,  
Pour Israël secours en sa souffrance !  
Quand Dieu mettra son peuple à delivrance,  
De joye adonc Israël jouïra,  
Jacob rira.

---

## PSEAUME XV

Domine, quis habitabit.

### ARGUMENT

*Ce Pseaume chante de quelles mœurs doivent estre ornez  
les vrais Citoyens des Cieux.*

PROPRE POUR INVITER A BIEN VIVRE

Qui est-ce qui conversera,  
O Seigneur, en ton tabernacle :  
Et qui est celuy qui fera  
Si heureux, que par grace aura  
Sur ton saint Mont, seur habitacle ?

Ce fera celuy droitement  
 Qui va rondement en besongne :  
 Qui ne fait rien que justement  
 Et dont la bouche apertement  
 Verité en son cueur tesmongne :  
 Qui par sa langue point ne fait  
 Rapport, qui los d'autrui efface :  
 Qui à son prochain ne meffait :  
 Qui aussi ne souffre de fait,  
 Qu'opprobre à son voisin on face :  
 Ce fera l'homme contemnant  
 Les vicieux : aussi qui prise  
 Ceux qui craignent le Dieu regnant :  
 Ce fera l'homme bien tenant  
 (Fust ce à son dam) la foy promise :  
 Qui à usure n'entendra,  
 Et qui si bien justice exerce,  
 Que le droit d'autrui ne vendra.  
 Qui charier ainsi voudra,  
 Craindre ne faut que jamais verse.

## PSEAUME XVIII

Diligam te Domine.

### ARGUMENT

*Hymne tresexcellant, lequel David chanta au Seigneur Dieu, apres qu'il l'eut rendu paisible & victorieux sur Saul, & sur tous ses autres ennemis. Il prophetise de Jesus Christ en la conclusion du Pseaume.*

J'E t'aymeray en toute obeïssance,  
 Tant que vivray, ô mon Dieu, ma puissance :

Dieu, c'est mon Roc, mon Rempart haut & feur,  
C'est ma rençon, c'est mon fort deffenseur :  
En luy seul gist ma fiance parfaite,  
C'est mon pavois, mes armes, ma retraite,  
Quand je l'exalte & prie en ferme foy,  
Soudain rescoux des ennemis me voy.

Dangers de mort un jour m'environnerent,  
Et grans torrents de malings m'estonnerent,  
J'estois bien pres du sepulchre venu  
Et des filez de la mort prevenu :  
Ainsi pressé soudain j'invoque & prie  
Le Tout puissant, haut à mon Dieu je crie :  
Mon cry au Ciel jusqu'à luy penetra,  
Si que ma voix en son oreille entra.

Incontinent tremblerent les campagnes :  
Les fondemens des plus hautes montagnes  
Tous esbranlez s'esmeurent grandement :  
Car il estoit courroucé ardamment,  
En ses naseaux luy monta la fumée,  
Feu aspre yissoit de sa bouche allumée  
Si enflambé en son courage estoit,  
Qu'ardants charbons de toutes pars jettoit :  
Baissa le Ciel, de descendre print cure,  
Ayant sous pieds une brouée obscure :  
Monté estoit sur un esprit mouvant,  
Voloit guindé sur les ailles du vent,  
Et se cachoit dedans les noires nues,  
Pour tabernacle autour de luy tendues.

Enfin rendit par sa grande clarté,  
Ce gros amas de nuës escarté,  
Gresse jettant & charbons vifs en Terre,  
Au Ciel menoit l'Eternel grand tonnerre :  
L'Altitonnant sa voix grosse hors mit,

Et gresle & feu sur la Terre transmit,  
Lança ses dards, rompit toutes leurs bandes :  
Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes  
A ta menace, & du fort vent poulfé  
Par toy, Seigneur, en ce point courroucé,  
Furent canaux desnuez de leur onde,  
Et descouverts les fondemens du monde.  
Sa main d'enhaut icy bas me tendit,  
Et hors des eaux sain & sauf me rendit :  
Me recourut des puissans & haufaires  
(Et plus que moy renforcez) adversaires,  
A mes dangers il preveut & prevint :  
Quand il fut temps secours de Dieu me vint.  
Me mit au large, & si fait entreprise  
De me garder, car il me favorise.  
Or m'ha rendu selon mon equité,  
Et de mes mains selon la purité,  
Car du Seigneur j'avois suivy la voye,  
Ne revolté mon cueur de luy n'avoye,  
Ains tousjours eu devant l'œil tous ses dits,  
Sans rejeter un seul de ses edits :  
Si qu'envers luy entier en tout affaire  
Me suis monstéré, me gardant de mal faire.  
Or m'ha rendu selon mon equité,  
Et de mes mains selon la purité.  
Certes Seigneur, qui fais telles mes œuvres,  
Au bon tresbon, pur au pur, te descœuvres,  
Tu es entier à qui entier sera,  
Et deffaillant à qui fally aura.  
Les humbles vivre en ta garde tu laisses,  
Et les foucilz des braves tu rabailles :  
Aussi, mon Dieu, ma lanterne allumas :  
Et esclairé en tenebres tu m'as :

Par toy donnay à travers la bataille,  
Mon Dieu devant je sautay la muraille.  
C'est l'Eternel qui entier est trouvé,  
Son parler est, comme au feu, elprouvé,  
C'est un bouclier de forte résistance,  
Pour tous ceux là qui ont en luy fiance.  
Mais qui est Dieu, sinon le Supernel ?  
Ou qui est fort, si ce n'est l'Eternel ?  
De hardiesse & force il m'environne,  
Et seure voye à mes emprises donne.  
Mes pieds à ceux des chevreux fait egaux,  
Pour monter lieux difficiles & hauts :  
Ma main par luy aux armes est apprise,  
Si que du bras un arc d'acier je brise.  
De ton secours l'escu m'as apporté,  
Et m'ha ta dextre au besoing supporté :  
Ta grand' bonté ou mon espoir mettoie,  
M'ha fait plus grand encor' que je n'estoie :  
Preparer viens mon chemin sous mes pas,  
Dont mes talons glissans ne furent pas :  
Car ennemis seu poursuivre & atteindre,  
Et ne revins sans du tout les esteindre :  
Durer n'ont peu, tant bien les ay secoux,  
Ains à mes piedz trespucherent de coups.  
Circuy m'as de belliqueuse force,  
Ployant sous moy qui m'envahir s'efforce :  
Tu me monstras le dos des ennemis,  
Et mes haineux j'ay en ruine mis :  
Ilz ont crié, n'ont eu secours quelconques,  
Mesmes à Dieu, & ne les ouyt onques :  
Comme la poudre au vent les ay rendus,  
Et comme fange en la place estendus.

Delivré m'as du mutin populaire,  
Et t'ha pleu chef des nations, me faire,  
Voire le peuple, à moy peuple incongnu,  
Sous mon renom obeïr m'est venu :  
Maints estrangers, par servile contrainte,  
M'ont fait honneur, d'obeïssance sainte :  
Maints estrangers redoubtans mes efforts,  
Espouventez, ont tremblé en leurs forts.  
Vive mon Dieu, à mon Sauveur soit gloire :  
Exalté soit le Dieu de ma victoire,  
Qui m'ha donné pouvoir de me venger,  
Et qui fous moy les peuples fait rengier :  
Me garentit qu'ennemis ne me grevent,  
M'esleve haut sur tous ceux qui s'eslevent  
Encontre moy, me delivrant à plein  
De l'homme ayant le cueur d'outrage plein.  
Pourtant, mon Dieu, parmy les gens estranges  
Te beniray, en chantant tes louanges.  
Ce Dieu, je dy, qui magnifiquement  
Sauva son Roy, & qui uniquement  
David son oint, traite en grande clemence :  
Traitant, de même, à jamais sa semence.



## PSEAUME XIX

Cœli enarrant gloriam Dei.

## ARGUMENT

*Il montre par le merveilleux ouvrage de Cieux, combien Dieu est puissant, puis loue & exalte la Loy divine : & enfin prie le Seigneur qu'il le preserve de peché, afin de luy estre agreable.*

POUR FAIRE CONTEMPLER LA PUISSANCE, ET BONTÉ  
DE DIEU

LES Cieux, en chacun lieu,  
La puissance de Dieu  
Racomptent aux humains :  
Ce grand entour espars,  
Nonce de toutes pars  
L'ouvrage de ses mains.  
Jour apres jour coulant,  
Du Seigneur va parlant.  
Par longue experience :  
La nuit, suivant la nuit,  
Nous presche, & nous instruit  
De sa grand' Sapience.  
Et n'y ha nation,  
Langue, prolation,  
Tant soit d'estranges lieux,  
Qui n'oye bien le son,  
La maniere, & façon,  
Du langage des Cieux.

Leur tour par tout s'estend,  
Et leur propos s'entend  
Jusques au bout du monde :  
Dieu en eux ha posé  
Palais bien composé  
Au Soleil clair & munde.  
Dont il fort ainfi beau  
Comme un espoux nouveau  
De son paré pourpris :  
Semble un grand Prince à voir,  
S'esgayant, pour avoir  
D'une course le pris.  
D'un bout des Cieux il part,  
Et atteint l'autre part  
En un jour, tant est vite :  
Outre plus, n'y ha rien  
En ce val terrien,  
Que fa chaleur evite.  
La trespentiere Loy  
De Dieu souverain Roy,  
Vient l'ame restaurant :  
Son tesmoignage seur,  
Sapience en douceur  
Monstre à l'humble ignorant.  
D'iceluy Roy des Roys,  
Les Mandemens sont droits,  
Et joye au cueur assignent :  
Les Commandemens saints  
De Dieu, sont purs & sains,  
Et les yeux illuminent.  
L'obeissance à luy  
Est un trespaint appuy  
A perpetuité :



Dieu ne fait jugement,  
Qui veritablement,  
Ne soit plein d'equité.  
Ces choses sont encor  
Plus desirables qu'Or,  
Fust-ce fin Or de touche :  
Et en un cueur sans fiel  
Sont plus douces que miel,  
Ne pain de miel en bouche.  
Qui servir te voudra,  
Par ces points, apprendra  
A ne se forvoyer :  
Et en les observant,  
En aura le servant  
Grand & riche loyer.  
Mais où se trouvera  
Qui ses fautes saura  
Nombrer, penser, ne dire ?  
Las, de tant de pechez  
Qui me sont tous cachez,  
Purge moy, trescher Sire,  
Aussi des grans forfaits,  
Temerairement faits,  
Soit ton serf relaché :  
Qu'ilz ne regnent en moy :  
Si feray hors d'esmoy,  
Et net de grand pesché.  
Ma bouche prononcer,  
Ne mon cueur rien penser  
Ne puisse, qui ne plaise  
A toy, mon deffendeur,  
Sauveur, & amandeur  
De ma vie mauvaise.

## PSEAUME XXII

Deus Deus meus respice in me, quare me.

## ARGUMENT

*Prophetie de Jesus Christ, en laquelle David chante d'entrée, sa baffe & honteuse dejection, puis l'exaltation & l'estenduë de son Royaume jusques aux fins de la terre, & la perpetuelle durée d'iceluy.*

PROPRE POUR CHANTER A LA PASSION DU REDEMPTEUR

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu laillé,  
Loing de secours, d'ennuy tant oppressé,  
Et loing du cry que je t'ay adressé

En ma complainte ?

De jour, mon Dieu, je t'invoque sans feinte,

Et toutesfois ne respond ta voix sainte :

De nuict aussi, & n'ay de quoy esteinte

Soit ma clameur.

Helas tu es le Saint & la tremeur,

Et d'Israël le résident bonheur,

Là où t'ha pleu que ton los & honneur

On chante & prise.

Nos peres ont leur fiance en toy mise,

Leur confiance ils ont sur toy asise :

Et tu les as de captifs en franchise

Tousjours boutez.

A toy crians, d'ennuy furent ostez :

Esperé ont en tes saintes bontez,

Et ont receu, sans estre reboutez,

Ta grace prompte.

Mais moy je fuis un ver qui rien ne monte,  
Et non plus homme, ains des hommes la honte :  
Et plus ne fers que de fable & de compte  
Au peuple bas.

Chacun qui voit comme ainſi tu m'abbas,  
De moy ſe moque, & y prend ſes esbas,  
Me font la mouë : & puis haut, & puis bas,  
Hochent la teſte.

Puis vont diſant, Il s'appuye & s'arrete  
Du tout ſur Dieu, & luy fait ſa requête :  
Donc qu'il le ſauve, & que ſecours luy preſte,  
S'il l'ayme tant.

Si m'as tu mis hors du ventre, pourtant :  
Cauſes d'eſpoir tu me fus apportant :  
Dès que j'eſtois les mammelles tetant  
De ma nourrice,

Et, qui plus eſt, ſortant de la matrice  
Me recueillit ta ſainte Main tutrice,  
Et te monſtras eſtre mon Dieu propice  
Des que fu né.

Ne te tien donc de moy ſi deſtourné :  
Car le peril m'ha de pres adjourné :  
Et n'eſt aucun par qui me ſoit donné  
Secours ne grace.

Maint gros Toreau m'environne & menace :  
Les gros Toreaux de Baſan, terre grace,  
Pour m'aſſieger m'ont ſuivy à la trace,  
En me preſſant.

Et tout ainſi qu'un Lyon raviſſant,  
Après la proye en fureur rugiſſant,  
Ilz ont ouvert deſſus moy languiſſant  
Leur gueule gloute.

Las, ma vertu comme eau s'eſcoule toute,

N'ay os qui n'ayt la jointure diffoute :  
Et comme cire en moy fond goutte à goutte  
Mon cueur faché.

D'humeur je suis comme tuille asseché :  
Mon palais est à ma langue attaché :  
Tu m'as fait prest d'estre au tombeau couché,  
Reduit en cendre.

Car circuy m'ont les chiens pour me prendre :  
La faulse troupe est venue m'offendre,  
Venue elle est me transpercer, & fendre  
Mes piedz & mains.

Compter je puis mes os du plus au moins :  
Ce que voyans les cruelz inhumains,  
Tous resjouïs me jettent regards maints,  
Avec risée.

Ja ma despouille entre eux ont divisée :  
Entre eux desja ma robe deposée  
Ilz ont au fort hazardeux exposée  
A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'eslongnera :  
Ains par pitié, secours me donnera :  
Et, s'il te plaist, elle se haistera,  
Mon Dieu, ma force :

Sauve de glaive, & de mortelle estorce  
Mon ame, hélas, que de perdre on s'efforce :  
Delivre la, que du chien ne soit morse,  
Chien enragé.

Du Leonin gosier encouragé  
Delivre moy : respons à l'affligé,  
Qui est par grans Licornes assiegé  
Des cornes d'elles.

Si compteray à mes freres fidelles  
Ton Nom treshaut : tes vertus immortelles

Diray parmy les assemblées belles,  
Parlant ainſi :

Vous craingnans Dieu, confeſſez le ſans ſi :  
Filz de Jacob, exaltez ſa Mercy :  
Crains le tousjours toy d'Iſraël auſſi  
La race entiere :

Car debouté n'ha l'humble en ſa priere,  
Ne deſtourné de luy ſa Face arriere :  
S'il ha crié, ſa bonté ſinguliere  
L'ha exaucé.

Ainſi ton los par moy ſera haulſé  
En grande troupe : & mon veu ja dreſſé  
Rendray, devant le bon peuple amaſſé,  
Qui te craint Sire.

Là mangeront les povres à ſuffire :  
Benira Dieu, qui Dieu craint & deſire.  
O vous ceux là, ſans fin (je le puis dire)  
Vos cueurs vivront.

Cela penſant, tous ſe convertiront  
Les bouts du monde, & à Dieu ferviront.  
Brief, toutes gens leurs genoux flechiront  
En ta preſence.

Car ilz fauront qu'à la Divine eſſence  
Seule appartient Regne & magnificence :  
Dont ſur les gens ſeras par excellence  
Roy conquerant.

Gras & repeus te viendront adorant :  
Voire le maigre à la foſſe courant,  
Et dont la vie eſt hors de reſtaurant,  
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te ſervir & croire  
S'enclineront, & en tout territoire,  
De fils en fils il fera fait memoire

Du Tout puissant.

Tousjours viendra quelcun d'entre eux yssant,  
 Lequel au peuple à l'advenir naissant,  
 Ira par tout ta bonté annonçant  
 Sur moy notoire.

## PSEAUME XXIII

Dominus regit me, & nihil.

### ARGUMENT

*Il chante les biens & la félicité qu'il ha : & d'une merveilleuse fiance se promet que Dieu duquel ce bien luy vient, le traittera tousjours de mesmes.*

**M**ox Dieu me paist sous sa puissance haute :  
 C'est mon Berger, de rien je n'auray faute :  
 En test bien seur, joignant les beaux herbages,  
 Coucher me fait, me mene aux clairs rivages :  
 Traite ma vie en douceur treshumaine,  
 Et, pour son Nom, par droits sentiers me meine,  
 Si seurement, que quand au val viendroye  
 D'ombre de mort, rien de mal ne craindroye :  
 Car avec moy tu es à chacune heure :  
 Puis ta houlette & conduite m'aïseure.  
 Tu enrichis de vivres nécessaires  
 Ma table, aux yeux de tous mes adversaires .  
 Tu oins mon chef d'huiles & senteurs bonnes,  
 Et jusqu'aux bords pleine tasse me donnes :  
 Voire, & feras que ceste faveur tienne,  
 Tant que vivray compagnie me tienne :

Si que tousjours de faire ay esperance  
En la maison du Seigneur demourance.

---

## PSEAUME XXIV

Domini est terra, & plenitudo.

### ARGUMENT

*David feit ce Pseaume, pour le chanter quand on ameneroit l'Arche où habitoit la Divinité, dedans le Temple que Salomon devoit faire.*

PROPRE A LA CONSECRATION D'UN NOUVEAU TEMPLE

L A Terre au Seigneur appartient,  
Tout ce qu'en sa rondeur contient,  
Et ceux qui habitent en elle :  
Sur Mer fondement luy donna,  
L'enrichit, & l'environna  
De mainte riviere tresbelle.  
Mais sa montagne est un saint lieu :  
Qui viendra donc au Mont de Dieu?  
Qui est ce qui là tiendra place?  
L'homme de mains & cueur lavé,  
En vanitez non élevé,  
Et qui n'ha juré en fallace.  
L'homme tel, Dieu le benira :  
Dieu son Sauveur le munira  
De misericorde & clemence.  
Telle est la generation  
Cherchant, cherchant d'affection

Du Dieu de Jacob la presence.  
 Haulsez vos, testes grans portaux,  
 Huys Eternelz, tenez vous hauts,  
 Si entrera le Roy de gloire.  
 Qui est ce Roy tant glorieux?  
 C'est le fort Dieu victorieux,  
 Le plus fort qu'en guerre on peult croire.  
 Haulsez vos testes, grans portaux,  
 Huys Eternelz, tenez vous hauts,  
 Si entrera le Roy de gloire.  
 Qui est ce Roy tant glorieux?  
 Le Dieu d'armes victorieux,  
 C'est luy qui est le Roy de gloire.

---

## PSEAUME XXV

Ad te Domine levavi animam.

### ARGUMENT

*Icy l'homme pressé de ses pechez, & de la malice de ses ennemis, prie le Seigneur Dieu pour soy, & generalement pour tout le peuple.*

A toy mon Dieu, mon cueur monte,  
 En toy mon espoir ay mis :  
 Fay que je ne tombe à honte  
 Au gré de mes ennemis.  
 Honte n'auront voirement  
 Ceux qui dessus toy s'appuyent :  
 Mais bien ceux qui durement  
 Et sans cause les ennuyent.



Le chemin que tu nous dresſes  
Fay moy congnoître, Seigneur :  
De tes ſentes & adreſſes  
Vueilles moy eſtre enſeigneur.  
Achemine moy au cours  
De ta verité patente,  
Comme Dieu de mon ſecours  
Où j'ay chacun jour attente.  
De tes bontez te recorde,  
Mets en memoire, & eſtens  
Ceſte grand' miſericorde,  
Dont uſé as de tout temps.  
Oublie la mauvaiſſié  
De l'orde jeuneſſe mienne :  
De moy, ſelon ta pitié,  
Par ta bonté te ſouvienné,  
Dieu eſt bon & veritable,  
L'ha eſté, & le fera :  
Parquoy en voye equitable  
Les pecheurs radreſſera.  
Les humbles fera venir  
A vie juſte & decénte :  
Aux humbles fera tenir  
L'Eternel ſa droite ſente.  
Bonté, ſeurté, ſouvenance,  
Ce ſont de Dieu les ſentiers,  
A ceux qui ſa convenance  
Gardent bien & vouldontiers.  
Helas, Seigneur tout parfait  
Pour l'amour de ton nom meſme,  
Pardonne moy mon forfait,  
Car c'eſt un forfait extreme.  
Quel homme c'eſt, à vray dire,

Qui en Dieu son desir ha,  
Du chemin qu'il doibt eslire  
L'Eternel l'advertira.  
A repos parmy ses biens  
Vivra son cueur en grand' aage :  
Puis auront les enfans siens  
La Terre pour heritage.  
Dieu fait son secret paroistre  
A ceux qui l'ont en honneur,  
Et leur monstre & fait congnoistre  
De son contract la teneur.  
Quant à moy, yeux & esprits  
En tout temps à Dieu je tourne :  
Car mes pieds, quand ils sont pris,  
Du filé tire & destourne.  
Jette donc sur moy ta veuë,  
Pren de moy compassion :  
Personne suis despourveuë,  
Seule, & en affliction.  
Ja mon cueur sens empirer,  
Et augmenter ses destresses,  
Las, vueille moy retirer  
De ces miennes grans oppresses.  
Tourne à mon tourment ta face,  
Voy ma peine & mon foucy :  
Et tous mes pechez efface,  
Qui sont cause de cecy.  
Voy mes ennemis, qui sont  
Non seulement grosse bande,  
Mais qui sur moy, certes, ont  
Hayne furieuse & grande.  
Preserve de leur embuche  
Ma vie, & delivre moy,

Qu'à honte je ne trebuche,  
Puis que j'ay espoir en toy.  
Que ma simple intégrité  
(Comme à l'un des tiens) me serve,  
Et de toute adversité  
Israël tire & conserve.

## PSEAUME XXXII

Beati quorum remissæ sunt iniquitates.

### ARGUMENT

*David puni par maladie pour son péché, chante que heureux sont ceux, qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconvenient où il est, puis confesse son péché : Dieu luy pardonne. Enfin exhorte les mauvais à bien vivre, & les bons à se resjoûir.*

PROPRE POUR QUICONQUE PENSE LE MAL QU'IL HA,  
VENIR DE SON PECHÉ

O Bienheureux celui, dont les commises  
Transgressions sont par grace remises !  
Duquel aussi les iniques pechez,  
Devant son Dieu sont couvers & cachez.  
O combien plein de bonheur je repute  
L'homme, à qui Dieu son péché point n'impute :  
Et en l'Esprit duquel n'abite point  
D'hypocrisie, & de fraude un seul point.  
Durant mon mal, soit que vinse à me taire,  
(Las de crier) soit que me prinse à braire,  
Et à gemir tout le jour sans cesser .

Mes os n'ont fait que fondre & s'abbaisser.  
Car jour & nuit ta main dure ay sentie,  
Par mon peché, sur moy appesantie :  
Si que l'humeur de moy, ainsi traité,  
Sembloit du tout secheresse d'Esté.  
Mais mon peché je t'ay déclaré, Sire,  
Caché ne l'ay : & n'ay sceu si tost dire,  
Il faut à Dieu confesser mon malfait,  
Que ta bonté vray pardon ne m'ait fait,  
Pour ceste cause, à heure propre & bonne  
Te requerra toute sainte personne :  
Et quand de maux un deluge courroit,  
D'icelle adonc approcher ne pourroit.  
C'est toy qui es mon Fort, & ma retraite :  
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traite :  
C'est toy par qui à tous coups m'est livré  
De quoy chanter, par me voir delivré.  
Viença chacun, je te veux faire entendre  
Et te monstrier la voye où tu doibs tendre,  
En ayant droit l'œil dessus toy planté,  
Pour t'adresser, comme expérimenté.  
Ne sois semblable au Cheval & la Mule  
Qui n'ont en eux intelligence nulle :  
Pour les garder de mordre tu refrains  
Leurs dents & gueule, aveques mors & freins :  
L'homme endurcy fera dompté de mesmes,  
Par maux sans nombre, & par douleurs extremes :  
Mais qui en Dieu mettra tout son appuy,  
Par grand' douceur sera traité de luy.  
Or ayez donc de plaisir jouissance,  
Et tous en Dieu prenez resjouissance,  
Justes humains : menez joye orendroit  
Chacun de vous, qui avez le cuer droit.

## PSEAUME XXXIII

Exultate iusti in Domino, rectos.

## ARGUMENT

*C'est un bel Hymne, auquel le Prophete invite d'entrée   celebrer le Tout puissant : puis chante que tout est plein de sa bonté : recite ses merveilles : admoneste les Princes de ne se fier en leurs forces : & que Dieu assiste ceux qui le reverent : puis invoque sa bonté.*

**R**ESVEILLEZ vous chacun fidelle,  
Menez en Dieu joye orendroit .

Lo ange est tress ante & belle  
En la bouche de l'homme droit.

Sur la douce harpe  
Pendue en escharpe  
Le Seigneur lo ez :  
De luts, d'espinettes,  
Saintes chanfonnettes  
A son Nom jo ez :

Chantez de luy par melodie,  
Nouveau vers, nouvelle chanfon :  
Et que bien on la psalmodie  
A haute voix, & plaissant son.

Car ce que Dieu mande,  
Qu'il dit, & commande,  
Est juste & parfait :  
Tout ce qu'il propose,  
Qu'il fait & dispose,  
A fiance est fait.

Il ayme, d'amour souveraine,

Que droit regne & justice ait lieu :  
Quand tout est dit la Terre est pleine  
De la grande bonté de Dieu.

Dieu par sa parolle  
Forma chacun pole  
Et Ciel precieux,  
Du vent de sa bouche  
Feit ce qui attouche  
Et orne les Cieux.

Il ha les grans eaux amassées  
En la Mer, comme en un vaisseau,  
Aux abysses les ha mussées  
Comme un tresor en un monceau.

Que la Terre toute  
Ce grand Dieu redoubte,  
Qui fait tout de rien :  
Qu'il n'y ait personne  
Qui ne s'en estonne,  
Au val terrien.

Car toute chose qu'il ha dite  
Ha esté faite promptement :  
L'obeissance aussi subite  
Ha esté que le mandement.

Le conseil, l'emprise  
Des gens il debrise,  
Et met à l'envers :  
Vaines & cassées  
Il rend les pensées  
Des peuples divers.

Mais la divine providence  
Son conseil sçait perpétuer,  
Ce que son cueur une fois pense,  
Dure à jamais sans se muer.

O gent bienheuree  
Qui toute aſſeuree,  
Pour ſon Dieu le tient :  
Heureux le lignage  
Que Dieu en partage  
Choïſit & retient.

Le Seigneur éternel regarde  
Icy bas du plus haut des Cieux :  
Deſſus les humains il prend garde,  
Et les voit tous devant ſes yeux.

De ſon throne ſtable,  
Paiſible, equitable,  
Ses clairs yeux auſſi  
Juſqu'au fons viſitent  
Tous ceux qui habitent  
En ce monde icy.

Car luy ſeul, ſans d'autruy puiſſance,  
Forma leurs cueurs, tels qu'ils les ont,  
C'eſt luy ſeul qui ha congnoiſſance  
Quelles toutes leurs œuvres ſont.

Nombre de genſdarmes,  
En aſſauts n'allarmes  
Ne ſauvent le Roy :  
Bras ny halebarde,  
L'homme fort ne garde,  
De mortel defroy.

Celuy ſe trompe, qui cuide eſtre  
Sauvé par Cheval bon & fort :  
Ce n'eſt point par ſa force adextre,  
Que l'homme eſchappe un dur effort.

Mais l'œil de Dieu veille,  
Sur ceux, à merveille,  
Qui de voulonté

Craintifs le reverent :  
Qui aufli eſperent  
En ſa grand' bonté.  
Afin que leur vie il delivre,  
Quand la mort les menacera :  
Et qu'il leur donne de quoy vivre  
Au temps que famine fera.  
Que donques noſtre ame,  
L'Eternel reclame,  
S'attendant à luy :  
Il eſt noſtre adreſſe,  
Noſtre fortereſſe.  
Pavois, & appuy.  
Et par luy grand' reſjoüiſſance  
Dedans nos cueurs tousjours aurons  
Pourceu qu'en la haute puiſſance  
De ſon Nom ſaint nous eſperons.  
Or ta bonté grande  
Deſſus nous s'eſpande,  
Noſtre Dieu, & Roy,  
Tout ainſi qu'entente,  
Eſpoir & attente  
Nous avons en toy.





## PSEAUME XXXVI

Dixit injustus, ut delinquat in semetipso

## ARGUMENT

*Il s'esmerveille de la grande bonté de Dieu, laquelle est si espanduë par tout, que mesmes les mauvais s'en sentent : puis chante que les esleuz la sentent singulierement sur tous, comme par benediction : & prie Dieu la continuer plus longuement, à ceux qui le congnoissent, & le garder de la violence des mauvais, desquels il predit aussi la ruine.*

D u maling les faits vicieux  
Me disent, que devant ses yeux  
N'ha point de Dieu la crainte :  
Car tant se plaist en son erreur,  
Que l'avoir en hayne & horreur  
C'est bien force & contrainte.  
Son parler est nuisant & fin :  
Doctrine va fuyant, afin  
De jamais bien ne faire :  
Songe en son lict meschanceté :  
Au chemin tors est arresté :  
A nul mal n'est contraire.  
O Seigneur ta benignité  
Touche aux Cieux, & ta verité  
Dresse aux nuës la teste.  
Tes jugements semblent hauts monts :  
Une abyfme tes actes bons :  
Tu gardes homme & beste.  
O que tes graces nobles font  
Aux hommes, qui confiance ont

En l'ombre de tes aïfles !  
 De tes biens faoules leurs defirs,  
 Et au fleuve de tes plaifirs  
 Pour boire les appelle.  
 Car fource de vie en toy gift :  
 Et ta clarté nous eflargift  
 Ce qu'avons de lumiere.  
 Continuë, ô Dieu tout puiffant,  
 A tout cueur droit te congnoiffant,  
 Ta bonté coutumiere.  
 Que le pied de l'homme inhumain  
 De moy n'approche, & que fa main  
 Ne m'esbranle ne greve.  
 C'eft faict, les iniques cherront,  
 Et repoulfez, trebucheront,  
 Sans qu'un d'eux fe releve.

## PSEAUME XXXVII

Noli æmulari in malignantibus.

### ARGUMENT

*Afin que les bons ne s'efbahiffent de voir prosperer les mauvais, David chante que toutes chofes viendront à fouhait à ceux qui ayment & craignent Dieu : & que ceux qui n'en font compte (combien qu'ils semblent florir pour quelque temps) feront enfin defracinez.*

PROPRE POUR CONSOLER LES PAUVRES BIEN VIVANTS

**N**E fois faché fi durant ceste vie  
 Souvent tu vois prosperer les mefchans :

Et des malins aux biens ne porte envie .  
Car en ruïne à la fin trebuchans,  
Seront fauchez, comme foin en peu d'heure,  
Et secheront comme l'herbe des champs.  
En Dieu te fie, à bien faire labeure :  
La terre auras pour habitation :  
Et jouïras de rente vraye & feure.  
En Dieu fera ta delectation :  
Et des souhaits que ton cueur voudra faire,  
Te donnera pleine fruition.  
Remets en Dieu, & toy, & ton affaire,  
En luy te fie : & il accomplira  
Ce que tu veux accomplir & parfaire.  
Ta preudhommie en veüe il produira  
Comme le jour, si que ta vie bonne,  
Comme un Midy, par tout resplendira.  
Laisse Dieu faire, atten-le, & ne te donne  
Soucy aucun, regret, ne desplaisir,  
Du prosperant, qui à fraude s'addonne.  
Si dueil en as, vueille t'en deslaisir :  
Et de te joindre à eux n'aye courage,  
Pour faire mal, & suivre leur desir.  
Car il cherra sur les malins, orage :  
Mais ceux qui Dieu attendront constamment,  
Possederont la terre en heritage.  
Le faux faudra, si tost, & tellement,  
Que quand sa place iras chercher, & querre,  
N'y trouveras la trace seulement.  
Mais les benins heriteront la terre,  
Et y auront, sans moleste d'autrui,  
Tout le plaisir que l'homme sçauroit querre.  
Il est certain que tout mal & ennuy  
L'homme pervers au bien vivant machine,

Et par fureur grince les dens sur luy :  
Mais cependant la Majesté divine  
Rid du meschant : car de ses yeux ouvers  
Voit bien venir le jour de sa ruïne.  
Tirer leur glaive on verra les pervers,  
Et bander l'arc, pour l'humble & povre battre,  
Et pour les bons ruer morts à l'envers :  
Mais leur couteau fera pour les combattre,  
Et percera leur cueur, tant soit-il caut :  
Verront leur arc, aussi rompre & abattre.  
Certes le peu de l'homme juste vaut  
Mille fois mieux que la riche abondance  
D'un mal vivant, tant soit élevé haut.  
Car du meschant, le bras & la puissance  
Seront rompus : mais le Dieu supernel  
Sera des bons tousjours la soustenance.  
Il voit, & sçait, par un soing paternel,  
Les jours de ceux qui ont vie innocente :  
Et d'iceux est l'heritage eternal.  
Point ne feront frustrer de leur attente  
Au mauvais temps : & si feront saoulez  
Au plus longs jours de famine dolente.  
Mais les malins periront desolez :  
Et, n'aymans Dieu, s'en iront en fumée,  
Ou deviendront comme gresse, escoulez.  
Leur main fera d'emprunter affamée,  
Sans pouvoir rendre : & les justes auront  
De quoy monstrier charité enflammée :  
Car les benits de Dieu possederont  
Finalement Terre pleine de gresse :  
Et les maudits en povreté cherront.  
Dieu tous les pas du vertueux adresse,  
Et au chemin qu'il veut suivre & tenir,

Donne faveur, & l'unit & le dresse.  
Si de tomber ne se peult contenir,  
D'estre froissé ne luy faut avoir crainte :  
Car Dieu viendra la main luy soutenir.  
J'ay esté jeune, & vieillesse ay atteinte,  
Et n'ay point veu le juste abandonner,  
Ne ses enfans mendier par contrainte :  
Ains chacun jour ne faire que donner,  
Prestre, nourrir : & si voit-on sa race  
Accroître en heur, & en biens foisonner.  
Fuy donc le mal, fuy le bien à la trace :  
Et de durer à perpétuité,  
Le Seigneur Dieu te donnera la grace.  
Car il ne perd, tant il ayme equité,  
Nul de ses bons, ils ont garde eternelle :  
Mais il destruit les fils d'iniquité.  
Les bien vivans en joye solennelle  
Possederont la Terre qui produit,  
Et à jamais habiteront en elle.  
Du bien vivant la bouche rien n'instruit  
Que sapience : & sa langue n'expose  
Rien, qui ne soit tresjuste, & plein de fruit.  
Car en son cueur la Loy de Dieu repose,  
Parquoy son pied ne fera point glissant,  
Quelque chemin que tirer il propose,  
Il est bien vray que l'inique puissant  
Le juste e'pie : & pour à mort le mettre  
Par tout le quiert comme un Loup ravissant  
Mais en sa main Dieu ne voudra permettre  
Qu'il soit soufmis, ne le voir condamner,  
Quant à justice il se viendra soufmettre.  
Dieu donc attens, vueille en luy cheminer :  
Haut te mettra sus la Terre feconde :

Et les malins verras exterminer.  
J'ay veu l'inique enflé & craint au monde,  
Qui, s'estendant grand & haut, verdiffoit  
Comme un Laurier qui en rameaux abonde :  
Puis, repassant par où il floriffoit,  
N'y estoit plus, & le cherchay à force :  
Mais ne le feu trouver en lien qui soit.  
Garde de nuire, à voir le droit t'efforce :  
Car l'homme tel, enfin, pour son loyer  
Aura repos, loing d'ennuy & divorce :  
Mais tous faudront les prompts à forvoyer :  
Et des nuifans tout le dernier salaire,  
Sera, que Dieu les viendra foudroyer.  
Que diray plus ? Dieu est le salutaire  
Des bien vivans : c'est celuy qui fera  
Tousjours leur force, au temps dur et contraire :  
Les secourant, il les delivrera :  
Les delivrant, garde il en voudra faire :  
Pource qu'en luy chacun d'eux espoir ha.



## PSEAUME XXXVIII

Domine, ne in furore tuo arguas me.

## ARGUMENT

*David ayant la peste, ou quelque autre ulcere en la cuisse, se plaint fort à Dieu de la vehemence de son mal, du deffaut de ses amis, de la cruauté de ses ennemis : & implore l'aide de Dieu.*

PROPRE POUR TOUS PAUVRES ULCEREZ

LAS en ta fureur aigue  
Ne m'argue,  
De mon fait, Dieu tout puissant :  
Ton ardeur un peu retire,  
N'en ton ire  
Ne me punis languissant.  
Car tes fleches descochées,  
Sont fichées  
Bien fort en moy, fans mentir :  
Et as voulu, dont j'endure,  
Ta main dure  
Dessus moy appesantir.  
Je n'ay sur moy chair ne veine  
Qui soit saine  
Par l'ire en quoy je t'ay mis :  
Mes os n'ont de repos ferme  
Jour ne terme,  
Par les maux que j'ay commis.  
Car les peines de mes fautes,  
Sont si hautes,

Qu'elles furmontent mon chef :  
Ce m'est un faix importable,  
    Qui m'accable,  
Tant croist sur moy ce meschel.  
Mes cicatrices puantes,  
    Sont fluentes  
De sang de corruption :  
Las : par ma fole sottie  
    M'est sortie  
Toute ceste infection.  
Tant me fait mon mal la guerre  
    Que vers Terre  
Suis courbé totalement :  
Avec triste & noire mine  
    Je chemine  
Tout en pleurs journellement.  
Car mes cuisses, & mes aines  
    Sont ja pleines  
Du mal dont suis tourmenté :  
Tellement qu'en ma chair toute  
    N'y ha goutte  
D'apparence de santé.  
Je, qui seuloie estre habile,  
    Suis débile,  
Cassé de corps, pieds & mains :  
Si que de la douleur forte :  
    Qu'au cuer porte,  
Je jette cris inhumains.  
Or tout ce que je desire,  
    Trefcher Sire,  
Tu le vois cler & ouvert :  
Le soursir de ma pensée  
    Transpercée,



Ne t'est caché ne couvert.  
Le cueur me bat à outrance :  
    Ma puissance  
M'ha delaiissé tout perclus :  
Et de mes yeux la lumiere  
    Coutumiere,  
Voire mes yeux je n'ay plus.  
Les plus grans amis que j'aye,  
    De ma playe,  
Sont vis à vis, fans grand foing .  
Et hors mis toutes reproches,  
    Mes plus proches  
La regardent de bien loing.  
Ceux qui à ma mort s'attendent,  
    Leurs lacs tendent :  
D'autres, voulans me grever,  
Mille maux de moy recensent,  
    Et ne pensent  
Que fraudes, pour m'achever.  
Et je, comme n'oyant goutte,  
    Les escoute :  
Leur cueur ont beau descouvrir :  
Je suis là comme une fouche,  
    Sans ma bouche,  
Non plus qu'un mûet ouvrir.  
Je suis devenu, en fomme,  
    Comme un homme  
Du tout fourd, & qui n'oit point,  
Et qui n'ha quand on le pique  
    De replique  
Dedans sa bouche un seul poinct.  
Mais aveques esperance,  
    L'asseurance

De ton bon secours j'attends :  
Et ainſi mon Dieu, mon pere,  
Que j'eſpere,  
Tu me reſpondras à temps.  
Je le dy, & ſi t'en prie,  
Qu'on ne rie  
De mon malheureux eſmoy :  
Car dès qu'un peu mon pied gliffe,  
Leur malice  
S'eſjoûit du mal de moy.  
Vien donc, car je ſuis en voye,  
Qu'on me voye  
Clocher trop honteuſement :  
Pource que la grand' deſtreſſe,  
Qui m'oppreſſe,  
Me pourſuit inceſſamment.  
Las, à part moy avec honte  
Je racompte,  
Mon trop inique forfait,  
Je reſve, je me tourmente,  
Je lamente  
Pour le péché, que j'ay fait.  
Et tandis, mes adverſaires,  
Et contraires,  
Sont viſs, & fortifiez :  
Ceux qui m'ont ſans cauſe aucune  
En rancune,  
Sont crus & multipliez.  
Tous encontre moy ſe bendent,  
Et me rendent  
Pour le bien l'iniquité :  
Et de leur haine la ſource,  
Ce fut, pource

Que je fuivoye equité.  
Seigneur Dieu ne m'abandonne  
Moy perfonne :  
Dechaffée d'un chacun :  
Loing de moy la grace tienne,  
Ne fe tienne,  
D'ailleurs n'ay espoir aucun.  
Vien, & approche toy donques,  
Vien, fi onques  
De tes enfans te chalut :  
De me fecourir te hafte :  
Je me gafte,  
Seigneur Dieu de mon falut.

---

## PSEAUME XLIII

Deus, Deus meus, ad te.

## ARGUMENT

*Il prie eſtre delivré de ceux qui avoient conjuré avec Abſalon, afin qu'il puiſſe à bon eſcient publier les louanges de Dieu, en la ſainte congregation.*

REVENGE moy, pren la querelle  
De moy, Seigneur, par ta mercy,  
Contre la gent faulſe & cruelle :  
De l'homme remply de cautelle,  
Et en ſa malice endurcy,  
Delivre moy auſſi.  
Las, mon Dieu, tu es ma puiſſance :  
Pourquoy t'enfuis, me reboutant ?

Pourquoy permets qu'en déplaifance :  
Je chemine, fous la nuifance  
De mon adverfaire, qui tant  
Me va perfecutant ?  
A ce coup ta lumiere luife,  
Et ta foy veritable tien :  
Chacune d'elles me conduife  
En ton faint Mont, & m'introduife  
Jufqu'au tabernacle tien,  
Avec humble maintien.  
Là dedans prendray hardieffe  
D'aller, de Dieu jufqu'à l'autel :  
Au Dieu de ma joye & lieffe,  
Et fur la harpe chantereffe,  
Confelleray qu'il n'eft Dieu tel  
Que toy, Dieu immortel.  
Mon cueur, pourquoy t'esbahis ores ?  
Pourquoy te débats dedans moy ?  
Atten le Dieu que tu adores,  
Car graces luy rendray encores,  
Dont il m'aura mis hors d'efmoy,  
Comme mon Dieu & Roy.



## PSEAUME XLV

Eruçtavit cor meum verbum bonum.

## ARGUMENT

*C'est le chant nuptial de Jesus-Christ, & de son Eglise  
sous la figure de Salomon & de sa principale femme  
fille de Pharaon.*

P<sup>R</sup>OPOS exquis faut que de mon cueur forte,  
Car du Roy veux dire chançon, de forte  
Qu'à ceste fois ma langue mieux dira,  
Qu'un scribe prompt de plume n'escriira.  
Le mieux formé tu es d'humaine race,  
En ton parler gift merveilleuse grace,  
Parquoy Dieu fait que toute nation  
Sans fin te louë en benediction.  
O le plus fort que rencontrer on puisse,  
Accoutre & ceints sur ta robuste cuisse  
Ton glaive aigu, qui est la resplendeur,  
Et l'ornement de Royale grandeur.  
Entre en ton Char, triomphe à la bonne heure  
En grand honneur : puis qu'avec toy demeure  
Verité, Foy, Justice, & Cueur humain.  
Voir te fera de grans choses ta main.  
Tes dards luifans, & tes sagettes belles,  
Poingnantes font, les cueurs à toy rebelles  
Seront au vif d'icelles transpercez,  
Et dessus toy les peuples renversez.  
O Divin Roy, ton throne venerable  
C'est un haut throne, à jamais perdurable :

Le sceptre aussi de ton Regne puissant,  
C'est d'équité le sceptre florissant.  
Iniquité tu hays, ayant Justice :  
Pour ces raisons, Dieu, ton Seigneur propice,  
Sur tes confors t'ayant le plus à gré,  
D'huile de joye odorant t'ha sacré.  
De tes habits les plis ne sentent qu'Ambre,  
Et Musc, & Myrrhe, en allant de ta chambre  
Hors ton Palais d'yvoire, haut & fier,  
Là ou chacun te vient gratifier.  
Avec toy sont filles de Roy bien nées,  
De tes presens moult precieux ornées,  
Et la nouvelle Espouse à con costé,  
Qui d'Or d'Ophir couronne sa beauté.  
Escoute fille en beauté non pareille,  
Enten à moy & me preste l'oreille.  
Il te convient ton peuple familier,  
Et la maison de ton pere oublier.  
Car nostre Roy, nostre souverain Sire  
Moult ardamment ta grand' beauté desire :  
D'orenavant ton Seigneur il fera,  
Et de toy, humble obeïssance aura.  
Peuples de Tyr, peuples pleins de richesses,  
D'honneurs & dons te feront grans largeesses,  
Ce ne fera de la fille du Roy,  
Sous manteau d'Or, sinon tout noble arroy.  
D'habits brodez richement attournée  
Elle fera devers le Roy menée  
Avec le train des vierges, la suivans,  
Et de ses plus prochaines la servans.  
Pleines de joye, & d'ennuy exemptées,  
Au Roy feront ensemble présentées  
Elles & toy, en triomphe & bonheur,

L'irez trouver en son Palais d'honneur.  
Ne plain donc point de laisser mere & pere :  
Car en lieu d'eux mariage prospere  
Te produira beaux & nobles enfans,  
Que tu feras par tout Roys triomphans.  
Quant est de moy, à ton nom & ta gloire  
Feray escrits d'eternelle memoire,  
Et par lesquels les gens à l'advenir  
Sans fin voudront te chanter & benir.

---

## PSEAUME XLVI

Deus noster refugium &amp; virtus.

## ARGUMENT

*Les bons chantent icy, quelle fiance & seureté ilz ont en  
tous perilz, ayans Dieu pour leur garde.*

**D**ES qu'adversité nous offense,  
Dieu nous est appuy & desfence,  
Au besoin l'avons esprouvé,  
Et grans secours en luy trouvé.  
Dont plus n'aurons crainte ne doute,  
Et deust trembler la Terre toute,  
Et les montagnes abyfmer  
Au milieu de la haute Mer.  
Voire deussent les eaux profondes  
Bruire, escumer, enfler leurs ondes,  
Et par leur superbe pouvoir  
Rochers & montagnes mouvoir.  
Au temps de tourmente si fiere,

Les ruisseaux de nostre riviere  
Resjouiront la grand' Cité,  
Lieu treffaint de la Deité.  
Il est certain, qu'au milieu d'elle  
Dieu fait sa demeure eternelle :  
Rien esbranler ne la pourra,  
Car Dieu prompt secours luy donra.  
Troupes de gens sur nous coururent,  
Meus contre nos Royaumes furent,  
Du bruit des voix tout l'air fendoit,  
Et sous eux la Terre fondoit :  
Mais pour nous, en ces durs alarmes,  
A esté le grand Dieu des armes,  
Le Dieu de Jacob : c'est un Fort  
Pour nous, encontre tout effort.  
Venez, contemplez en vous mesmes  
Du Seigneur les actes supremes,  
Et ces lieux terrestres voyez  
Comment il les a nettoyez.  
Il a estéint cruelle guerre,  
Par tout jusqu'aux fins de la Terre,  
Brisé Lances, rompu les Arcs,  
Et par feu les chariots ars.  
Cessez, dit-il, & congnoissance  
Ayez de ma haulte puissance,  
Dieu suis, j'ay exaltation  
Sur toute Terre & nation.  
Conclusion, le Dieu des armes  
Des nostres est en tous alarmes :  
Le Dieu de Jacob, c'est un Fort,  
Pour nous, encontre tout effort.



## PSEAUME L

Deus deorum dominus locutus est.

## ARGUMENT

*Il prophetise comment Dieu devoit appeller à foy toutes nations par l'Evangile, & ne demander aux siens pour tous sacrifices, sinon confession & predication de sa bonté, detestant ceux qui se vantent d'observer sa Religion, sans que leur cueur soit touché de zelle, ne d'amour en luy.*

**L**E Dieu, le fort, l'Eternel parlera,  
Et haut & clair la terre appellera,  
De l'Orient jusques à l'Occident.  
Devers Sion Dieu clair & evident  
Apparoitra, orné de beauté toute :  
Nostre grand Dieu viendra, n'en faites doute,  
Ayant un feu devorant devant luy,  
D'un vehement tourbillon circuy.  
Lors huchera, & Terre, & Ciel luisant,  
Pour juger là tout son peuple, en disant:  
Assemblez moy mes Saincts, qui par fiance  
Sacrifiens ont prins mon alliance,  
(Et vous les Cieux, direz en tout endroit  
Son jugement, car Dieu est Juge droit)  
Enten mon peuple, & à toy parleray  
Ton Dieu je suis, rien ne te celeray :  
Par moy repris ne feras des offrendes  
Qu'en sacrifice ay voulu que me rendes :  
Je n'ay besoing prendre en nulle saison  
Bouc de tes parcs, ne Bœuf de ta maison :  
Tous animaux des bois sont de mes biens,

Mille troupeaux en mille monts sont miens :  
Miens je congnois les oyseaux des montagnes,  
Et Seigneur fuis du bestail des campagnes :  
Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien :  
Car à moy est le monde, & tout son bien.  
Suis je mangeur de chair des gros Toreaux ?  
Ou, boy-je sang de Boucs ou de Chevreaux ?  
A l'Eternel louange sacrifie,  
Au Souverain rends tes vœux & t'y fie :  
Invoque moy, quand oppressé feras,  
Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.  
Aussi dira l'Eternel au meschant,  
Pourquoy vas-tu mes edicts tant preschant,  
Et prens ma Loy en ta bouche maline,  
Veu que tu as en haine discipline,  
Et que mes dicts jettes & ne reçois ?  
Si un larron d'aventure apperçois,  
Avec luy cours : car autant que luy vauls,  
T'accompagnant de paillards & ribauds :  
Ta bouche mets à mal & mesdisances,  
Ta langue brasse, & fraudes, & nuisances,  
Causant assis, pour ton prochain blasmer,  
Et pour ton frere ou cousin diffamer :  
Tu fais ces maux, & cependant que riens  
Je ne t'en dy, tu m'estimes & tiens  
Semblable à toy : mais, quoy que tard le face,  
T'en reprendray quelque jour à ta face.  
Or entendez cela, je vous supply,  
Vous qui mettez l'Eternel en oubly,  
Que sans secours ne foyez tous dessaits :  
Sacrifiant louange, honneur me fais,  
Dit le Seigneur, & qui tient cette voye,  
Doubter ne faut que mon salut ne voye.

## PSEAUME LI

Miserere mei Deus, secundum magnam  
misericordiam tuam.

## ARGUMENT

*Après la mort d'Urie, David congnoissant son peché, demande pardon à Dieu, & qu'il luy envoie son Esprit, pour le garder de plus pecher : puis s'offre à instruire les autres, & prie pour Hierusalem qui est la vraye Eglise.*

PROPRE POUR QUICONQUE SE SENT GRIEUEMENT AVOIR  
OFFENSÉ DIEU

MISERICORDE au povre vicieux,  
Dieu tout puissant, selon ta grand' clemence,  
Use à ce coup de ta bonté immense,  
Pour effacer mon faict pernicieux.  
Lave moy, Sire, & relave bien fort,  
De ma commise iniquité mauvaise :  
Et du peché, qui m'ha rendu si ord, .  
Me nettoyer d'eau de grace te plaise.  
Car de regret mon cueur vit en esmoy,  
Congnoissant las, ma grand' faute presente :  
Et qui pis est, mon peché se presente  
Incessamment noir & laid devant moy.  
En ta presence à toy seul j'ay forfait :  
Si qu'en donnant arrest pour me deffaire,  
Jugé feras avoir justement fait,  
Et vaincras ceux qui diront du contraire.  
Helas, je say, & si l'ay tousjours feu,

Qu'iniquité print avec moy naissance :  
J'ay d'autre part, certaine congnoissance,  
Qu'avec peché ma mere m'ha conceu.  
Je fay aussi, que tu aymes, de fait,  
Vraye equité dedans la conscience :  
Ce que n'ay eu, moy à qui tu as fait  
Veoir les secrets de ta grand' Sapience.  
D'ysope donc, par toy, purgé seray :  
Lors me verray plus net que chose nulle :  
Tu laveras ma trop noire macule :  
Lors en blancheur la neige passeray.  
Tu me feras joye & liesse ouir,  
Me revelant ma grace interinée :  
Lors sentiray croistre & se resjouir  
Mes os, ma force, & vertu declinée.  
Tu as eu l'œil assez sur mes forfaits :  
Destourne d'eux ta courroucée Face,  
Et te supply non seulement efface  
Ce mien peché, mais tous ceux que j'ay faits.  
O Createur, te plaïse en moy créer,  
Un cueur tout pur, une vie nouvelle :  
Et, pour encor te pouvoir agréer,  
Le vray Esprit dedans moy renouvelle.  
De ton regard je ne fois reculé :  
Et te supply, pour finir mon martyre,  
Ton saint Esprit de mon cueur ne retire,  
Quand tu l'auras en moy renouvelé.  
Redonne moy la liesse que prit  
En ton salut mon cueur jadis infirme,  
Et ne m'ostant ce libre & franc Esprit,  
En iceluy pour jamais me confirme.  
Lors seulement ne suivray tes sentiers :  
Mais les feray aux iniques apprendre :

Si que pecheurs à toy se viendront rendre,  
Et se voudront convertir volontiers,  
O Dieu, ô Dieu de ma salvation,  
Delivre moy de ce mien sanglant vice :  
Et lors ma bouche en exultation  
Chantera haut ta bonté & justice.  
Hâ, Seigneur Dieu, ouvre mes levres donc,  
Rien bon n'en fort quand moy même les ouvre :  
Mais si ta main, pour les ouvrir, y ouvre,  
J'annonceray tes louanges adonc.  
Si tu voulois sacrifice mortel,  
De Boucs & Bœufs & compte tu en filles,  
Je l'eusse offert : mais en Temple n'Autel,  
Ne te font point plaifans telz sacrifices.  
Le sacrifice agreable & bon pris  
De l'Eternel, c'est une ame dolente,  
Un cueur souffinis, une ame penitente :  
Ceux là, Seigneur, ne te font à mespris.  
Traite Sion en la benignité,  
O Seigneur Dieu : & par tout fortifie  
Hierusalem ta treshumble Cité,  
Ses murs aussi en brief temps edifie.  
Adonc auras des cueurs bien disposez  
Oblations telles que tu demandes :  
Adonc les Bœufs, ainsi que tu commandes,  
Sur ton Autel feront mis & posez.



## PSEAUME LXXII

Deus judicium tuum regi da.

## ARGUMENT

*Il prie que le Regne de Dieu advienne par Jesus Christ, prophetisant l'esplendeur, l'equité, felicité, & longue duree d'iceluy Regne, le tout sous la figure de celuy de Salomon.*

TES jugemens, Dieu veritable,  
Baille au Roy pour regner :  
Vueilles ta justice equitable  
Au fils du Roy donner.  
Il tiendra ton peuple en justice,  
Chassant iniquité :  
A tes povres fera propice,  
Leur gardant equité.  
Les peuples verront aux montagnes  
La paix, croistre & meurir,  
Et par coltaux & par campagnes  
La justice fleurir.  
Ceux du peuple, estans en destresse,  
L'auront pour deffenseur :  
Les povres gardera d'oppresse,  
Reboutant l'oppresseur.  
Aussi un chacun & chacune,  
O Roy, t'honorera,  
Sans fin, tant que Soleil & Lune  
Au monde eclairera.  
Il vient comme pluye agreable  
Tombant sur prez fauchez

Et comme rosée amiable  
Sur les terroirs sechez.  
Luy regnant, floriront par voye  
Les bons & gracieux,  
En longue paix, tant qu'on ne voye  
De Lune plus aux cieux.  
De l'une Mer large & profonde  
Jusques à l'autre Mer,  
D'Eufrates, jusqu'au bout du monde,  
Roy se fera nommer.  
Ethiopes viendront grand' erre  
Se cliner devant luy,  
Ses hayneux baisèront la Terre,  
A l'honneur d'iceluy.  
Rois d'Iles, & de la Mer creuse,  
Viendront à luy presens,  
Et Roys d'Arabie l'heureuse,  
Pour luy faire presens.  
Tous autres Roys viendront, sans doute,  
A luy s'humilier,  
Et le voudra nation toute  
Servir & supplier.  
Car delivrance il donra bonne  
Au povre à luy plorant,|  
Et au chetif, qui n'ha personne  
Qui luy soit secourant.  
Aux calamiteux & plorables,  
Sera doux & piteux,  
Sauvant les vies miserables  
Des povres souffreteux.  
Les gardera de violence,  
Et dol pernicieux,  
Ayant leur sang, par sa clemence,

Moult cher & precieux,  
Chacun vivra, l'Or Arabique  
A tous departira,  
Dont, fans fin, Roy tant magnifique,  
Par tout on benira.  
De peu de grains, force blé, somme,  
Les épis chacun an  
Sur les monts bruiront en l'air, comme  
Les arbres de Liban.  
Florira la tourbe civile  
Des bourgeois & marchans,  
Multiplians dedans la ville,  
Comme herbe par les champs.  
Sans fin bruira le Nom & gloire  
De ce Roy nompareil,  
De son renom fera memoire  
Tant qu'y aura Soleil.  
Toutes nations, asseurées  
Sous Roy tant valeureux,  
S'en iront vantant bienheureés,  
Et le diront heureux.  
Dieu, le Dieu des Israélites,  
Qui fans secours d'aucun  
Fait des merveilles non petites,  
Soit loué de chacun.  
De sa gloire trefaccomplie  
Soit loué le renom,  
Soit toute la Terre remplie  
Du haut los de son nom.





## PSEAUME LXXIX

Deus venerunt gentes in hæred.

## ARGUMENT

*Il se plaint de la calamité advenue en Hierusalem, par Antiochus, contre lequel il demande aussi l'aide de Dieu.*

LES gens entrez font en ton heritage,  
Ilz ont pollué, Seigneur, par leur outrage  
Ton Temple saint, Hierusalem destruite,  
Si qu'en monceaux de pierres l'ont reduite.

Ilz ont baillé les corps  
De tes serviteurs morts  
Aux corbeaux, pour les paître :  
La chair des bien vivans  
Aux animaux fuivans  
Bois, & plaine champêtre.

Entour la ville où fut ce dur esclandre,  
Là on a vu le sang d'iceux espandre  
Ainsi comme eau jettée à l'aventure,  
Sans que vivant leur donnast sépulture  
Ceux qui nos voisins sont,  
En opprobre nous ont,  
Nous moquent, nous despitent,  
Ores sommes blasmez  
Et par ceux diffamez  
Qui entour nous habitent.

Helas, Seigneur, jusques à quand sera ce ?  
Nous tiendras tu pour jamais hors de grace ?

Ton ire, ainsi embrasée, ardra elle  
Comme une grand' flamme perpetuelle?

Tes indignations  
Efpans fur nations  
Qui n'ont ta congnoissance :  
Ce mal viendrait appoinct  
Aux Royaumes qui point  
N'invoquent ta puissance.

Car ceux là ont toute presque esteinte  
Du bon Jacob la posterité sainte :  
Et en desert totalement tournée  
La demourance à luy par toy donnée.

Las, ne nous ramentoy  
Les vieux maux contre toy  
Perpetrez à grans sommes :  
Haste toy, vien avant  
Ta bonté, nous sauvant;  
Car moult affligez sommes.

Affiste nous, nostre Dieu secourable,  
Pour l'honneur haut de ton Nom venerable :  
Delivre nous, fois piteux & paisible  
En nos pechez par ta gloire indicible.

Qu'on ne die au milieu  
Des gens, où est leur Dieu?  
Ains punis leurs offenses,  
Vueilles de toutes parts  
Des tiens le sang espars  
Venger, en nos presences.

Des prisonniers le gémissement vienne  
Jusques au Ciel, en la presence tienne,  
Les condamnez & ceux qui ja se meurent,  
Fay que vivans par ton pouvoir demeurent.  
A nos voisins aussi

En leur sein endurey,  
Sept fois vueille leur rendre  
Le blafme & deshonneur,  
Que contre toy, Seigneur,  
Ont ofé entreprendre,  
Et nous alors, ton vray peuple & tes hommes,  
Et qui troupeau de ta pasture fommes,  
Te chanterons par fiecles innombrables,  
De fils en fils prefchans tes faicts louables.

---

## PSEAUME LXXXVI

Inclina Domine aurem tuam, & exaudi me.

## ARGUMENT

*David requiert à Dieu, premierement qu'il le face vivre  
fans peché : fecondement qu'il l'affeure de fes ennemis,  
luy donnant vie heureufe : puis racompte la puiffance &  
bonté de Dieu ja manifeflée, & qu'il doibt encores mani-  
feftér à luy & aux autres.*

Mon Dieu, prefte moy l'oreille,  
Par ta bonté n'ompareille  
Réfpons moy, car plus n'en puis,  
Tant povre & affligé fuis.  
Garde, je te pry, ma vie,  
Car de bien faire ay envie :  
Mon Dieu, garde ton fervant,  
En l'efpoir de toy vivant.  
Las, de faire te recorde  
Faveur & mifericorde

A moy, qui tant humblement  
T'invoque journellement.  
Et donne lieffe à l'ame  
Du serf, qui Seigneur te clame,  
Car mon cueur, ô Dieu des Dieux,  
J'esleve à toy jusqu'aux Cieux.  
A toy mon cueur se transporte,  
Car tu es de bonne sorte,  
Et à ceux plein de secours,  
Qui à toy vont à recours.  
Donques la priere mienne  
A tes oreilles parvienne :  
Enten, car il est faison,  
La voix de mon oraison.  
Dès qu'angoisse me tourmente,  
A toy je crie & lamente,  
Pource qu'à ma triste voix  
Tu respons souventesfois.  
Il n'est Dieu à toy semblable,  
Ny à toy comparable,  
Ne qui se sceust usiter  
A tes œuvres imiter.  
Toute humaine creature  
Qui de toy ha pris facture  
Viendra te glorifier,  
Et ton Nom magnifier.  
Car tu es grand à merveilles,  
Et fais choses nompareilles :  
Aussi as tu l'honneur tel,  
D'estre seul Dieu immortel.  
Mon Dieu, monstre moy tes voyes,  
Afin qu'aller droit me voyes,  
Et sur tout mon cueur non feint

Puisse craindre ton Nom saint.  
Mon Seigneur Dieu, ta hauteſſe  
Je veux celebrer fans ceſſe,  
Et ton ſaint Nom je pretens  
Glorifier en tout temps.  
Car tu as, à moy indigne,  
Monſtré grand' bonté benigne,  
Tirant ma vie du bort  
Du bas tombeau de la mort.  
Mon Dieu, les pervers m'aſſaillent,  
A grans troupes ſur moy faillent,  
Et cherchent à mort me voir  
Sans à toy regard avoir.  
Mais tu es Dieu pitoyable,  
Prompt à mercy, & ployable,  
Tardif à eſtre irrité,  
Et de grand' fidélité.  
En pitié donc me regarde,  
Baille ta force & ta garde  
Au foible ſerviteur tien,  
Et ton eſclave ſouſtien.  
Quelque bon ſigne me donne,  
Qui mes ennemis eſtonne,  
Quand verront que toy, Sauveur,  
Me preſteras ta faveur.



## PSEAUME XCI

Qui habitat in adjutorio altissimi.

## ARGUMENT

*Le prophete chante en quelle seureté vit, & de combien de maux est exempté celui qui d'une ferme fiance se fousmet du tout à Dieu.*

Qui en la garde du haut Dieu  
Pour jamais se retire,  
En ombre bonne & en fort lieu  
Retiré se peult dire.  
Conclu donc en l'entendement,  
Dieu est ma garde seure,  
Ma haute tour & fondement  
Sur lequel je m'asseure.  
Car du subtil laq des chasseurs,  
Et de toute l'outrance  
De pestiferes oppresseurs,  
Te donra delivrance.  
De ses plumes te couvrira,  
Seur feras sous son aisle,  
Sa deffense te servira  
De targe & de rondelle.  
Si que de nuit ne craindras point  
Chose qui espovante,  
Ne dard, ne fagette qui poinct,  
De jour en l'air volante.  
N'aucune peste cheminant,  
Lors qu'en tenebres sommes :  
Ne mal soudain, exterminant

En plein midy les hommes.  
Quand à ta dextre il en cherroit  
Mille, & mille à fenestre,  
Leur mal de toy n'approcheroit,  
Quelque mal que puisse estre.  
Ains, fans effroy, devant tes yeux  
Tu les verras deffaïre,  
Regardant les pernicleux  
Recevoir leur falaire.  
Et tout, pour avoir dit à Dieu,  
Tu es la garde mienne,  
Et d'avoir mis en si haut lieu  
La confiance tienne.  
Malheur ne te viendra chercher,  
Tien le pour chose vraye,  
Et de ta maison approcher  
Ne pourra nulle playe.  
Car il fera commandement  
A les Anges tresdignes  
De te garder fongneusement,  
Quelque part que chemines.  
Par leurs mains, feras fouslevé,  
Afin que d'aventure  
Ton pied ne choppe, & foit grevé  
Contre la pierre dure.  
Sur Lyonceaux, & fur Aspics,  
Sur Lyons pleins de rage,  
Et fur Dragons, qui valent pis,  
Marcheras fans dommage.  
Car voicy que Dieu dit de toy,  
D'ardante amour m'honore :  
Garder & fecourir le doy,  
Car mon Nom il adore.

S'il m'invoque l'exauceray :  
 Aussi pour le deffendre,  
 En mal temps avec luy feray :  
 A son bien veux entendre.  
 Et faire de ses ans le cours  
 Tout à son desir croistre :  
 En effect, quel est mon secours  
 Je luy feray congnoistre.

---

## PSEAUME CI

Misericordiam & judicium cantabo.

### ARGUMENT

*David n'estant encores Roy paisible, promet à Dieu dès qu'il le sera, faire l'office d'un bon Prince, c'est à savoir, vivre sans faire tort, estre rigoureux aux mauvais, & eslever les gens de bien.*

**V**OULOIR m'est pris de mettre en escriture,  
 Pseaume parlant de bonté & droiture,  
 Et si le veux à toy, mon Dieu, chanter;  
 Et presenter.  
 Tenir je veux la voye non nuisible :  
 Quand tu viendras me rendre Roy paisible,  
 D'un cueur tout pur conduiray ma maison,  
 Avec raison.  
 Rien de mauvais y voir n'auray envie :  
 Car je hay trop les meschans & leur vie,  
 Un seul d'entre eux autour de moy adjoint  
 Ne fera point.



Tout cueur ayant pensée desloyale,  
Deslogera hors de ma court Royale :  
Et le nuisant n'y fera bien venu,

Non pas congnu.

Qui, par mesdire, apart son prochain greve,  
Qui ha cueur gros, & les sourcilz esleve,  
L'un mettray bas, l'autre souffrir, pour vray,

Je ne pourray.

Mes yeux seront fort diligens à querre,  
Les habitans fideles de la Terre,  
Pour estre à moy. Qui droite voye ira,

Me servira.

Qui s'estudie à user de fallace,  
En ma maison point ne trouvera place :  
De moy n'aura menfonger, ne baveur,

Bien, ne faveur.

Ains du païs chasseray de bonne heure  
Tous les meschans, tant qu'un seul n'y demeure !  
Pour du Seigneur nettoyer la cité,

D'iniquité.



## PSEAUME CIII

Benedic anima mea Domino, & omnia.

## ARGUMENT

*Il chante les grandes & diverses bontez de Dieu envers les hommes : puis invite, & eux, & toutes choses créées, à luy donner louange & gloire.*

PROPRE A ENSEIGNER A CONNOITRE DIEU  
ET SOY-MESME

Sus, louëz Dieu, mon ame, en toute chose :  
Et tout cela qui dedans moy repose,  
Louez son Nom tressaint & accomply :  
    Presente à Dieu louanges & services,  
O toy mon Ame : & tant de benefices  
Qu'on as receu, ne les mets en oubly :  
Ains le beneis, luy qui de pleine grace  
    Toutes tes grans iniquitez efface,  
Et te guerit de toute infirmité :  
    Luy, qui rachete & retire ta vie  
D'entre les dents de mort pleine d'envie :  
    T'environnant de sa benignité :  
Luy, qui de biens, à.souhait & largesse,  
    Emplit ta bouche : en faisant ta jeunesse  
Renouveler comme à l'Aigle royal.  
    C'est le Seigneur, qui tousjours se recorde  
Rendre le droit, par sa misericorde,  
Aux oppressez, tant est Juge loyal.  
A Moyse, de peur qu'on ne forvoye,  
    Manifester voulut la droite voye,

Et aux enfans d'Israël ses hauts faits.

C'est le Seigneur enclin à pitié douce,  
Prompt à mercy, & qui tard se courrouce :  
C'est en bonté le parfait des parfaits.

Il est bien vray, quand par nostre inconstance  
Nous l'offençons, qu'il nous menace & tance :  
Mais point ne tient son cueur incessamment.

Selon nos maux point ne nous fait : mais certes  
Il est si doux, que selon nos desertes,  
Ne nous veult pas rendre le chastiment.

Car à chacun qui craint luy faire faute,  
La bonté sienne il demonstre aussi haute,  
Comme sont hauts sur la terre les Cieux :

Aussi loin qu'est la part Orientale  
De l'Occident, à la distance egale  
Loin de nous met tous nos faits vicieux.

Comme aux enfans est piteux un bon pere,  
Ainsi pour vray, à qui luy obtempere,  
Le Seigneur est de douce affection :

Car il congnoit de quoy sont faits les hommes :  
Il sçait tresbien, hélas, que nous ne sommes  
Rien, sinon poudre & putrefaction.

A herbe & foin semblent les jours de l'homme :  
Pour quelque temps il florit, ainsi comme  
La fleur des champs, qui nutriment reçoit :

Puis en sentant d'un froid vent la venuë,  
Tourne à neant, tant que plus n'est congneuë  
Du lieu auquel n'aguères florissoit.

Mais la mercy de Dieu est eternelle  
A qui le craint : & trouveront en elle  
Les fils des fils justice & grand' bonté.

J'enten ceux là, qui son contract observent,  
Et qui sa Loy en memoire reservent,

Pour accomplir sa sainte volonté.  
 Dieu l'a bafté, fans qu'il branle, n'empire,  
 Son throne aux Cieux : & deffous fon Empire  
 Tous autres font, & fousmis, & ployez.

Or louëz Dieu, Anges de vertu grande,  
 Anges de luy, qui tout ce qu'il commande  
 Faites fi toft que parler vous l'oyez.

Beniffez Dieu tout fon bel exercite,  
 Ministres fiens, qui de fon vueil licite  
 Executer ne fustes onc oyseux.

Tous fes hauts faits en chacun sien royaume,  
 Beniffez Dieu : & pour clorre mon Pfeaume,  
 Louë l'auffi mon ame aveques eux.

---

## PSEAUME CIV

Benedic anima mea Domino, Domine Deus.

### ARGUMENT

*C'est un Cantique beau par excellence, auquel David celebre & glorifie Dieu, de la creation et gracieux gouvernement de toutes choses.*

PROPRE A CONNOITRE AMPLEMENT LA PUISSANCE  
 DE DIEU

Sus, fus, mon ame, il te faut dire bien  
 De l'Eternel. O mon vray Dieu, combien  
 Ta grandeur est excellente & notoire !  
 Tu es vestu de splendeur & de gloire :

Tu es veſtu de ſplendeur proprement,  
Ne plus ne moins que d'un accouſtrement :  
Pour pavillon, qui d'un tel Roy ſoit digne,  
Tu tends le Ciel, ainſi qu'une courtine.  
Lambruiſſé d'eaux eſt ton Palais vouſté,  
En lieu de Char ſur la Nuë es porté :  
Et les forts Vents, qui parmy l'air ſouſpirent,  
Ton Chariot, avec leurs ailles, tirent.  
Des Vents auſſi, diligens & legers,  
Fais tes Heraux, Poſtes, & Meſſagers :  
Et foudre, & feu, fort prompts à ton ſervice,  
Sont les Sergens de ta haute Juſtice.  
Tu as aſſis la Terre rondement  
Par contrepois, ſur ſon vray fondement :  
Si qu'à jamais fera ferme en ſon eſtre,  
Sans ſe mouvoir n'à dextre n'à ſeſteſtre.  
Auparavant, de profonde & grand' eau,  
Couverte eſtoit, ainſi que d'un manteau :  
Et les grans eaux faiſoient toutes, à l'heure,  
Deſſus les monts leur arreſt & demeure,  
Mais auſſi toſt que les voulus tancer,  
Bien toſt les feis de partir s'avancer :  
Et à ta voix qu'on oyt tonner en Terre,  
Toutes de peur s'enfuirent à grand' erre.  
Montagnes lors vindrent à ſe dreſſer :  
Pareillement les vaux à s'abbaiſſer,  
En ſe rendans droit à la propre place  
Que tu leurs as eſtably de ta grace.  
Ainſi la Mer bornas par tel compas,  
Que ſon limite elle ne pourra pas  
Outrepaiſſer : & feis ce beau chef d'œuvre,  
Afin que plus la Terre elle ne cœuvre.  
Tu feis deſcendre aux vallées les eaux :

Sortir y feis Fontaines & Ruiffeaux,  
Qui vont coulant, & paffent, & murmurent  
Entre les monts, qui les plaines emmurent.  
Et c'est afin que les bestes des champs  
Puiſſent leur ſoif eſtre là eſtanchans.  
Beuvans à gré toutes de ces breuvages,  
Toutes je dy, juſqu'aux aſnes ſauvages.  
Deſſus & pres de ces ruiſſeaux courans,  
Les oyſelets du Ciel ſont demourans,  
Qui du milieu des Feuilles & des Branches  
Font reſonner leurs voix nettes & franches.  
De tes hauts lieux, par art autre qu'humain,  
Les monts pierreux arroûſes de ta main :  
Si que la Terre eſt toute ſaoule & pleine  
Du fruit venant de ton labour ſans peine.  
Car, ce faiſant, tu fais par monts & vaux  
Germer le foin, pour juments & chevaux,  
L'herbe, à ſervir l'humaine creature,  
Luy produiſant de la Terre paſture :  
Le vin, pour eſtre au cuer joye & confort :  
Le pain auſſi pour l'homme rendre fort :  
Semblablement l'huile, afin qu'il en faiſſe  
Plus reluifante & joyeuſe ſa face.  
Tes arbres verts prennent accroiſſement :  
O Seigneur Dieu, les Cedres meſmement  
Du mont Liban, que ta bonté ſupreme  
Sans artifice, ha plantez elle meſme.  
Là ſont leurs nids (car il te plaiſt ainſi)  
Les Paſſereaux, & les Paſſes auſſi :  
De l'autre part, ſur hauts ſapins beſongne,  
Et y baiſtit ſa maiſon la Cigogne.  
Par ta bonté, les monts droits & hautains,  
Sont le refuge aux Chevres, & aux Dains :

Et aux Connils, & Lievres qui vont vilte,  
Les rochers creux font ordonnez pour giste.  
Que diray plus ? la claire Lune feis,  
Pour nous marquer les moys & jours prefix :  
Et le Soleil, dès qu'il leve & esclaire,  
De son coucher ha congnoissance claire.  
Après en l'Air les tenebres espars :  
Et lors se fait la nuit de toutes pars,  
Durant laquelle aux champs fort toute beste  
Hors des Forests, pour se jetter enqueste.  
Les Lyonceaux mesmes lors sont yssans  
Hors de leurs creux, bruyans & rugissans  
Après la proye, afin d'avoir pasture  
De toy, Seigneur, qui sçais leur nourriture.  
Puis aussi tost que le Soleil fait jour,  
A grans troupeaux revont en leur sejour :  
Là où tous quoyz se veautrent & reposent,  
Et en partir tout le long du jour n'osent.  
Adonques fort l'homme, sans nul danger,  
S'en va tout droit à son œuvre renger,  
Et au labeur, soit de champ, soit de pré,  
Soit de jardins, jusques à la vesprée.  
O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers  
Sont merveilleux par le monde univers !  
O que tu as tout fait par grand' sagesse !  
Brief la Terre est pleine de ta largesse.  
Quant à la grande & spacieuse Mer,  
On ne sauroit, ne nombrer, ne nommer  
Les animaux qui vont nageant illeques,  
Moyens, petis, & de bien grans aveques.  
En ceste Mer Navires vont errant :  
Puis la Baleine, horrible monstre & grand,  
Y as formé, qui bien à l'aïse y nouë,

Et à son gré par les ondes se jouë.  
Tous animaux à toy vont à recours,  
Les yeux au Ciel : afin que le secours  
De ta bonté à repaître leur donne,  
Quand le besoin, & le temps s'y adonne.  
Incontinent que tu leur fais ce bien  
De le donner, ilz le prennent tresbien :  
Ta large main n'est pas pluſtoſt ouverte,  
Que de tous biens planté leur eſt offerte.  
Dès que ta face & tes yeux ſont tourneſ  
Arriere d'eux, ilz ſont tous eſtonnez :  
Si leur eſprit tu retires, ilz meurent,  
Et en leur poudre ilz revont, & demeurent.  
Si ton eſprit derechef tu transmets,  
En telle vie adonques les remets,  
Que paravant : & de beſtes nouvelles,  
En un moment, la Terre renouvelles.  
Or ſoit tousjours regnant & floriffant  
La majeſté du Seigneur tout puisſant :  
Plaife au Seigneur prendre reſjoüiſſance  
Aux œuvres faits par ſa haute puisſance.  
Le Seigneur dy, qui fait horriblement  
Terre trembler, d'un regard ſeulement :  
Voire qui fait, tant peu les ſache atteindre,  
Les plus hauts monts, d'ahan, ſuer & craindre.  
Quant eſt à moy, tant que vivant ſeray,  
Au Seigneur Dieu chanter ne ceſſeray :  
A mon vray Dieu plein de magnificence  
Pſeaumes ſeray, tant que j'auray eſſence.  
Si le ſupply qu'en propos & en ſon,  
Luy ſoit plaiſante & douce ma chanſon :  
S'ainſi advient, retirez vous Triſteſſe,  
Car en Dieu ſeul m'eſjoüiray ſans ceſſe.



De Terre foient infidelles exclus,  
Et les pervers, si bien qu'il n'en foit plus.  
Sus, fus (mon cueur), Dieu où tout bien abonde  
Te faut louer : louez le tout le monde.

## PSEAUME CVII.

Confitemini Domino, quoniam bonus.

### ARGUMENT

*Le Psalmiste dit, que toutes afflictions viennent, & s'en vont, par volonté divine. Et allegue sur ce, les périls & calamitez des errans aux desers, des prisonniers, des malades, & des agitez sur la mer, la requeste qu'ils font à Dieu, comment ils l'obtiennent, comment ils en rendent graces, & comment Dieu tient toutes choses en sa main, & les change comme il luy plaist.*

DONNEZ au Seigneur gloire,  
Il est doux & clement  
Et sa bonté notoire  
Dure eternellement.  
Ceux qu'il ha rachetez,  
Qu'ilz chantent sa hauteffe :  
Et ceux qu'il ha jettez  
Hors de la main d'oppreffe :  
Les ramassant ensemble  
D'Orient, d'Occident,  
De l'Aquilon qui tremble,  
Et du Midy ardent.  
Si d'aventure errans  
Par les deserts se treuvent,

Demourance querans,  
Et que trouver n'en peuvent:  
Et si l'aspre famine,  
Et la soif fans liqueur,  
Les travaille, & leur mine  
Et le corps & le cuer :  
Pourveu qu'à tel besoin  
Crians, à Dieu lamentent,  
Subit il les met loin  
Des maux qui les tourmentent.  
Et droit chemin passable  
Leur montre & fait tenir,  
Pour en ville habitable  
Les faire parvenir.  
Lors de Dieu vont chantant  
Les bontez nompareilles,  
Çà & là racomptant  
Aux hommes ses merveilles,  
D'avoir l'ame assouvie,  
Qui de soif languissoit,  
Saoulant de bien la vie,  
Qui de faim perissoit.  
Ceux qui sont resserrez  
En tenebres mortelles,  
Enchainez, enferrez,  
Et souffrans peines telles,  
Pour avoir la parolle  
De Dieu mite à despris,  
Et tenu pour frivole  
Son conseil de haut pris.  
Quand par tourments leurs cueurs  
Humiliez demeurent,  
Abbatus de langueurs,

Sans que nulz les sequeurent,  
Pourveu qu'à Dieu s'adressent,  
L'appellans au besoin,  
Tous les maux qui les pressent  
Il les renvoye au loin.  
Des prisons les met hors  
Mortelles & obscures,  
Rompant leurs liens forts,  
Cordes & chaines dures.  
Les bontez numpareilles  
De Dieu, lors vont chantant  
Çà & là ses merveilles  
Aux hommes racomptant :  
D'avoir jusqu'aux courreaux  
Brisé d'airain les portes,  
Et de fer les barreaux  
Rompu de ses mains fortes.  
Les fols qui les supplices  
Sentent de leurs pechez,  
Et qui font par leurs vices  
Malades, affechez,  
Dont le cueur, tout repas  
Et viande abomine,  
Et qui font pres du pas  
De la mort, qui les mine,  
Pourveu qu'à Dieu s'adressent,  
L'appellans au besoin,  
Tous les maux qui les pressent  
Il les renvoye au loin.  
D'un seul mot qu'il transmet  
Leur donne santé telle,  
Que du tout hors les met  
De ruine mortelle.

Les bontez nompareilles  
De Dieu lors vont chantant,  
Çà & là ses merveilles  
Aux hommes racomptant.  
A Dieu d'ardant desir  
Louange sacrifient :  
Et avec grand plaisir  
Ses œuvres magnifient.  
Ceux qui dedans galées  
Deffus la Mer s'en vont,  
Et en grans eaux fallées  
Mainte traffique font,  
Ceux-là voyent de Dieu  
Les œuvres merveilleuses,  
Sur le profond milieu  
Des vagues perilleuses.  
Le vent s'il luy commande,  
Souffle tempestueux :  
Et s'enfle en la Mer grande  
Le flot impetueux.  
Lors montent au Ciel haut,  
Puis aux gouffres descendent :  
Et, d'effroy, peu s'en faut  
Que les ames ne rendent.  
Chancellent en yvrongne,  
Troublez du branlement,  
Tout leur sens les eslongne,  
Perdent l'entendement.  
Mais si à tel besoin  
Criants, à Dieu lamentent,  
Subit il les met loin  
Des maux qui les tourmentent :  
Fait au vent de tempeste

Sa fureur rabaisser :  
Fait que la Mer s'arreste,  
Et ses ondes cesser.  
L'orage retiré,  
Chacun joye demeine,  
Et au port desiré  
Le Seigneur Dieu les meine.  
Les bontez nompareilles  
De Dieu, lors vont chantant,  
Çà & là ses merveilles  
Aux hommes racomptant.  
Parmy le Peuple bas  
Le surhaussent en gloire,  
Et ne les taissent pas  
Des grans au confistoire.  
Luy, qui les eaux profondes  
En desert convertit,  
Et les sources des ondes  
Assèche & divertit :  
Luy, qui steriles fait  
Terres grasses & belles,  
Et tout pour le forfait  
Des habitans d'icelles :  
Qui deserts d'humeur vuides  
Convertit en grans eaux,  
Et lieux secs & arides,  
En sources & ruisseaux :  
Et qui là fait venir  
Ceux qui de faim languissent,  
Lesquels, pour s'y tenir,  
Des villes y bastissent :  
Y semer champs se peinent,  
Et vignes y planter,

Qui tous les ans amèinent  
Fruict, pour les sustenter.  
Là, les fortune en biens,  
Les croist, les continuë,  
Et leur bestail en riens  
Il ne leur diminuë.  
Puis descroissent de nombre,  
Viennent à rareté,  
Par maux & par encombre,  
Et par sterilité.  
Riches, nobles, & grans,  
Mesprifez il renvoye,  
Par desers lieux errans,  
Où n'ha chemin ne voye.  
Et esleve & delivre  
Le povre hors d'ennuy,  
Et force gens fait vivre,  
Comme un troupeau sous luy.  
Ce voyant ont aux cueurs  
Les justes joye enclose :  
Et de Dieu les moqueurs  
S'en vont la bouche close.  
Qui ha sens & prudence  
Garde à cecy prendra,  
Lors, la grande clemence  
Du Seigneur entendra.



## PSEAUME CX

Dixit Dominus Domino meo.

## ARGUMENT

*Il chante le regne de Jesus Christ, lequel commença en Sion, & de là parvint jusques aux fins de la Terre : & continuera jusques à ce que Jesus Christ soit adoré universellement, & que de ses ennemis il ait fait son marche-pied.*

L'OMNIPOTENT à mon Seigneur & maître  
A dit ce mot : A ma dextre te siedz,  
Tant que j'auray renverlé & fait estre  
Tes ennemis le scabeau de tes pieds.  
Le sceptre fort de ton puissant Empire  
Enfin fera loin de Sion transmis  
Par l'Eternel, lequel te viendra dire,  
Regne au milieu de tous tes ennemis.  
De son bon gré ta gent bien disposée  
Au jour tressaint de ton sacre courra :  
Et aussi dru qu'au matin chet rosée,  
Naître en tes fils ta jeunesse on verra,  
Car l'Eternel, sans muer de courage,  
Ha de toy seul dit, & juré avec :  
Grand Prestre & Roy tu seras en tout aage,  
Ensuivant l'ordre au bon Melchisedec.  
A ton bras droit Dieu ton Seigneur & Pere  
T'assistera aux belliqueux arrois,  
Là où, pour toy, au jour de sa colère  
Rompra la teste à Princes & à Roys.  
Sur les Gentilz exercera Justice,

Remplira tout de corps morts envahis :  
 Et frappera, pour le dernier supplice,  
 Le chef regnant sur beaucoup de païs.  
 Puis en passant au milieu de la plaine,  
 Des grans ruisseaux de sang s'abreuvera.  
 Par ce moyen, ayant victoire pleine,  
 La teste haut, tout joyeux, levera.

## PSEAUME CXIII

Laudate pueri Dominum.

### ARGUMENT

*Il invite à louer Dieu, de ce qu'il regarde, gouverne & muë toutes choses selon sa prudence, tousjours esperant les humbles, & reſtaillant les miſérables.*

**E**NFANS, qui le Seigneur servez  
 Louez le, & son Nom eſlevez,  
 Louez son nom & ſa hauteſſe :  
 Soit preſché, ſoit fait ſolennel  
 Le Nom du Seigneur eternal,  
 Par tout en ce temps, & ſans ceſſe.  
 D'Orient juſqu'en Occident  
 Doibt eſtre le loſ evident  
 Du Seigneur & ſa renommée.  
 Sur toutes gens le Dieu des Dieux  
 Eſt exalté, & ſur les Cieux,  
 S'eſleve ſa gloire eſtimée.  
 Qui eſt pareil à noſtre Dieu,  
 Lequel fait ſa demeure au lieu



Le plus haut que l'on sauroit querre ?  
Et puis en bas veult dévaller,  
Pour toutes choses speculer,  
Qui se font au Ciel & en Terre ?  
Le povre, sur Terre gisant,  
Il esleve en l'autorifant,  
Et le tire hors de la boue,  
Pour le colloquer aux honneurs  
Des Seigneurs, j'enten des Seigneurs  
Du peuple, que sien il avoüe.  
C'est luy, qui remplit à foison  
De tresbeaux enfans la maison  
De la femme qui est sterile :  
Et lui fait joye recevoir,  
Quand d'impuissance à concevoir  
Se void d'enfans mere fertile.

---

## PSEAUME CXIV

In exitu Israël de Ægypto.

## ARGUMENT

*De la delivrance d'Israël hors d'Egypte. Et succinctement.  
des principaux miracles, que Dieu feit pour cela*

QUAND Israël hors d'Egypte sortit,  
Et la maison de Jacob se partit  
D'entre le peuple estrange,  
Juda fut fait la grand' gloire de Dieu,  
Et Dieu se feit Prince du peuple Hebrieu,  
Prince de grand louange.

La Mer le veit, qui s'enfuît foudain :  
 Et contremont, l'eau du fleuve Jourdain  
 Retourner fut contrainte.  
 Comme moutons montagnes ont failly :  
 Et si en ont les costaux tressailly,  
 Comme aignelets en crainte.  
 Qu'avois-tu Mer, à t'enfuir foudain ?  
 Pourquoy amont, l'eau du fleuve Jourdain  
 Retourner fuz contrainte ?  
 Pourquoi avez monts en moutons failly ?  
 Pourquoi costaux en avez tressailly,  
 Comme aignelets en crainte ?  
 Devant la face au Seigneur, qui tout peult,  
 Devant le Dieu de Jacob, quand il veult,  
 Terre tremble craintive :  
 Je dy le Dieu, le Dieu convertissant  
 La pierre en lac, & le rocher puisant  
 En fontaine d'eau vive.

## PSEAUME CXV

Non nobis Domine, non nobis, sed.

### ARGUMENT

*Il prie Dieu, vouloir, pour sa gloire, si bien traiter son peuple, qu'il congnoisse qu'il est le seul Dieu, & que les idoles des Gentils ne sont rien qu'ouvrage des hommes.*

### CONTRE LES IDOLATRES

NON point à nous, non point à nous, Seigneur,  
 Mais à ton Nom donne gloire & honneur,

Pour ta grand' bonté feure.  
Pourquoy diroient les gens, en se moquant,  
Où est ce Dieu qu'il vont tant invoquant,  
Où est-il à ceste heure ?  
Certainement nostre Dieu tout parfait  
Reside aux Cieux, & de là haut il fait  
Tout ce qu'il veult, en somme.  
Mais ce qu'adore une si male gent,  
Idoles sont, faites d'Or, & d'Argent,  
Ouvrage de main d'homme.  
Bouche elles ont, sans parler ne pouvoir :  
Elles ont yeux, & ne sauroient rien voir :  
C'est une chose morte.  
Oreilles ont, & ne sauroient oïr :  
Elles ont nez & ne sauroient jouïr  
D'odeur douce, ne forte.  
Elles ont mains, ne pouvans rien toucher :  
Elles ont piedz & ne savent marcher :  
Gosier & point ne crient.  
Tels & pareils sont tous ceux qui les font,  
Et ceux lesquels à leur recours s'en vont,  
Et tous ceux qui s'y fient.  
Toy Israël, arrête ton espoir  
Sur le Seigneur, c'est ta force & pouvoir,  
Bouclier & sauvegarde.  
Maison d'Aron, arrête ton espoir  
Sur le Seigneur, c'est ta force & pouvoir,  
Lequel te sauve & garde.  
Qui craignez Dieu, arrêtez vostre espoir  
Sur tel Seigneur, car c'est vostre pouvoir,  
Sous qui l'ennemy tremble.  
Le Seigneur Dieu de nous souvenir ha :  
Plus que jamais Israël benira,

Les filz d'Aaron ensemble.  
A tous qui font de l'offenser craintifs,  
Grans biens ha fait, depuis les plus petits  
Jusqu'à ceux de grand aage.  
Les biens & dons, que pour vous faits il ha,  
Il fera croistre à vous, & à ceux là  
De vostre parentage.  
Car favoris estes, & bien ayez  
Du grand Seigneur, qui les cieux ha formez,  
Et terre confinée.  
Le Seigneur s'est reservé seulement  
Les Cieux pour foy : la terre entierement  
Aux hommes ha donnée.  
O Seigneur Dieu, l'homme par mort transsy  
Ne dit ton los, ne quiconques aussi  
En la fosse devalle :  
Mais nous vivans, par tout où nous irons,  
De bouche & cueur le Seigneur benirons,  
Sans fin, fans intervalle.



## PSEAUME CXVIII

Confitemini Domino, quoniam.

## ARGUMENT

*C'est un Hymne, par lequel David, delivré de tous maux,  
& eslevé Roy sur tout Israël, rendit publiquement graces  
à Dieu, au tabernacle de l'alliance. là où d'un grand  
cœur il magnifia la bonté dont il avoit usé envers luy :  
& là se monstre clèrement figure de Jesus Christ.*

R ENDEZ à Dieu louange & gloire  
Car il est benin & clement :

Qui plus est, sa bonté notoire  
Dure perpetuellement.

Qu'Israël ores se recorde  
De chanter solennellement,  
Que sa grande misericorde  
Dure perpetuellement.

La maison d'Aaron ancienne  
Viennent tout haut presentement  
Confesser que la bonté sienne  
Dure perpetuellement.

Tous ceux qui du Seigneur ont crainte,  
Viennent aussi chanter, comment  
Sa bonté pitoyable & sainte  
Dure perpetuellement.

Ainsi que j'estois en destresse,  
En invoquant sa Majesté,  
Il m'oûit, & de ceste presse  
Me mit au large, à sauveté.

Le Tout puissant, qui m'oûit plaindre,

Mon party tousjours tenir veult :  
Qu'ay-je donc que faire de craindre  
Tout ce que l'homme faire peult ?  
De mon costé il se retire,  
Avec ceux qui me sont amis :  
Ainsi, cela que je desire  
Je verray en mes ennemis.  
Mieux vaut avoir en Dieu fiance,  
Qu'en l'homme, qui est moins que riens :  
Mieux vaut avoir en Dieu fiance,  
Qu'aux Princes, & grans terriens.  
Beaucoup de gens, c'est chose feure,  
M'assiegerent de tous costez :  
Au Nom de Dieu, ce dy-je à l'heure,  
Ils feront par moy reboutez.  
Ils m'avoient enclos par grand' ire,  
Enclos m'avoient, tous mutinez :  
Au Nom de Dieu, ce vins-je à dire,  
Ils feront par moy ruinez.  
Ils m'avoient enclos, comme abeilles,  
Et furent, les fols & hautains,  
Au Nom du grand Dieu des merveilles,  
Comme feu d'espines esteints.  
Tu as, importun adverfaire,  
Rudement contre moy couru,  
Pour du tout trebucher me faire, \*  
Mais l'Eternel m'ha secouru.  
Le Tout puissant, c'est ma puissance,  
C'est l'argument, c'est le discours  
De mes vers pleins d'esjouissance :  
C'est de luy que j'ay eu secours.  
Aux maisons de mon peuple julte  
On n'oyt rien que joye & confort :

On chante, on dit, le bras robuste  
Du Seigneur, ha fait grand effort.  
De l'Eternel la main adextre,  
S'est élevée à ceste fois :  
Dieu ha fait vertu par sa dextre,  
Telle est du bon peuple la voix.  
Arriere ennemis & envie,  
Car la mort point ne sentiray :  
Ainçois demoureray en vie,  
Et les faits du Seigneur diray.  
Chastie m'ha, je le confesse,  
Chastie m'ha, puny, batu,  
Mais point n'ha voulu sa hauteffe,  
Que par mort je fusse abatu.  
Ouvres moy les grans portes belles  
Du saint Temple aux justes voué,  
Afin que j'entre par icelles,  
Et que Dieu soit par moy loué.  
Ces grandes portes somptueuses,  
Sont les portes du Seigneur Dieu :  
Les justes gens & vertueuses  
Peuvent passer tout au milieu.  
Là diray ta gloire supreme,  
Là par moy feras célébré :  
Car en adversité extreme  
Exaucé m'as & delivré.  
La pierre par ceux regettée,  
Qui du bastiment ont le soin,  
Ha esté assise & plantée  
Au plus haut du principal coin.  
Cela, c'est une œuvre celeste  
Faite, pour vray, du Dieu des Dieux,  
Et un miracle manifeste,

Lequel se presente à nos yeux.  
La voicy, l'heureuse journée,  
Que Dieu ha faite à plein desir :  
Par nous foyt joye demenée,  
Et prenons en elle plaisir.  
Or te prions, Dieu nostre Pere,  
En ta garde à ce coup nous tien :  
Et en fortune si prospere  
Dorenavant nous entretien.  
Beneit soit, qui au Nom trefdigne  
Du Seigneur est venu icy :  
O vous de la maison divine,  
Nous vous benissons tous aussi.  
Dieu est puissant, doux & propice,  
Et nous donra lumiere à gré :  
Liez le Bœuf du sacrifice  
Aux cornes de l'Autel sacré.  
Tu es le seul Dieu, que j'honore,  
Aussi sans fin te chanteray :  
Tu es le seul Dieu, que j'adore,  
Aussi sans fin t'exalteray.  
Rendez à Dieu louange & gloire,  
Car il est benin & clement :  
Qui plus est, sa bonté notoire  
Dure perpetuellement.





## PSEAUME CXXVII

Beati omnes, qui timent Dominum.

## ARGUMENT

*Il dit, que ceux qui vrayment craignent & ayment Dieu.  
font heureux, soit en public, soit en privé.*

B IENHEUREUX est quiconques  
Sert à Dieu volontiers,  
Et ne se lassa onques  
De fuyvre les sentiers.  
Du labeur que fais faire  
Vivras commodement,  
Et ira ton affaire  
Bien & heureusement.  
Quant à l'heur de ta ligne,  
La femme en ta maison  
Sera, comme une vigne,  
Portant fruict à foison :  
Et autour de ta table  
Seront tes enfants beaux,  
Comme un reng delectable  
D'oliviers tous nouveaux.  
Ce font les benefices  
Dont fera jouissant  
Celuy qui fuyant vices,  
Craindra le Tout puissant.  
De Sion Dieu sublime  
Te fera tant de bien,

De voir Hierosolyme,  
En tes jours aller bien.  
Et verras de ta race  
Double postérité :  
Et sur Israël grace,  
Paix & félicité.

---

## PSEAUME CXXX

De profundis clamavi ad te Domine.

### ARGUMENT

*Affectueuse priere de celui qui par son peché ha beaucoup d'adversitez : & toutesfois, par esperance ferme, se promet obtenir de Dieu remission de ses pechez, & delivrance de ses maux.*

PROPRE POUR CEUX QUI FONT PENITENCE

Du fons de ma pensée,  
Au fons de tous ennuis,  
A toy s'est adressée  
Ma clameur, jours & nuicts.  
Enten ma voix plaintive,  
Seigneur, il est saison,  
Ton oreille ententive  
Soit à mon oraison.  
Si ta rigueur expresse  
En nos pechez tu tiens,  
Seigneur, Seigneur, qui est-ce  
Qui demourra des tiens ?

Or n'es-tu point severe,  
Mais propice à mercy :  
C'est pourquoy on revere  
Toy & ta Loy aussi.  
En Dieu je me console,  
Mon ame s'y attend,  
En sa ferme parole  
Tout mon espoir s'estend.  
Mon ame à Dieu regarde  
Matin, & sans sejour,  
Plus matin que la garde  
Assise au point du jour.  
Qu'Israël en Dieu fonde  
Hardiment son appuy :  
Car en Dieu grace abonde,  
Et secours est en luy.  
C'est celuy qui sans doute  
Israël jettera  
Hors d'iniquité toute,  
Et le rachetera.



## PSEAUME CXXXVII

Super flumina Babylonis.

## ARGUMENT

*C'est le cantique des Prestres, Levites, & chantres sacrez  
de Hierusalem, captifs en Babylone.*

PROPRE POUR LES CHRESTIENS PRISONNIERS  
EN TURQUIE

ESTANS assis aux rives aquatiques  
De Babylon, plorions melancoliques,  
Nous souvenant du pais de Sion :  
Et au milieu de l'habitation,  
Où de regret tant de pleurs espendismes,  
Au faules vers nos harpes espendismes.  
Lors, ceux qui là captifs nous emmenerent,  
De les sonner fort nous importunerent,  
Et de Sion les chansons reciter :  
Las, dismes nous, qui pourroit inciter  
Nos tristes cueurs à chanter la louange,  
De nostre Dieu, en une Terre estrange?  
Or, toutesfois, puisse oublier ma dextre  
L'art de harper, avant qu'on te voye estre  
Hierusalem, hors de mon souvenir :  
Ma langue puisse à mon palais tenir  
Si je t'oublie, & si jamais ay joye :  
Tant que premier ta delivrance j'oye.  
Mais donc, Seigneur, en ta memoire imprime  
Les fils d'Edom, qui sur Hierosolyme  
Cryoient, au jour que l'on la destruisoit :

Souviennetoy que chacun d'eux disoit,  
A fac, à fac, qu'elle soit embrasée  
Et jusqu'au pied des fondemens rasée.  
Aussi feras, Babylon, mise en cendre :  
Et tresheureux, qui te sçaura bien rendre  
Le mal, dont trop de pres nous vient toucher.  
Heureux celuy qui viendra arracher  
Les tiens enfans d'entre tes mains impures,  
Pour les troïsser contre les pierres dures.

---

## PSEAUME CXXXVIII

Confitebor tibi Domine in toto corde.

### ARGUMENT

*Il celebre la bonté de Dieu, qui l'avoit retiré de tous perils,  
& heureusement eslevé en dignité Royale. Puis chante;  
qu'il en rendra graces à Dieu, & que mesmes tous autres  
Rois luy en donneront louange : se promet aussi qu'à  
l'advenir le secours de Dieu ne luy faudra point.*

**I**L faut que de tous mes esprits  
Ton los & pris  
J'exalte & prise :  
Devant les grans me presenter,  
Pour te chanter,  
J'ay fait emprise.  
Et ton saint Temple adoreray,  
Celebreray  
Ta renommée,  
Pour l'amour de ta grand' bonté :

Et feauté  
Tant eſtimée.  
Car tu as fait ton Nom moult grand,  
En te monſtrant  
Vray en parolles :  
Dès que je crie, tu m'entens :  
Quand il eſt temps  
Mon cueur conſoles.  
Dont les Roys de chacun païs  
Moult eſbahis  
T'ont loué, Sire,  
Après qu'ils ont congnu, que c'eſt  
Un vray arreſt  
Que de ton dire.  
Et de Dieu, ainſi que je fais,  
Chantent les faits,  
A ſa memoire,  
Confeſſans que du Tout puisſant  
Reſplendiſſant  
Grande eſt la gloire :  
De voir ſi bas tout ce qu'il faut,  
De ſon plus haut  
Throne celeſte :  
Et de ce qu'eſtant ſi lointain,  
Grand et hautain  
Se manifeſte.  
Si au milieu d'adverſité  
Suis agité,  
Vif me preſerves :  
Sur mes ennemis inhumains  
Jettes les mains,  
Et me conſerves.  
Et parferas mon cas tout ſeur,

Car ta douceur  
Jamais n'abailles :  
Ce qu'une fois as commencé,  
Et avancé,  
Tu ne delailles.

---

## PSEAUME CXLIII

Domine exaudi orationem meam : auribus percipe.

## ARGUMENT

*C'est la priere qu'il fait, quand par crainte de Saul il se  
cacha en une fosse, où il s'attendoit d'estre pris : dont il  
estoit en grand' angoisse.*

PROPRE A CEUX QUI SONT PRISONNIERS POUR LA FOY.

SEigneur Dieu, oy l'oraison mienne :  
Jusqu'à tes oreilles parvienne  
Mon humble supplication :  
Selon la vraye mercy tienne  
Responds moy en affliction.

Avec ton serviteur n'estrive,  
Et en plein jugement n'arrive,  
Pour ses offenses luy prouver,  
Car, devant toy, homme qui vive  
Juste ne se pourra trouver.

Las, mon ennemy m'ha fait guerre,  
Ha prosterne ma vie en terre,  
Encor ne luy est pas assez :  
En obscure fosse m'enterre,

Comme ceux qui sont trespassez,  
Dont mon ame, ainsi empressée,  
De douleur se trouve oppressée,  
Cuidant que m'as abandonné :  
J'en sens, dedans moy, ma pensée  
Troublée, & mon cueur estonné.  
En ceste fosse obscure & noire,  
Des jours passez j'ay eu memoire :  
Là j'ay tes œuvres meditez :  
Et, pour confort consolatoire,  
Les faits de tes mains recitez.  
Là dedans à toy je souspire.  
A toy je tends mes mains, ô Sire,  
Et mon ame, en sa grand' clameur,  
Ha soif de toy, & te désire,  
Comme seche terre l'humour.  
Haste toy, fois moy secourable :  
L'esprit me faut : de moy damnable  
Ne cache ton visage beau :  
Autrement, je m'en vois semblable  
A ceux qu'on devalle au tombeau.  
Fay moy donc ouïr de bonne heure  
Ta grace, car en toy m'asseure :  
Et du chemin que tenir doy,  
Donne m'en congnoissance seure :  
Car j'ay levé mon cueur à toy.  
O Seigneur Dieu, mon esperance,  
Donne moy pleine délivrance  
De mes poursuivans ennemis :  
Puis que chez toy, pour assurance,  
Je me suis à refuge mis.  
Enseigne moy comme il faut faire  
Pour bien ta volonté parfaire,



Car tu es mon vray Dieu entier :  
Fay que ton Esprit debonnaire  
Me guide & mene au droit sentier.  
O Seigneur, en qui je me fie,  
Restaure moy & vivifie,  
Par ton Nom craint & redoubté :  
Retire de langueur ma vie,  
Pour monstrier ta juste bonté.  
Tous les ennemis qui m'affaillent,  
Fay par ta mercy, qu'ils deffaillent :  
Et rends confondus & destruits  
Tous ceux qui ma vie travaillent,  
Car ton humble serviteur fuis.

---

LE  
CANTIQUE DE SIMÉON

Nunc dimittis servum tuum Domine.

*Luc, 2.*

O R lailles, Createur,  
En paix ton serviteur  
Ensuivant ta promesse :  
Puis que mes yeux ont eu  
Ce credit, d'avoir veu,  
De ton Salut l'adresse :  
Salut mis au devant  
De tout peuple vivant,  
Pour l'oûir & le croire :

Reffource des petits  
Lumiere des Gentils  
Et d'Israël la gloire.

CE QUI EST AJOUTÉ DE NOUVEAU :

*Le Psaume XXXIII & le Psaume XLI, traduit par Cle. Maître Lyonnois. Plus le Pseaume LXII, traduit par Estienne Pasquier. Et le Cantique de Moyse traduit par B. de Periers.*

---

## PSEAUME XXXIII

Benedicam Domino, in omni tempore.

### ARGUMENT

*David estant eschappé par la grace de Dieu du grand danger de mort, où il avoit esté entre les mains d'Achis, Roy de Gad, lors qu'il changea d'habit feignant d'estre fol, rend graces au Seigneur, & exhorte tous hommes à mettre leur esperance en luy & le servir de tout leur cuer.*

EN tout temps l'excellence  
Du Seigneur chanteray  
Et sa magnificence  
Par tout exalteray,  
Ma bouche sans cesser  
Son loz veut annoncer.  
L'homme doux & paisible  
Qui entendra cecy,  
D'une joye indicible  
Le louëra aussi,

La mienne ame en tout lieu,  
Aura gloire en son Dieu.

Chacun donc m'accompagne  
A son nom sublimer,  
Et que rien on espargne  
Pour au cueur l'imprimer,  
Afin qu'il soit congneu,  
Et seul Seigneur tenu.

Et à ce qu'on congnoisse  
Qu'il est doux & clement.  
Moy estant en angoisse  
L'invoquay humblement :  
Soudain fa grand' bonté  
Me meit en liberté.

Si aucun donc desire  
A estre illuminé,  
Qu'il s'adresse & retire,  
Au but déterminé.  
Et jamais par refus  
Ne se verra confus.

Quiconques en tristesse  
Se treuve languissant,  
Qu'il invoque sans cesse  
Le Seigneur tout puissant.  
Car son cueur affligé  
En fera soulagé.

L'ange de Dieu supreme  
Le sien rempart fera,  
Et au danger extreme  
Point ne le laissera.  
Qui craint le Dieu treshaut  
De secours n'ha deffaut.

Or goustez un peu quelle

Est la sienne douceur,  
Et sachez qu'en icelle  
Vostre espoir est tresseur.  
O bienheureux celui  
Qui en fait son appuy !

O compagnie heureuse  
De ses saintz à bon droit,  
D'une crainte amoureuse  
Servez le en tout endroit,  
Necessité n'y mort,  
Souz son aile ne mord.

Les riches de ce monde  
On veoit bien desnuer,  
Mais qui en luy se fonde  
Ne peut diminuer.  
Ains tousjours hausera  
Tant que le bien fera.

O enfans, si personne  
D'entre vous veut sçavoir,  
Comment c'est qu'il ordonne  
De craindre son pouvoir,  
Vienne à moy sans douter  
Pour me bien escouter.

Qui veut longuement vivre  
En repos gracieux,  
Qu'il se garde d'ensuivre  
Propos malicieux,  
De luy ne forte point  
De fraude un tout seul point :

Qu'il laisse le damnable  
Chemin d'iniquité  
Et suive l'amyable  
Sentier de Charité,

S'eforçant d'amasser  
La paix & l'embrasser.

L'œil de Dieu qui regarde  
Tout ce monde univers  
Fera fongneuse garde  
Des bons au temps divers,  
Et en toute faison  
Orra leur oraison.

Mais c'est bien le contraire  
Des malings obstinez,  
Car pour tous les deffaire  
Ses yeux font indignez :  
De leur race & renom,  
Il estaindra le nom.

La priere opportune  
De juste, il entendra,  
Et en son infortune  
Sa main douce estendra,  
Pour l'oïler des ennuis  
Qu'il souffre jours & nuitz.

Car jamais il n'elongne  
Ceux qui de cueur soumis,  
Et eux & leur besongne  
En luy seul ont remis.  
Ains tousjours les maintient  
Et en seurté les tient.

Des maux sans aucun nombre  
Les justes souffriront,  
Mais pour dueil ny encombre  
Point ils ne periront :  
Car Dieu qui en ha soing,  
Ne les laisse au besoing.

De tous leurs os le moindre

Ne fera point brisé,  
 Et si mort les vient poindre  
 Son dard est méprisé :  
 Car sa force ne peut  
 Sinon ce que Dieu veut.

Or est horrible & vaine  
 La fin des mal vivans  
 Et de ceux qui par haine  
 Les bons font poursuivans,  
 Et leur cueur endurcy  
 N'aura bien ne mercy.

Parquoy donc Dieu preserve  
 Tous les serviteurs siens,  
 Et en fin leur reserve  
 De tressouverains biens :  
 Et qui en luy s'attend  
 Se trouvera content.

## PSEAUME XLI

Quemadmodum desiderat cervus.

### ARGUMENT

*Les enfans de Korath qui congnoissoient le vouloir de David, firent ce Pseaume lors que David avoit esté dechasse de son Royaume par Absalon son filz, auquel il se plainct d'estre privé de la compagnie des Saintz, & demande d'estre restitué en son entier.*

COMME le Cerf longuement pourchassé  
 Quelque ruisseau desire pour retraite,

Ainsi pour vray le mien esprit laissé,  
Aller à toy (O Seigneur Dieu) fouhaitte,  
Aussi mon ame ha esté alterée  
De la vive eau, qui est toy, Dieu puissant :  
Las quand viendra celle heure bienheuree  
Que te verray au Ciel resplendissant?

De mes doux yeux les larmes douloureuses  
En lieu de pain m'ont servi nuict & jour.  
Quand des mocqueurs les langues outrageuses  
Me demandoient : Ou fait ton dieu séjour?

Me souvenant de cecy j'ay prins cueur,  
Dont passeray parmy le tabernacle,  
Et puis de là, iray comme vainqueur  
La haut où est ton tressainct tabernacle.

Lors en beau chant de louange condigne,  
Exalteray ton nom incessamment,  
Et confessant ta majesté divine  
Dont mes espritz prendront nourrissement.

Pourquoy mon ame es tu donc ainsi triste  
Si tu congnois un tel bien advenir?  
Ton dueil en moy la raison tant contriste  
Qu'à peine puis de Dieu me souvenir,  
Espere en Dieu salut seur & certain,  
Car apres mort encor en ma chair mesme  
Confesseray le sien empire hautain,  
Et de mes yeux verray son loz supresme.

Mon ame en foy respond qu'elle est troublée  
De ses desirs, pourquoy me souviendra  
Du mont Hermon, aussi de l'assemblée :  
Des eaux Jourdain jusques le temps viendra.

Que l'haute de ces caracteres  
Que l'on verra en ton corps haut pendu  
De ta pitié l'abisme des miseres

Appellera l'abîme confondu.

Las, tes ruisseaux & gros fleuves puissans,  
Petis travaux, & peine sans mesure,  
En leur fureur terrible fremissans  
Ont tous passé sur moy ta creature.

Le jour, Dieu veut que sa miséricorde  
Lon reconnoisse, & qu'on luy soit servant,  
Et que la nuit nostre langue s'accorde  
Mettre à son loz cantiques en avant.

Doncques il faut Eternel & vray Juge,  
Que devant toy face mon oraison,  
Disant, O Dieu, tu es mon seul refuge,  
Que je t'honore, hélas ! c'est bien raison.

Mais pourquoy donc m'has tu mis en oubli,  
Dont en ce point travaillé je chemine,  
Quand l'adversaire en tout mal accompli  
Fait son effort afin qu'il me domine ?  
Quand à telz gens je ne puis résister,  
Et que mes os dessous le faix se ployent,  
Leur grand orgueil ne se veut résister,  
Ains contre moy leurs reproches employent.

Et me disant tousjours par moquerie,  
Où est ton Dieu, en qui tu as espoir ?  
Certainement ou sa force est perie,  
Ou de t'aider il n'a aucun vouloir.

C'est pour cela que mon ame est troublée,  
Et qui me rend ainsi triste & dolent.  
Voire & pourquoy ma peine est redoublée,  
Et mon esprit assoupy, foible & lent.

Mais, O mon ame en toute affliction  
Espere en Dieu, & te tiens assurée  
Que luy feray encor confession,  
Qui à jamais aura ferme durée.



## PSEAUME LXII

Nonne Deo subjecta erit anima mea?

## ARGUMENT

*David delivré de la main de ses ennemis par la grace de Dieu, luy en rend graces, & exhorte par son exemple, tous peuples, d'oster leur esperance des hommes & la mettre en Dieu, lequel seul peut sauver.*

N'EST-CE raison que mon ame regarde  
Au seul Seigneur, tant que vivant seray?

C'est mon rocher & seure sauvegarde  
Dont un faux pas seulement ne feray.

Jusques à quand le mal machinerez  
Contre le saint qui (semble à veoir) succombe?  
O malheureux, ruinez vous ferez  
Comme le mur & la paroy qui tombe.

Vostre conseil rien ne fera que songe  
Envers les faintz, lesquels vous benissez  
De vostre bouche addonnée à mensonge,  
Mais au dedans du cueur les maudissez.

Quant à mon Ame, il faut qu'elle regarde  
Au seul Seigneur : tant que vivant seray,  
C'est mon rocher & seure sauvegarde  
Dont un faux pas seulement ne feray.

C'est luy, c'est luy, qui tout seul est ma gloire  
C'est le rempart dont despend mon pouvoir,  
C'est luy, c'est luy, par qui j'auray victoire,  
Car en luy seul j'ay fondé mon espoir.

Ayez en luy, ô Peuples, esperance  
Et vostre cueur devant luy, deschargez,

Allez à luy en certaine assurance  
Et vous ferez de luy tous soulagez.

L'homme n'est rien, même son excellence  
N'est envers Dieu que pure iniquité :  
Que si lon met l'un & l'autre en balance  
Il haussera plus fort que vanité.  
Ne convoitez les choses de ce monde  
Et ne foulez le prochain d'un seul point :  
Et si richesse en voz coffres abonde,  
Que vostre cueur adonné ny soit point.

Dieu a parlé celle chose certaine,  
Que la puissance est à Dieu tout parfait,  
Et au Seigneur benignité humaine,  
Qui le loyer rendra selon le fait.

*Fin des Pseaumes*





# CANTIQUE DE MOYSE

---

## DEUTERON. XXXII

*Cantique de Moyse, lequel les enfans d'Israël estoient tenuz de sçavoir par cueur & de l'apprendre à leurs enfans, à celle fin qu'il fust en leur bouche en tesmoignage contre eux mesmes, comme il est escript au mesme livre. XXXI<sup>e</sup> chapitre.*

**E**SCOUTEZ Cieux, & prestez audience,  
A tous les motz lesquels je parleray,  
Et au propos que de bouche diray,  
La terre aussi oye, & face silence.  
Comparer puis à pluie ma doctrine,  
Et mon parler à rousée coulant,  
Comme pluie est sur l'herbe distillant,  
Ou tout ainsi que sur verdure fine.

J'invoqueray du Seigneur le nom digne,  
Loz & honneur à nostre Dieu donnez,

Le Roch, duquel œuvres font ordonnez :  
Ses voyes font jugemens fans rapine.

Sans faufeté Dieu feul eft veritable,  
Bon, juſte & droit en maux ſe font polluz,  
Ceux qui ne font de ſes enfans elleuz,  
Genre pervers, race trop deteſtable.  
O peuple fol, mauſage quiers tu eſtre  
Vers ton Seigneur par ce recompenseur ?  
Mais n'eſt-il pas ton Pere, & poſſeſſeur ?  
T'ha-il pas fait, & formé de ſa dextre  
Du temps jadis les ans paſſez remire,  
Et quand par toy interrogué fera  
Ton pere, en brief le te racomptera :  
Et les viellardz t'en ſçauront bien que dire.

Le Souverain lors que comme heritage  
Toutes les gens, & hommes devifa :  
Ainſi les fins des peuples diſpoſa :  
Que d'Iſraël eſt le nombre & partage.

Au Seigneur eſt ſon peuple par chérie  
Et de ſon bien Jacob eſt le cordeau :  
Il l'a trouvé en un deſert fans eau,  
Où eſt horreur ſolitude, & crierie.

Il en ha eu cure perpetue'le,  
Et à l'entour ſeuement l'ha guidé :  
D'entendement l'ha fourny & gardé,  
Comme de l'œil on garde la prunelle.

A la façon que l'Aigle eſtend ſes ailles  
Sur les petis de ſon nid haut pendu :  
Ainſi ha il ſes ailles eſtendu,  
Et l'ha chargé, & porté ſur icelles.

Le Seigneur Dieu ſans autre Dieu eſtrange,  
Si l'ha conduit, pour le faire renger  
Et treshaut lieux, & luy ha fait manger

Des fruitz des champs la moisson & vendange.

Il luy ha fait succer de pierre espaille  
L'huile & miel, & le beurre mollet  
Des vaches pris, & des brebis le lait,  
Et des aigneaux la delicate graisse.

Des gras moutons & boucz eut en viande,  
Avec des dains la graisse & le froment,  
Et le doux jus du raisin largement,  
Dont il beuvoit la boisson plus friande.

Cil qui devoit estre adroit & utile  
S'est engreilé regimbant, or t'es tu  
Delaisant Dieu fait gros, grand & testu,  
De son salut as eu la priere vile.

Provoqué l'ont par estrange service  
Des dieux gentilz, & l'ont fort irrité  
Et à courroux par trop l'ha incité  
De telz meschans l'abominable vice.  
Sacrifié n'ont à Dieu, mais aux diables :  
Aux dieux lesquels ne leur estoient congneuz,  
Aux dieux nouveaux prochainement venuz  
Qui n'ont esté aux peres redoutables :  
Delaisié as celle pierre feconde,  
Dont engendré tu fuz & enobly,  
Or as tu bien mis le Dieu en oubly,  
Qui t'ha formé, duquel tout bien abonde.

Et le Seigneur de ses hautes bastilles,  
Ha le tout veu & bien considéré,  
Et ha esté de ce exasperé,  
Car provoqué l'ont ses filz & ses filles.

Dont dit d'iceux, je cacheray ma face  
Pour veoir qu'elz font leurs actes à venir,  
Genre pervers qu'on ne peut réunir,  
Enfans desquelz la foy tantost se passe.

Provoqué m'ont & incité à ire,  
Par celui la qui n'est de Dieu en rien,  
Par folle gent & peuple qui n'est mien,  
Aussi les veux provoquer & induire.

Mon feu ireux, qui des enfers horribles  
Brusle le fond, empris devorera  
Terre & son fruit, et si embrasera  
Des montz hautains les fondemens terribles.

J'assembleray des maux la grand' cohorte,  
Et employray sur iceux tous mes dardz,  
D'ardeur & faim feront bruslez & ardz,  
Exterminez feront en mainte forte.

Si envoyray des bestes furieuses,  
Les dentz aguz, & le venin minant,  
Des animaux, lesquels se vont trainant  
Par le poucier, bestes tresdangereuses.

Glaive trenchant qui dehors rien ne laisse  
Les desfera, & crainte en la maison :  
Le jeune filz, la vierge de saison :  
Avec l'enfant l'homme plain de vieillesse.

Je dy ainsi en ma fureur empreinte,  
Tout tant qu'ilz font je les acculleray,  
Et leur renom des gens cesser feray  
Mais du desdaing de l'ennemy euz crainte.

Si qu'il n'advint, que leurs fiers adversaires,  
Ne vinssent puis à dire eux surhausans :  
Ce sont les mains de nous autres puissans :  
Le Seigneur : non n'ha point fait ces affaires.

Gens sans conseil & sans intelligence,  
Or s'ilz estoient sages, & bien prudentz  
Pour en cecy prévoir les accidentz.  
Que cy apres feroient de consequence ?

Comment d'iceux un en poursuivroit mille,

Et dix milliers d'eux rendroient esbanduz,  
S'ilz ne sont point de leur pierre venduz,  
Et le Seigneur ne ferre & estrille,  
Comme la leur n'est nostre pierre feure,  
Noz ennemis ce font juges meschantz,  
De Sodomach est leur vigne et leur champ,  
Sont d'Amorach leur grange fiel de pure.

Et leurs raisins sont raisins d'amertume,  
Leur grief venin mortel & dangereux  
Est de Dragons le venin chalureux,  
Le cruel fiel d'aspic, que la vie hume.

N'est pas cela chez moy en abondance  
En lieu obscur caché secretement ?  
Et enfermé dessouz feel feurement  
En mes thresors, dont le drachme & dispense  
De tous messaitz est mienne la vengeance.  
Et m'appartient ta retribution :  
Leur pied faudra, car de perdition  
Leur jour est pres, & leur cheutte s'avance.

Or jugera le Seigneur qui preside  
Le peuple sien, & se repentira  
Sur ses servans car force à bas verras  
Et eux defaitz enferrez sans subside.

Et dira lon, Ou font leurs Dieux propices :  
Leur pierre aussi ou leur fiance estoit ?  
Desquels chacun mengeoit & grignotoit  
Les bons morceaux graisses des sacrifices ?

Le vin desquelz beuvoient tout d'une traite  
Qu'estoit offert pour leurs asperitions :  
Viennent telz dieux donc sans dilations  
Pour vous aider & estre une retraite.

Or voyez-vous, que moy Dieu seul fay vivre,  
Et n'y ha Dieu, que moy qui fait mourir,

Je puis navrer, je puis aussi guerir,  
Et n'y ha nul que de ma main delivre.

Je leveray au Ciel maugré envie  
Ma forte main, & diray hautement,  
Moy mesmes vy, voire eternellement :  
Et fans mourir tousjours je suis en vie.

Si le taillant de mon glaive t'aguise,  
Et qu'en ma main j'aye jugement mis,  
Vengeance lors à tous mes ennemis  
Retribueray & rendray à ma guise,  
J'enyvreray mes traitz en sang rougeastre,  
Chair mangera le mien glaive à planté,  
Pour les occis de la captivité,  
Depuis le chef de l'ennemy follastre.

O gens louez le sien peuple amiable :  
Car de ses serfs le sang il vengera,  
Des ennemis la vengeance fera,  
Et à sa gent il fera favorable.

*Fin du Cantique*

---

## DU SALUT PAR JÉSUS-CHRIST

M. C.

Que gagnes tu, dy moy Chrestien,  
De tant travailler ton esprit ?  
Au monde n'y ha qu'un moyen  
D'estre sauvé, C'est Jesus Christ.

S'il y avoit plusieurs Chemins,  
On ne sçauroit lequel tenir.  
Et croyant donc les motz divins  
Par un Sauveur faut parvenir.



A LA LOUANGE DE LA TRADUCTION  
DES PRECEDENS PSEAUMES

QUAND David revivre voyons,  
Et qu'encor aujourd'huy l'oyons  
Chanter sur sa harpe maint Pseaume  
En vers François par maint Royaume,  
A qui en dirons grammercy?  
A Marot, qui fait ce bien cy

*Hante le François*







# ORAISONS

---

## DEVANT LE CRUCIFIX



as, je ne puis, ne parler, ne crier,  
Doux Jesus Christ, plaise toy deslier  
L'estroit lien de ma langue perie,  
Comme jadis feis au vieil Zacharie,  
La quantité de mes vieux pechez bouche

Mortellement ma pechereuse bouche :

Puis l'ennemy des humains, en pechant

Est de ma voix les conduits empeschant :

Si que ne puis poulser dehors le crime,

Qui en mon cueur par ma faute s'imprime.

Quand le Loup veult (sans le feu du Berger)

Ravir l'Aigneau, & fuir sans danger,

De peur du cry le gosier il luy coupe :

Ainsi quand suis au remors de ma coulpe,

Le faux Satan fait mon parler refraindre

Afin qu'à toy je ne me puisse plaindre :

Afin mon Dieu, qu'à mes maux & perils  
N'invoque toy, ne tes saints Esperits :  
Et que ma langue, à mal dire apprestée,  
Laquelle m'as pour confesser prestée,  
Taise du tout mon meffait inhumain,  
Disant tousjours, attends jusqu'à demain,  
Ainsi sans cesse à mal va incitant  
Par nouveaux arts mon cueur peu résistant.

O mon Sauveur, trop ma veuë est troublée,  
Et de te voir j'ay pitié redoublée,  
Rememorant celle benignité,  
Qui te fait prendre habit d'humanité :  
Voyant aussi de mon temps la grand' perte,  
Ma conscience ha sa puissance ouverte,  
Pour stimuler & poindre ma pensée  
De ce que j'oy ta hauteffe offensée,  
Et dont par trop en paresse te fers,  
Mal recordant que t'amour ne dessers,  
Trop mal piteux quand voy souffrir mon proche,  
Et à gemir plus dur que fer ne roche.

Donc, ô seul Dieu, qui tous nos biens accrois,  
Descen, hélas, de cette haute croix  
Jusques au bas de ce tien sacré Temple,  
A celle fin que mieux je te contemple.

Pas n'est si longue icelle voye, comme  
Quand descendis du Ciel pour te faire homme :  
Si te supply de me prester la grace,  
Que tes genoux d'affection j'embrasse,  
Et que je sois de baïser advoué  
Ce divin pied, qui sur l'autre est cloué.

En plus haut lieu te toucher ne m'encline,  
Car du plus bas je me sens trop indigne.  
Mais si par Foy suis digne que me voyes,

Et qu'à mon cas par ta bonté pourvoyes,  
Sans me chasser, comme non legitime,  
De si haut bien, trop heureux je m'ellime :  
Et s'ainfi est, que pour foy arroufer  
De larmes d'œil, on te puisse appaifer,  
Je veux qu'en pleurs tout fondant on me treuve :  
Soit le mien chef desmaintenant un Fleuve :  
Soient mes deux bras Ruiffeaux où eau s'espande :  
Et ma poitrine une Mer haute & grande :  
Mes jambes soient Torrent qui coure roide :  
Et mes deux yeux, deux Fontaines d'eau froide :  
Pour mieux laver la coulpe de moy mesmes.  
Et si de pleurs, & de sanglots extremes  
Cure tu n'as, desirant qu'on te serve  
À genoux fecs, des or' je me reserve,  
Et suis tout prest (pour plus brieve responce)  
D'estre plus sec que la pierre de Ponce,  
Et d'autre part, si humbles oraisons  
Tu aymes mieux, las par vives raisons,  
Fay que ma voix soit plus repercussive,  
Que celle là d'Echo, qui semble vive  
Respondre aux gens & aux bestes farouches :  
Et que mon corps soit tout fendu en bouches,  
Pour mieux à plein, & en plus de manieres  
Te rendre grace, & chanter mes prieres.

Brief, moyen n'est qui appaifer te face,  
Que je ne cherche, afin d'avoir ta grace :  
Mais tant y ha, que si le mien tourment  
Au gré du toy n'est assez vehement,  
Certes, mon Dieu, tout ce qu'il te plaira  
Je souffriray, comme cil qui fera  
Le tien sujet, car rien ne veux souffrir,  
Que comme tien, qui viens à toy m'offrir,

Et à qui seul est mon ame subiette.

Mon prier donc ennuyeux ne rejette,  
Puis que jadis une femme ennuyante  
Ne rejettas : qui tant fut suppliante,  
Et en ses dits si fort importuna,  
Qu'à son desir ta bonté ramena,  
Pour luy oster de ses pechez le nombre,  
Qui tant faisoient à sa vie d'encombre.

L'estroite loy que tu as prononcée  
Espoventer pourroit bien ma pensée :  
Mais je pren cueur en ta douceur immense,  
A qui ta loy donne lieu par clemence :  
Et quoy que j'aye envers toy tant méfait,  
Que si aucun m'en avoit autant fait,  
Je ne croy pas que pardon luy en feisse :  
De toy, pourtant, j'atten salut propice,  
Bien congnoissant que ta benignité  
Trop plus grande est que mon iniquité.

Tu savois bien que pecher je devoye :  
M'as tu donc fait pour d'Enfer tenir voye ?  
Non, mais afin qu'on congneust au remede,  
Que ta pitié toute rigueur excède.

Veux tu souffrir qu'en ma pensée ague,  
De droit & loix encontre toy argue ?  
Qui d'aucun mal donne l'occasion,  
Luy mesmes fait mal & abusion :  
Ce nonobstant tu as créé les femmes,  
Et nous deffens d'Amour suyvre les flammes,  
Si l'on ne prend marital Sacrement  
Avec l'Amour d'une tant seulement :  
Certes plus doux tu es aux bestes toutes,  
Quand sous telz loix ne les contrains & boutes.

Pourquoy as tu produit pour vieil & jeune,

Tant de grans biens, puis que tu veux qu'on jeufne ?  
Et de quoy fert pain, & vin, & fruitage,  
Si tu ne veux qu'on en ufe en tout aage,  
Veu que tu fais Terre fertile & groffe ?  
Certainement tell' grace n'est point grace.  
Ne celuy don n'est don d'aucune chose,  
Mais pluſtoſt dam (ſi ce mot dire j'oſe)  
Et reſſemblons, parmy les biens du Monde,  
A Tantalus, qui meurt de ſoif en l'onde.  
Et d'autre part : ſi aucun eſt venuſte,  
Prudent, & beau, gorgias, & robuste,  
Plus que nul autre, eſt ce pas bien raifon,  
Qu'il en ſoit fier, puis qu'il ha l'achoiſon ?  
Tu nous as fait les nuits longues et grandes,  
Et toutesſois à veiller nous commandes.  
Tu ne veux pas que negligence on hante,  
Et ſi as fait mainte choſe attrayante  
Le cueur des gens à oyſive pareſſe.  
Las, qu'ay je dit : quelle fureur me preſſe ?  
Perds je le ſens ? Helas, mon Dieu, reſtrain  
Par ta bonté, de ma bouche le frain :  
Le deſvoyé vueilles remettre en voye,  
Et mon injure au loin de moy envoie :  
Car tant ſont vains mes arguments obliques,  
Qu'il ne leur faut reſponſes ne repliques.

Tu veux qu'aucuns en povreté mendent :  
Mais c'eſt afin qu'en s'excufant ne nient,  
Que la ri cheſſe à mal les ha induits :  
Et à pluſieurs les grans treſors produis,  
A celle fin que de dire n'ayent garde,  
Que povreté de bien faire les garde.

Tel eſt ton droit, voire & ſi croy que pource  
Tu ſeis Judas gouverneur de ta bourſe :

Et au regard du faux Riche inhumain,  
 Les biens livras en son ingrate main,  
 A celle fin qu'il n'eust faute de rien,  
 Quand il voudroit ufer de mal ou bien.

Mais (ô Jefus) Roy doux & amiable,  
 Dieu trefclement, & juge pitoyable,  
 Fay qu'en mes ans ta hauteffe me donne,  
 Pour te servir, faine penfée & bonne :  
 Ne faire rien, qu'à ton honneur & gloire  
 Tes mandemens ouir, garder & croire,  
 Avec fouspirs regrets, & repentance  
 De t'avoir fait par tant de fois offense.

Puis quand la vie à mort donnera lieu,  
 Las, tire moy, mon Rédempteur & Dieu,  
 Là haut, où joye indicible fentit  
 Celuy Larron qui tard fe repentit :  
 Pour & afin qu'en laiffant tout molefte,  
 Je fois remply de lieffe Celefte :  
 Et que t'Amour, dedans mon cueur encréée,  
 Qui m'ha crée, pres de toy me recrée.

## L'ORAIISON DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS CHRIST

*Mathieu VI.*

•

PERE de nous qui es là haut és Cieux,  
 Sanctifié soit ton nom précieux :  
 Advienne tost ton saint Regne parfait :  
 Ton vueil en Terre, ainsi qu'au Ciel soit fait :  
 A ce jourdhuy fois nous tant debonnaire  
 De nous donner nostre pain ordinaire :



Pardonne nous les maux vers toy commis,  
Comme faisons à tous nos ennemis  
Et ne permets en ce bas territoire  
Tentation sur nous avoir victoire :  
Mais du malin cauteleux & subtil  
Delivre nous. O Pere, Ainsi soit il.

---

## LA SALUTATION ANGÉLIQUE

*Luc I.*

*Benoïste soit celle incarnation  
Du haut des Cieux icy bas annoncée  
Pour nos saluts, en salutation,  
Qui fut ainsi par l'Ange prononcée.*

**R**esjouy toy vierge Marie  
Pleine de grace abondamment  
Le Seigneur, qui tout seigneurie,  
Est avec toy divinement.

Benoïste, certes, tu es entre  
Celles dessous le firmament,  
Car le fruit qui est en ton ventre  
Est beneit eternellement.

---

## LES ARTICLES DE LA FOY

**J**E croy en Dieu le Pere tout puissant,  
Qui crea Terre, & ciel resplendissant.  
Et en son Fils unique Jesuchrist  
Nostre Seigneur, conçu du Saint Esprit

Et de Marie entiere Vierge né :  
Deffous Pilate à tort passionné :  
Crucifié, mort, en Croix estendu,  
Au tombeau mis, aux Enfers descendu :  
Et qui de mort reprint vie aux tiers jour :  
Monta lassus au Celeste séjour,  
Là où il sied à la Dextre du Pere.  
Pere Eternel, qui tout peult & tempere :  
Et doibt encor de là venir icy,  
Juger les morts, & les vivans aussi.

Au Saint Esprit ma ferme foy est mise :  
Je croy la Sainte, & Catholique Eglise  
Estre des Saints, & des Fideles une,  
Vraye union, entre eux en tout commune :  
De nos pechez pleine remission :  
Et de la chair la resurrection :  
Finalement croy la vie eternelle,  
Telle est ma Foy, & veux mourir en elie.

---

## LES COMMANDEMENS DE DIEU

### *Exode XX.*

L'Eve le cueur, ouvre l'oreille,  
Le peuple endurecy pour escouter  
De ton Dieu la voix nompareille,  
Et ses commandemens goustier.

Je suis, dit-il, ton Dieu celeste,  
Qui t'ay retiré hors d'esmoy,  
Et de servitude moleste :  
Tu n'auras autre Dieu que moy.

Tailler ne te feras image  
De quelque chose que ce soit :  
Si honneur luy fais & hommage,  
Ton Dieu jalousie en reçoit.

En vain son nom tant venerable  
Ne jureras, car c'est mespris :  
Et Dieu ne tiendra incouppable  
Qui en son nom aura pris.

Six jours travaille, & au septiesme  
Sois du repos observateur,  
Toy & les tiens : car ce jour mesme  
Se reposa le Createur.

Honneur à Pere & Mere porte,  
Afin de tes jours allonger,  
Sus la Terre qui tout apporte,  
Là où Dieu ta voulu loger.

D'estre meurdrier ne te hazarde :  
Mets toute paillardise au loin :  
Ne fois Larron, donne t'en garde :  
Ne fois menteur ne faux tesmoin.

De convoiter point ne t'avienne  
La maison & femme d'autrui,  
Son servant, ne la beste fienne,  
N'aucune chose estant à luy,

O Dieu ton parler d'efficace  
Sonne plus clair que fin aloy :  
En nos cueurs imprime la grace  
De t'obeir selon ta Loy.



## PRIERE DEVANT LE REPAS

O Souverain Pasteur & Maître,  
Regarde ce troupeau petit :  
Et de tes biens foudre le paître,  
Sans desordonné appetit,  
Nourrissant petit à petit  
A ce jourd'huy ta creature  
Par celui qui pour nous vestit  
Un corps subjet à nourriture.

---

## APRES LE REPAS

PERE Eternel, qui nous ordonnes  
N'avoir soucy du lendemain,  
Des biens que pour ce jour nous donnes,  
Te mercions de cueur humain.

Or puis qu'il t'ha pleu de ta main  
Donner au corps manger & boire,  
Plaife toy du celeste pain  
Paître nos ames, à ta gloire. Amen.

---

## GRACES POUR UN ENFANT

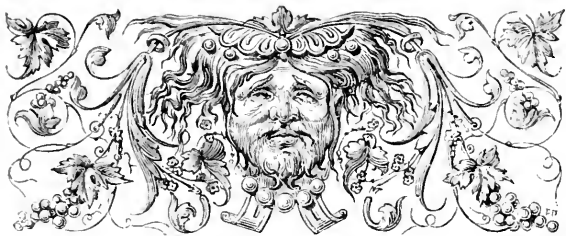
VERS ALEXANDRINS

Nous te remercions, nostre Pere celeste,  
Du repas qu'avons pris, aussi de tout le reste,

Soit des biens, soit des maux. Messieurs bon prou  
[vous face,  
Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la grace,  
A la gloire de luy, au proufit de mon Proche,  
Tant que fus mes Parens il n'en tombe reproche.







# CHANT ROYAL

---

## DE LA PASSION DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS CHRIST

**L**e Pelican de la forest Celique  
Entre ses faitz tant beaux, & nouvelletz  
Après les Cieux, & l'ordre Archangelique,  
Voulut créer ses petis Oyfeletz  
Puis s'envolla les laissa tous seuletz  
Et leur donna pour mieux sur la terre estre,  
La grand forest du Paradis terresstre  
D'arbres de vie amplement revestue,  
Plantez par luy, qu'on peut dire en tout estre  
Le Pelican, qui pour les siens se tuë.

Mais cependant qu'en ramage musique  
Chantent aux bois comme rossignoletz,  
Un oyselleur cauteleux & inique  
Les ha deceuz à gluz, retz & filetz :

Dont font bannis les Jardins verdeletz  
 Car des hautz fruitz trop voulurent repaistre.  
 Pourquoi en lieu sentant poudre et salpestre  
 Par plusieurs ans mainte souffrance ont euë,  
 En attendant de ce beau lieu champestre  
 Le Pellican, qui pour les siens se tuë.

Pour eux mourut cest Oysel Deïfique,  
 Car du haut bois plein de saintz Angeletz  
 Volla ça bas par charité pudique,  
 Où il trouva corbeaux trefordz & laidz :  
 Que de son sang ont faitz maintz ruisseletz,  
 Le tormentant à dextre & à fenestre,  
 Si que la mort comme lon peut congnoistre,  
 A ses petis a la vie renduë.  
 Ainſi leur feit sa bonté apparoiſtre  
 Le Pellican, qui pour les siens se tuë.

## ENVOY

Les Corbeaux font ces Juifs exillez,  
 Qui ont à tort les membres mutillez  
 Du Pellican, c'est du seul Dieu & maistre,  
 Les oyseletz font humains qu'il feit naistre.  
 Et l'Oyseleur, la serpente tortuë,  
 Qui les deceut, leur faisant mescongnoistre  
 Le Pellican, qui pour les siens se tuë.

## CHANT ROYAL

N'est-il facheux icy longuement vivre?  
 Je dy aux bons, que rien qu'affection



N'y trouveront : car celui, qui veut suivre  
La pieté grand persecution  
Luy faut souffrir, & avoir patience :  
Mieux donc luy vaut en seine conscience,  
Comme sainct Pol, desirer de partir  
De ce vil corps, où veit certes martir,  
Son ame au Ciel avecques Dieu ravie :  
Car à cestuy pour son dueil ressortir,  
La mort est fin, & principe de vie.

O le bon gain de mort qui nous delivre  
Tout à un coup de tribulation?

Lequel devons diligemment poursuivre,  
Si nous fions en Christ sans fiction  
Victorieux par sa mort, & puissance  
De mort d'enfer, & peché sans doutance,  
Mort ne servant au juste, que partir  
L'esprit du corps, & salut impartir :  
Qui derechef malgré mortelle envie,  
Vivant revient : car pour vous advertir,  
La mort est fin & principe de vie.

Mais aux pecheurs voulans peché ensuyvre  
Male est la mort qui suit damnation :  
Gardons pourtant qu'aucun de nous ne s'yvre  
D'humains plaisirs, & dissolution,  
Venans apres malheur, & desplaisance :  
Qui donc sage est, il fasse penitence,  
Et d'humble cueur se vueille convertir  
Sans plus pecher, ne jamais divertir :  
Car maudit est, qui de grace devie :  
Mais à celui, qui s'en veut assortir,  
La mort est fin & principe de vie.

Prenons pourtant sans danger le sainct livre  
De Jesus Christ pour nostre instruction

Entre les mains : car au poix de la livre  
Un monde vaut de reprobation.  
Là nous oyrrons icelle Sapience  
Le filz de Dieu disant la substance  
Qui vivre fait, & au Ciel revertir  
L'homme ha tousjous, sans jamais departir.  
Qui par telz mots doucement nous convie  
Croire, qu'aux fiens, qu'il ne veut subvertir,  
La mort est fin, & principe de vie

Celle mort donc, qui fait ainsi revivre  
Après mourir pour resolution.  
N'est qu'un dormir, que chacun doit consuivre  
Comme dict est en ma narration  
Corrigé soit pourtant l'accoustumance  
Paindant la mort pleine de malveillance :  
Tenant un dard semblant tout neantir :  
Ce qui n'est pas : car qui se fçait sortir  
De Foy vers Dieu au prochain asservie,  
Au Ciel tendant, au Seigneur ressortir :  
La mort est fin, & principe de vie.

Prince hautain pour du propos sortir,  
A qui Dieu plaist, cil fa chair amortie  
Esludira par prudente partie,  
Et que nul n'ait le voulant pervertir,  
La mort est fin, & principe de vie.

---

#### PETIS DEVIS CHRESTIENS

CHRIST est-il mort? Oüy certainement,  
Qui l'ha tué? Parfaite Charité.

L'occasion? Pour aymer ardamment,  
Quoy? Nous pecheurs qui l'avons irrité,  
De quoy fert-il? Il nous ha merité  
Son paradis, que fans luy nullement  
Nous eussions eu : mais par austerité,  
Jeufner, veiller, honte, croix, & tourment,  
Le pauvre Adam damné tresjustement  
Il ha sauvé, & sa posterité  
Luy acquerant le hautain firmament  
Dont par peché estoit desherité.  
Et qui croyra en ceste verité  
Par Foy passant sens, & entendement,  
Aymant d'un cueur remply de pureté,  
En grand clarté congnoitra vivement,  
Que par Dieu seul il ha son sauvement,  
Sans que jamais en rien l'ayt merité.

---

## ARGUMENT

C LERCZ & Layz nobles & gentilz  
Sont de nous deux filles & filz  
Et n'y ha point de difference,  
Sinon pauvreté, ou chevance.  
S'il y a mal, il vient de nostre part :  
S'il y a bien, il vient d'où le bien part.

*La Mort n'y mord.*

FIN



# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME IV

---

### TRADUCTIONS

Livre fecond de la Metamorphofe d'Ovide . .	1
Hiftoire de Leander & de Hero. . . . .	53
Six Sonnets de Petrarque 73 & . . . . .	<i>fuiv.</i>
Epitaphe de Madame Laure. . . . .	77
Epiltre de Marot au Roy fur les Pfeaumes. . .	81
Aux Dames de France. . . . .	87

### PSEAUMES DE DAVID

Pfeaume I. . . . .	91
Pfeaume II. . . . .	92
Pfeaume III. . . . .	94
Pfeaume IV. . . . .	96
Pfeaume V. . . . .	98
Pfeaume VI. . . . .	100
Pfeaume VII. . . . .	102
Pfeaume VIII. . . . .	105
Pfeaume IX. . . . .	106
Pfeaume X. . . . .	109

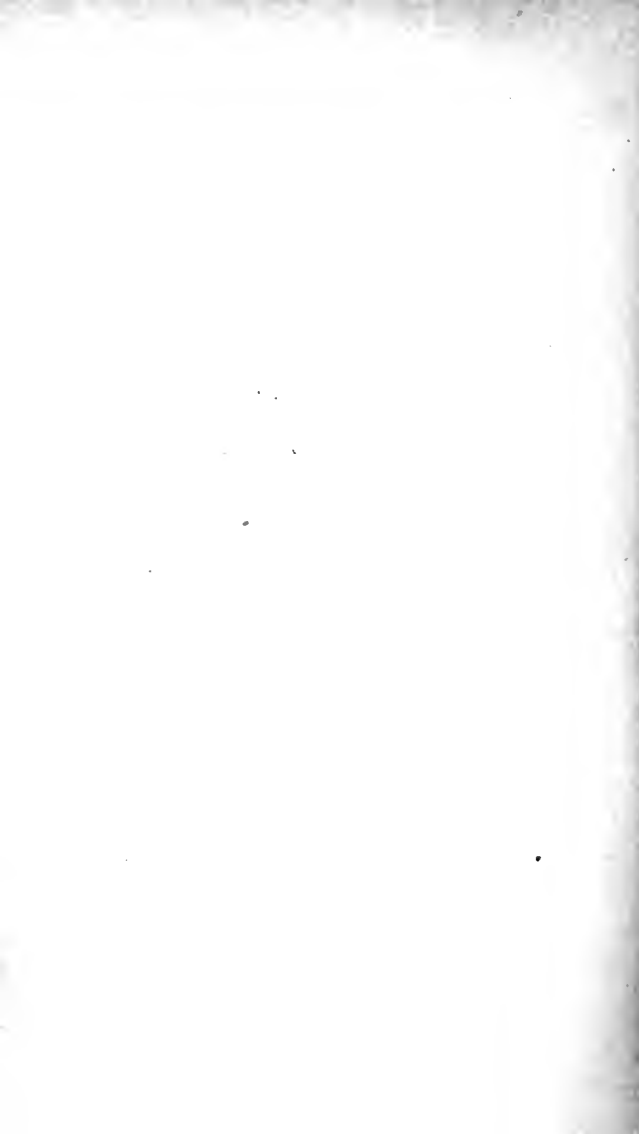
Pfeume XI. . . . .	112
Pfeume XII. . . . .	113
Pfeume XIII. . . . .	114
Pfeume XIV. . . . .	116
Pfeume XV. . . . .	117
Pfeume XVIII. . . . .	118
Pfeume XIX. . . . .	123
Pfeume XXII. . . . .	126
Pfeume XXIII. . . . .	130
Pfeume XXIV. . . . .	131
Pfeume XXV. . . . .	132
Pfeume XXXII. . . . .	135
Pfeume XXXIII. . . . .	137
Pfeume XXXVI. . . . .	141
Pfeume XXXVII. . . . .	142
Pfeume XXXVIII. . . . .	147
Pfeume XLIII. . . . .	151
Pfeume XLV. . . . .	153
Pfeume XLVI. . . . .	155
Pfeume L. . . . .	157
Pfeume LI. . . . .	159
Pfeume LXXII. . . . .	162
Pfeume LXXIX. . . . .	165
Pfeume LXXXVI. . . . .	167
Pfeume XCI. . . . .	170
Pfeume CI. . . . .	172
Pfeume CII. . . . .	174
Pfeume CIV. . . . .	176
Pfeume CVII. . . . .	181
Pfeume CX. . . . .	187
Pfeume CXIII. . . . .	188
Pfeume CXIV. . . . .	189
Pfeume CXV. . . . .	190
Pfeume CXVIII. . . . .	193
Pfeume CXXVII. . . . .	197
Pfeume CXXX. . . . .	198

Pseaume CXXXVII. . . . .	200
Pseaume CXXXVIII. . . . .	201
Pseaume CXLIII. . . . .	203
Le Cantique de Simeon. . . . .	205
Pseaume XXXIII. . . . .	206
Pseaume XLI. . . . .	210
Pseaume LXII. . . . .	213
Cantique de Moyse. . . . .	215
Du salut par Jesus Christ. M. C. . . . .	220
A la louange de la traduction des precedens Pseaumes. . . . .	221

## ORAISONS

Devant le Crucifix. . . . .	223
L'oraison de nostre Seigneur Jesus Christ. . .	228
La Salutation Angelique. . . . .	229
Les articles de la Foy. . . . .	<i>ibid.</i>
Les Commandemens de Dieu. . . . .	230
Priere devant le repas. . . . .	232
Après le repas. . . . .	<i>ibid.</i>
Graces pour un Enfant. . . . .	<i>ibid.</i>
Chant Royal de la passion de nostre Seigneur Jesus Christ. . . . .	235
Chant Royal. . . . .	236
Petis devis Chrestiens. . . . .	238
Argument. . . . .	239

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES







# LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

---

MOLIÈRE (Œuvres complètes).. . . . .	8 volumes.
LA FONTAINE (Les Contes). . . . .	2 volumes.
PRÉVOST (l'Abbé) (Manon Lescaut). . .	1 volume.
MATHURIN RÉGNIER (Œuvres complètes).	1 volume.
LONGUS (Daphnis et Chloé).. . . . .	1 volume.
B. DE SAINT-PIERRE (Paul et Virginie).	1 volume.
LA FONTAINE (Les Fables). . . . .	2 volumes.
BOILEAU (Œuvres poétiques). . . . .	2 volumes.
STERNE (Voyage sentimental). . . . .	1 volume.
CANDIDE, par Voltaire. . . . .	1 volume.
RACINE (Théâtre et poésies). . . . .	4 volumes.
RABELAIS (Œuvres complètes). . . . .	6 volumes.
X. DE MAISTRE (Voyage autour de ma chambre). . . . .	1 volume.
GŒTHE (Werther). . . . .	1 volume.
DIDEROT (Le Neveu de Rameau). . . .	1 volume.
BEAUMARCHAIS (Mariage de Figaro). . .	1 volume.
BEAUMARCHAIS (Barbier de Séville). . .	1 volume.
REGNARD (Théâtre choisi). . . . .	2 volumes.
LA ROCHEFOUCAULD (Maximes). . . . .	1 volume.
GRESSET (Vert-Vert. — Le Méchant). .	1 volume.
CAZOTE (Le Diable amoureux). . . . .	1 volume.
GŒTHE (Faust).. . . . .	1 volume.
MALHERBE (Poésie).. . . . .	1 volume.
LE MOYEN DE PARVENIR. . . . .	3 volumes.
PENSÉES DE PASCAL. . . . .	2 volumes.
ANDRÉ CHENIER. . . . .	1 volume.
VILLON. . . . .	1 volume.
MAROT.. . . .	4 volumes.
ROUSSEAU (Poésies). . . . .	1 volume.



---

VRES

DE

ROT

---

ome

V

---

RIS

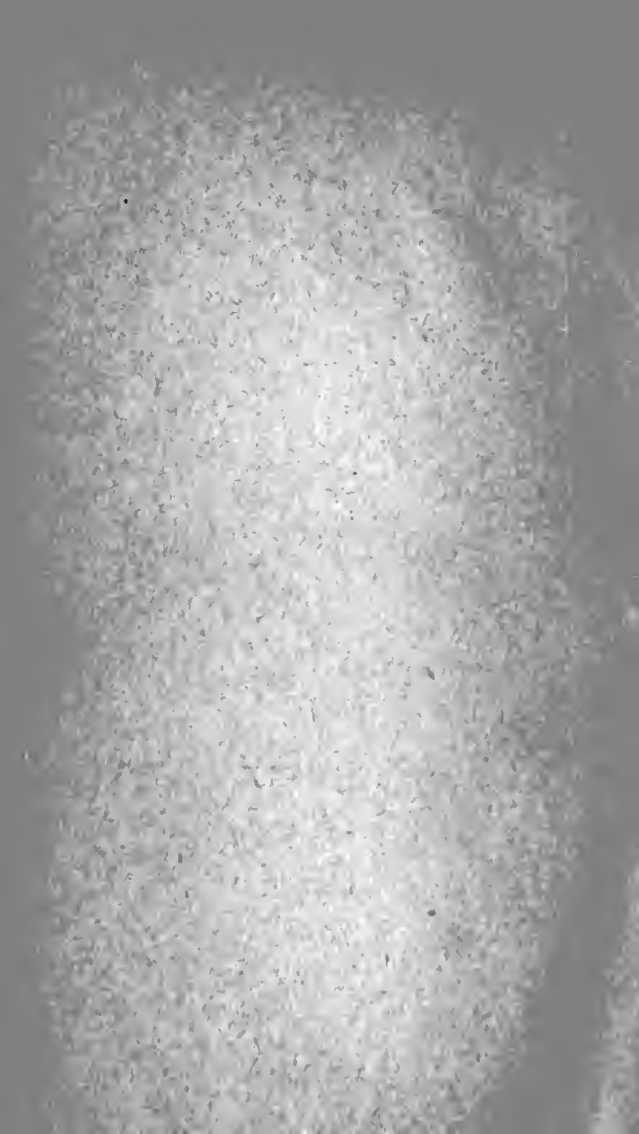
RUÉ

EUR

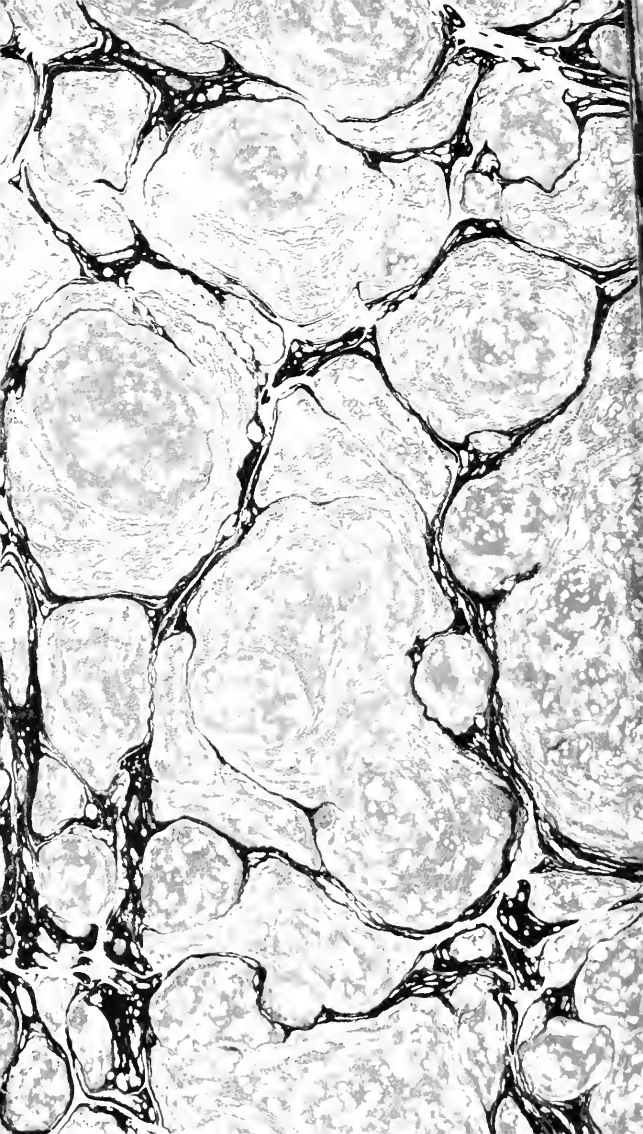
---

3

---







PQ  
1635  
A1  
18--a  
t.4

Marot, Clément  
Oeuvres de C. Marot de  
Cahors

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

